

LE CORPS FÉMININ DANS L'OEUVRE D'ANNIE ERNAUX:
DE L'ALIÉNATION SOCIALE ET PATRIARCALE À LA LIBÉRATION PAR
L'ÉCRITURE

BY

NATHALIE SPURWAY

A Thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies
in Partial Fulfillment of the Requirements
for the Degree of

MASTER OF ARTS

Department of French, Spanish and Italian
University of Manitoba
Winnipeg, Manitoba

(c) March, 2002



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-80034-2

Canada

**THE UNIVERSITY OF MANITOBA
FACULTY OF GRADUATE STUDIES

COPYRIGHT PERMISSION PAGE**

**LE CORPS FÉMININ DANS L'OEUVRE D'ANNIE ERNAUX:
DE L'ALIÉNATION SOCIALE ET PATRIARCALE À
LA LIBÉRATION PAR L'ÉCRITURE**

BY

Nathalie Spurway

**A Thesis/Practicum submitted to the Faculty of Graduate Studies of The University
of Manitoba in partial fulfillment of the requirements of the degree
of**

MASTER OF ARTS

NATHALIE SPURWAY © 2002

Permission has been granted to the Library of The University of Manitoba to lend or sell copies of this thesis/practicum, to the National Library of Canada to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film, and to University Microfilm Inc. to publish an abstract of this thesis/practicum.

The author reserves other publication rights, and neither this thesis/practicum nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's written permission.

ABRÉGÉ

L'oeuvre d'Annie Ernaux se distingue par sa dimension personnelle et sociale. L'auteur est issu du prolétariat normand de l'après-guerre. Des études universitaires puis un mariage lui ont ouvert les portes de la bourgeoisie. La lecture de ses textes rend évident que la littérature est pour Annie Ernaux une tentative d'apaiser le souvenir de la migration sociale mais aussi la douleur de la double appartenance et du déracinement social. Rendre compte de la réalité sociale, de ses inégalités et des traumatismes qui en découlent, tel est le but de l'écriture ernalienne.

L'auteur étant femme, son oeuvre traite de la différence des classes, mais aussi de la différence des sexes. Annie Ernaux relate une double aliénation, à savoir sociale et patriarcale. De l'ensemble de l'oeuvre se dégagent les différentes époques d'une vie de femme. Chaque âge livre les étapes, les mécanismes d'un parcours à la fois social et féminin.

Relatant le parcours d'une femme, le thème du corps féminin traverse par conséquent l'oeuvre ernalienne. Or si le corps féminin est le lieu de l'emprise patriarcale, il est aussi le lieu où la différence sociale se ressent le plus sensiblement selon l'auteur. Cette thèse étudie le thème du corps féminin non seulement à travers les âges mais en tant que lieu d'une double aliénation, sociale et patriarcale. Si l'auteur offre un témoignage quant à une double aliénation inscrite dans le corps qu'un style littéraire simple et dépouillé de tout artifice tend à inscrire dans la mémoire collective, elle cherche également à se réconcilier avec ses origines et avec elle-même. La démarche de l'auteur vise ainsi à une reconquête d'une identité sociale et féminine par l'écriture.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction

I.	Particularité de l'œuvre d'Annie Ernaux	2
II.	L'enfance	6
	1. L'enfance prolétaire et ses modèles	9
	a. Un univers féminin	
	b. Le modèle maternel	
	c. Le modèle parental	
	2. L'éducation de la fillette	12
	a. L'idéal beauvoirien	
	b. Les principes d'éducation de la mère	
	c. ' La chance d'être une fille '	
	d. le bonheur au sein de la classe prolétaire	
	3. Corps féminin et construction identitaire	18
	a. Le corps maternel	
	b. Le corps d'autrui	
	c. La fillette et son corps	
	d. Le corps et le langage	
	4. L'école	25
	a. La découverte d'un autre monde	
	b. Révélation de sa différence	
	c. Le corps : accentuation de la différence	
	5. Exister dans le monde de l'institution	32
	a. Compenser l'infériorité sociale	
	b. Laisser le monde d'origine à la porte de l'institution	
	c. Effacer la honte du corps	
III.	L'adolescence	35
	1. Les facteurs de migration sociale	
	a. Le rôle des parents	
	b. Le rôle de la mère	
	c. Le rôle de l'école	
	2. Reniement des modèles de l'enfance	40
	a. La nécessité du reniement	
	b. Le regard de l'adolescente sur sa famille	
	3. Reniement de la classe prolétaire, du corps prolétaire	42
	a. Le social est contenu dans le corps	
	b. Le reniement du corps prolétaire	
	4. L'adolescente et son corps	47
	a. Rejet de ses origines, rejet de son propre corps	

- b. Conformer le corps
- c. Le regard d'autrui
 - i. Le regard des camarades
 - ii. Le regard de l'homme

IV. De l'adolescence à l'âge adulte	53
A. La fin de l'adolescence	
1. Le rôle du corps	53
2. Le corps se heurte à la société	54
a. Le rôle de l'Eglise	
b. Le rôle de la culture	
c. Le rôle de la femme	
3. Devenir femme : le corps libéré de la mère	56
4. Le corps libéré du milieu d'origine	59
a. Le besoin de l'homme	
b. L'homme bourgeois : laver la honte sociale	
5. Le corps donne la parole	61
6. Le corps meurtri	63
a. Se plier au désir de l'homme	
b. Le corps est humilié par la parole de l'homme	
c. Le corps vécu dans la douleur	
B. L'âge adulte	68
1. Le corps : obstacle à la résistance	68
2. Le corps biologique	69
a. <i>Le corps ?</i>	
b. Le corps devient étranger	
3. L'homme s'empare du corps féminin	72
4. Etre femme : être mère et épouse	73
V. L'écriture	
A. Double Aliénation et venue à l'écriture	79
1. La perte d'identité	79
2. Le corps : moteur de l'écriture	83
3. Parler contre la duplicité du langage	85
4. Parler le corps	90
B. Écrire ou réparer la trahison sociale	92
1. Écrire pour réparer la trahison sociale	93
2. Écrire l'aliénation sociale	95
3. La recherche d'une identité	100
C. Écrire la mère	102
1. Écrire après la mort	104
2. Rompre la fusion mère-fille	104

D. Écrire la passion	106
1. L'écriture	106
2. Écrire la femme amoureuse	107
3. Écrire un post-scriptum	109
Conclusion	114
Bibliographie	118

Abréviations des textes d'Annie Ernaux.

- Les Armoires vides (1974) : AV
- Ce qu'ils disent ou rien (1977) : CDR
- La Femme gelée (1981) : FG
- La Place (1983) : P
- Une Femme (1987) : F
- Passion simple (1991) : PS
- La Honte (1997) : H
- "Je ne suis pas sortie de ma nuit" (1997) : JNSP
- L'Événement (2000) : E

Introduction.

Annie Ernaux, écrivain français, est née en 1940 en Normandie. Elle a publié douze ouvrages depuis 1974, année de parution de son premier roman, Les Armoires vides. L'un d'eux, La Place, a reçu le Prix Renaudot en 1983. Au sein de la littérature française contemporaine, l'œuvre d'Annie Ernaux se distingue. Elle ne se laisse pas cerner aisément. Elle dérange à certains égards.

Issue du prolétariat normand de l'après-guerre mais appartenant aujourd'hui à la classe bourgeoise, Annie Ernaux relate, au fil de ses textes, son expérience personnelle et sociale. Les thèmes de la différence des classes, de la migration sociale parcourent son œuvre. La difficulté de l'auteur à concilier sa double appartenance sociale se traduit par l'omniprésence du thème de la déchirure sociale au sein de son œuvre. La conscience sociale de l'auteur, façonnée par son parcours personnel, influe sur sa démarche littéraire. Annie Ernaux est un écrivain qui envisage avant tout la littérature en tant qu'action sur le monde et en tant que témoignage.

Rendre compte de la réalité sociale, de ses inégalités et des traumatismes qui en découlent, tel est le but de l'écriture ernalienne. L'auteur étant femme, son œuvre traite de la différence des classes, mais aussi de la différence des sexes. Annie Ernaux relate une double aliénation, à savoir sociale et patriarcale. Ce mémoire aura pour but d'analyser le thème de la double aliénation dans l'œuvre d'Annie Ernaux, et plus précisément, à travers le corps féminin. Si le corps féminin est le lieu de l'emprise patriarcale, il est aussi le lieu où la différence sociale se ressent le plus sensiblement¹. Le thème du corps féminin en tant que

¹ Monika Boehringer, "Écrire le dedans et le dehors: dialogue transatlantique avec Annie Ernaux," Dalhousie French Studies 47 (1999): 165.

lieu d'une double aliénation sera le sujet de cette étude car il fonde l'originalité de l'œuvre ernalienne. Annie Ernaux ne cache pas son admiration pour l'auteur du Deuxième sexe, Simone de Beauvoir. Elle se garde néanmoins d'émettre la moindre théorie féministe. Cependant, son œuvre contribue à l'étude de la condition féminine. La prise en compte de l'appartenance sociale de la femme jette une nouvelle lumière sur la question car jusque dans les années soixante-dix, la femme prise comme référence était plus au moins la bourgeoise².

Les trois premiers romans d'Annie Ernaux, Les Armoires vides (1974), Ce qu'ils disent ou rien (1977) et La Femme gelée (1981) sont des récits analogues. Une rupture sociale vis-à-vis du monde d'origine, le monde prolétaire, est racontée. Elle est douloureusement ressentie par trois jeunes femmes à des âges différents, à savoir, à l'adolescence, par Anne, narratrice de Ce qu'ils disent ou rien, au début de l'âge adulte, par Denise Lesur, narratrice des Armoires vides et à l'âge adulte, par la narratrice anonyme de La Femme gelée. A travers leurs études, elles ont découvert ce qu'elles pensaient être un monde meilleur, le monde intellectuel et bourgeois. Leurs origines prolétaires ont alors été vécues dans la honte. Ces jeunes femmes ont cru pouvoir éradiquer la honte en reniant leur appartenance au milieu prolétaire et en se conformant au monde bourgeois. Séduites, dans un premier temps, elles ont ensuite découvert, à leurs dépens, les règles de leur nouveau milieu. Le parcours social s'est accompagné d'un difficile apprentissage de la condition féminine, de la différence. Désillusionnées, elles se sentent socialement déracinées. A la douleur du déracinement social s'ajoute une douleur inscrite dans le corps. Ainsi, Anne, ayant cru pouvoir faire siennes les idées des grands hommes, est atteinte d'aménorrhée. Denise Lesur, quant à elle, attend, seule, dans la douleur et l'angoisse de la mort, un avortement, résultat de sa liaison avec un jeune homme appartenant à la classe bourgeoise,

² Philippe Vilain, "Entretien avec Annie Ernaux: 'une conscience malheureuse' de femme," LittéRéalité 9.1 (1997): 69.

tandis qu'à la suite d'un mariage avec un homme issu de cette même classe sociale, la narratrice de La Femme gelée ne ressent plus son corps.

Chaque narratrice effectue un retour sur soi afin de comprendre le malaise qu'elle ressent. Les narratrices des Armoires vides et La Femme gelée, adultes, entreprennent de "chercher (leur) ligne de fille et de femme" (FG, 31). Elles se penchent sur leur enfance, leur adolescence et leur vie d'adulte. Anne, adolescente, livre un récit davantage marqué d'immédiateté en raison de son jeune âge. A travers les récits de Denise Lesur et de la narratrice de La Femme gelée, un monde identique est raconté, le monde prolétaire et rural de la Normandie de l'après-guerre. Le récit d'Anne, la narratrice de Ce qu'ils disent ou rien, diffère quelque peu des précédents. Il se situe à la fin des années soixante dans un contexte davantage urbain mais néanmoins prolétaire.

Les ouvrages publiés ultérieurement par Annie Ernaux s'éloignent de la fiction. L'auteur entreprend de raconter la vie de ceux qu'elle juge avoir trahi socialement: ses parents. A travers eux, elle raconte ses origines. Ces récits correspondent également à l'éloignement de l'auteur du milieu bourgeois, symbolisé par son propre divorce d'avec un homme de cette classe. Ainsi, Ernaux consacre un texte, un témoignage quant à la vie de son père, La Place (1983) et deux quant à celle de sa mère, Une Femme (1987) et "Je ne suis pas sortie de ma nuit" (1997). Mais le thème de la double aliénation ne disparaît pas pour autant de l'oeuvre. Il se retrouve à travers les textes précédemment cités, et un autre justement intitulé La Honte (1997) dans lequel elle se raconte, ainsi que les siens. Passion simple, publié en 1991, et L'Événement, publié en 2000, sont des textes davantage centrés sur la personne de l'auteur. Sa liaison avec un homme étranger et son avortement à l'âge de vingt-trois ans nous sont relatés. L'ensemble de ces textes est marqué par le désir de l'auteur de travailler au

plus près de la vérité, d'être "ethnologue"³ d'elle-même et des siens, voire des autres, comme le démontrent des textes intitulés Journal du dehors (1993) et La vie extérieure (2000). De ce fait, elle privilégie une écriture qu'elle qualifie de "plate"⁴. L'intention d'Annie Ernaux se révèle double. En effet, si elle offre un témoignage quant à une double aliénation qu'un style simple et dépouillé de tout artifice tend à inscrire dans la mémoire collective, elle cherche également à se réconcilier avec ses origines et avec elle-même. La démarche de l'auteur vise ainsi à une reconquête d'une identité sociale et féminine.

Au sein de l'œuvre d'Annie Ernaux, le récit du parcours féminin et social se scinde en deux périodes, d'une part, celle allant de l'enfance au statut de femme mariée et d'autre part, celle allant du statut de femme divorcée à aujourd'hui. Nous respecterons dans notre étude cette division chronologique. Ce mémoire a pour but d'étudier le corps féminin. Aussi l'étudierons-nous à travers les différents âges de la femme. Le thème du corps féminin sera analysé en tant que, d'une part, site de la double aliénation, sociale et patriarcale, résultant en un vide identitaire, et d'autre part, en tant que site de repossession de soi. Le rôle de l'écriture en tant que moyen pour y parvenir sera également étudié. Avant d'entreprendre l'analyse des textes, il nous faudra revenir sur la notion d'autobiographie qui y est rattachée.

³ Annie Ernaux, La Honte (Paris: Gallimard) 40.

⁴ Annie Ernaux, La Place (Paris: Gallimard) 24.

Chapitre I: Particularité de l'œuvre d'Annie Ernaux.

Les origines sociales et géographiques, ainsi que le parcours des jeunes filles relaté dans Les Armoires vides, Ce qu'ils disent ou rien et La Femme gelée, reflètent en de nombreux points l'expérience personnelle de l'auteur. Chaque narratrice semble raconter une période précise ou un événement particulier dans la vie de l'auteur. Une question se pose alors, ainsi que le remarque Claire-Lise Tondeur dans Annie Ernaux ou l'exil intérieur: "Est-ce que les narratrices des trois premiers romans sont des avatars de l'auteur ?" (17). Philippe Lejeune a défini dans Le pacte autobiographique le roman autobiographique de la façon suivante:

"Roman autobiographique": j'appellerai ainsi tous les textes de fiction dans lesquels le lecteur peut avoir des raisons de soupçonner, à partir des ressemblances qu'il croit deviner, qu'il y a identité de l'auteur et du personnage, alors que l'auteur, lui, a choisi de nier cette identité, ou du moins de ne pas l'affirmer. Ainsi défini, le roman autobiographique englobe aussi bien des récits personnels (identité du narrateur et du personnage) que des récits "impersonnels" (personnages désignés à la troisième personne) ; il se définit au niveau de son contenu. A la différence de l'autobiographie, il comporte des degrés. La "ressemblance" supposée par le lecteur peut aller d'un air de famille flou entre le personnage et l'auteur, jusqu'à la quasi-transparence qui fait dire que c'est lui "tout craché" (...) L'autobiographie, elle, ne comporte pas de degré: c'est tout ou rien (...) Le héros peut ressembler autant qu'il veut à l'auteur: tant qu'il ne porte son nom, il n'y a rien de fait. (25)

Le "pacte autobiographique" repose sur l'affirmation formelle dans le texte de l'identité de l'auteur, du narrateur et du personnage, quelle que soit l'opinion que le lecteur puisse avoir sur la vérité ou la réalité des énoncés. Lejeune remarque que "le lecteur pourra chicaner sur la ressemblance, mais jamais sur l'identité" (26).

L'identité du narrateur et du personnage principal que suppose l'autobiographie se marque le plus souvent par l'emploi de la première personne. Selon Lejeune, "c'est ce que Gérard Genette appelle la narration 'autodiégétique' dans sa classification des 'voix' du récit,

classification qu'il établit à partir des œuvres de fiction" (15-16). L'usage constant de la première personne est une autre particularité de l'œuvre d'Ernaux. L'auteur envisage ainsi la valeur du "je" dans son œuvre⁵ :

Dans mes premiers textes, Les Armoires vides, Ce qu'ils disent ou rien, je ne me pose aucune question : le "je" est un moyen fictionnel me permettant de dire avec le plus d'exactitude une subjectivité ; tout en me projetant dans une histoire mise en scène dès les premières pages (un avortement attendu dans une chambre de cité universitaire – flash-back sur un été à 15 ans) et dont les épisodes sont plus ou moins modifiés par rapport à la réalité vécue. Le "je" porte un nom (Les Armoires vides) ou seulement un prénom (Ce qu'ils disent ou rien) qui les distinguent de l'auteur, ce sont des personnages. Dans La Femme gelée, il y a un "je" transitoire, qui n'appartient plus tout à fait au "je" fictionnel (...). Pas de nom ni de prénom, simplement "je".

À la question de savoir dans quelle mesure ses romans sont autobiographiques, Annie Ernaux répond⁶ :

Ils le sont tous, à des degrés différents, d'une manière différente (...). Dans Les Armoires vides, je prends appui sur mon enfance, sur mon expérience, sur tout ce que j'ai vécu mais je me suis octroyé la liberté du roman c'est-à-dire j'ai condensé des épisodes (...). Par la forme romanesque je n'étais que la narratrice (dans la trentaine), le personnage par contre a vingt ans dans Les Armoires vides et quinze ans dans Ce qu'ils disent ou rien. Avec La Femme gelée, je prends mes distances avec le roman. Il n'y a pas vraiment de différence entre la narratrice et le personnage (...). Le statut de La Femme gelée a été presque de s'avouer comme une autobiographie.

La transition quant à la signification du "je" amorcée avec La Femme gelée a abouti avec l'ouvrage suivant, La Place, (1983) dans lequel Annie Ernaux relate l'histoire de son père. Au sujet de La Place, Ernaux commente⁷ :

L'impossibilité de faire de mon père un personnage de roman (sentiment de le trahir) m'a conduite à un "je" non fictif : celle qui écrit, dont le nom est sur la couverture, et la fille de cet homme ne font qu'un. Jusqu'à présent, c'est ce "je" que j'utilise et qui est moins le lieu d'une histoire singulière (...) que d'une expérience générale (passion, honte etc).

⁵ Boehringer 166.

⁶ Claire-Lise Tondeur, Annie Ernaux ou l'exil intérieur. (Amsterdam: Rodopi, 1996): 19.

⁷ Boehringer 166.

Claire-Lise Tondeur remarque que “de livre en livre, à travers les narratrices, que l’on retrouve à différents âges, c’est-à-dire entre quinze ans et la cinquantaine, on assiste à l’exploration du développement de la personnalité de l’auteur” (15). Ainsi, toujours selon Claire-Lise Tondeur, “chaque narratrice peut être envisagée comme un substitut de l’auteur”, car “la romancière elle-même ne distingue pas vraiment entre les deux sauf à un niveau narratif” (19). Partageant ce point de vue, nous l’adopterons dans le cadre de notre analyse de l’œuvre d’Annie Ernaux.

Chapitre II: L'enfance.

Les récits des narratrices de Ce qu'ils disent ou rien, des Armoires vides et de La Femme gelée sont motivés par le désir de comprendre le malaise dont elles sont victimes. Chaque narratrice effectue un retour sur soi. Nous sommes en présence d'un moi présent qui raconte un moi passé. De ces récits ressort un même parcours de femme.

1- L'enfance prolétaire et ses modèles.

a- Un univers féminin.

Le contexte de la petite enfance, principalement décrit dans La Femme gelée, est celui de la classe prolétaire normande de l'après-guerre. On y dénote une forte présence féminine. En effet, sa mère exerçant le métier d'épicière, la fillette vit "au centre d'un réseau illimité de femmes" (FG,20). Les nombreux portraits révèlent et accentuent le rôle fondamental des femmes au quotidien. Pour la fillette, un seul mot suffit à les définir, "responsables" (FG,32). Leur tâche consiste à "ne pas jeter l'argent par les fenêtres, envoyer au magasin des enfants récurés au moins le dimanche mais aussi gouverner son homme, l'empêcher de boire la paye, de changer de place pour un oui, pour un non" (FG,33). Mais la responsabilité de la plupart de ces femmes s'étend au-delà du foyer familial.

Au sein de la classe prolétaire de l'après-guerre, la pauvreté économique étant une menace quotidienne, on fait fi de la différence des sexes. Ainsi, les femmes sont "habituées dès douze ans à travailler comme des hommes" (FG,15). La nécessité de vivre décemment et le fait que le milieu rural n'offre que peu d'alternatives font que bien souvent hommes et femmes exercent le même métier. Tout comme les hommes, les femmes prennent le chemin des champs ou celui de l'usine où elles ne travaillent pas "dans le tissu, le propre, mais les cordages ou les bocaux de conserves" (FG,15). Véritables femmes du dehors, elles accordent

peu d'importance aux tâches domestiques. Tandis que "leur science culinaire (s'arrête) au lapin en sauce et au gâteau de riz, elles ne (soupçonnent) pas que la poussière doit s'enlever tous les jours" (FG,9).

La peur incessante de la pauvreté influe sur la perception de la famille. La famille nombreuse est vue comme un "un truc de pauvres" qui signifie "des cohortes d'enfants mal mouchés, des femmes encombrées de landaus et de sacs bourrés de nourriture qui les (déhanchent) lourdement, des plaintes continuelles à la fin du mois" (FG,12-13). Par conséquent, la maternité est considérée comme "une catastrophe absolue" (FG,12). Le rapport de ces femmes aux enfants reflète cet état d'esprit. Il se limite à la stricte nécessité. Ainsi les grand-tantes, la grand-mère de la narratrice de La Femme gelée n'ont "rien à voir avec les mamies sucrées du livre de lectures, surmontées d'un chignon neigeux et qui moumoutent leurs petits-enfants" (FG,10). Au contraire, elles ne sont "pas commodes" et n'aiment pas "qu'on leur saute dans le tablier, perdu l'habitude, juste le bécot de l'arrivée et du départ" (FG,10).

La précarité économique détermine le jugement porté à l'encontre des femmes de la classe prolétaire. Leur capacité de savoir tenir leur foyer ou leur courage au travail sont des qualités premières. Aussi, peu d'importance est-elle accordée à leur apparence physique. Les maigres revenus des familles sont employés à l'achat de vivres et non de toilettes féminines. L'aisance corporelle est par ailleurs recherchée par ces femmes qui, au quotidien, remplissent d'innombrables tâches. Ainsi, il leur arrive d'uriner debout comme un homme par commodité (FG,12). Les femmes dépeintes par la narratrice de La Femme gelée sont à mille lieux des "femmes fragiles, fées aux mains douces, petits souffles de la maison qui font naître silencieusement l'ordre et la beauté" et des autres "femmes sans voix (et) soumises"

traditionnellement dépeintes (FG,9). En effet, ces femmes aux “corps mal surveillés” ont toutes “le verbe haut” (FG,9).

b- Le modèle maternel.

La fillette, à aucun moment, ne remet en question les modèles féminins qui l'entourent. Il lui est d'autant plus aisé de les accepter que sa propre mère est à l'image de ces femmes. Patronne d'une épicerie, “son magasin l'occupe les trois quarts du temps” (FG,20). Elle en assume toute la responsabilité. Ainsi, “c'est elle qui reçoit les représentants, vérifie les factures et calcule les impôts” (FG,20). Accaparée par son métier, la mère ne se soucie guère des tâches domestiques, rien que “du ménage en pointillé, un drap à repasser, la sonnette, une cliente, tout juste si à la fin de la journée le drap et le reste cesseront d'encombrer la table de la cuisine” (FG,21). Les passe-temps féminins ne retiennent pas plus son attention, elle ne perd pas son temps “en tricots interminables” (FG,23). Aux yeux de la fillette, elle est “une lutteuse contre tout” (FG,15). Elle est l'incarnation de “la force et (de) la tempête” (FG,15). Elle est une femme qui “crie pour la santé, pour le plaisir” et auprès de qui “toutes les choses vibrent, éclatent même” (FG,19). Femme de caractère, la mère “entraîne dans son sillage un homme doux et rêveur, au ton tranquille”, son mari (FG,15).

c- Le modèle parental.

Le couple formé par les parents de la fillette se situe hors du code conventionnel. Le partage des tâches est essentiellement placé sous le signe de la commodité. “Il y a toujours un code, mais celui-là ne devait à la tradition que la lessive et le repassage pour ma mère, le jardinage pour mon père. Quant au reste, il semblait s'être établi suivant les goûts et les capacités de chacun”, commente la narratrice de La Femme gelée (FG,16-17). Alors que du côté de l'épicerie, “c'est la bousculade”, le café tenu par le père, représente “la tranquillité assise, le temps sans horloge” où il est “inutile de se précipiter”, les hommes étant “installés

là pour des heures” (FG,17). Le père profite de son temps libre pour cuisiner et assurer certains travaux ménagers. Plus doux, plus tranquille que la mère qui est perçue comme “la figure dominante, la loi” (F,59), il est le “papa-bobo”, “papa-enfant” (FG,18). “Il assumait le maternage”, remarque Monique Saïgal dans L’écriture : Lien de la mère à la fille chez Jeanne Hyvrard, Chantal Chawaf et Annie Ernaux (117). De ce modèle parental découle l’ignorance de la fillette quant à la signification des mots virilité et féminité (FG,32).

2- L’éducation de la fillette.

a- L’idéal beauvoirien.

Simone de Beauvoir a exposé dans les deux tomes du Deuxième sexe les insidieux mécanismes de l’oppression perpétuée à l’encontre des femmes au sein de la société patriarcale. Relatant l’éducation reçue dans son enfance, la narratrice de La Femme gelée qui a lu Le Deuxième sexe de Simone de Beauvoir (FG,103) répond à certaines affirmations de cette dernière. Son enfance apparaît tel un idéal beauvoirien.

Les parents de la fillette ont jugé plus sage de ne pas reproduire le schéma de la pauvreté inhérente à la famille nombreuse. Ils n’ont ainsi eu qu’un seul enfant, ce qui fait déclarer à la narratrice de La Femme gelée: “Aucun frère ne me bouche l’horizon de son destin prioritaire” (FG, 39). Pour ses parents, “devenir quelqu’un, ça n’avait pas de sexe” (FG, 39). Simone de Beauvoir affirme dans le chapitre *Enfance* du Deuxième sexe que :

La vie ménagère fournit (...) à la fillette des possibilités d’affirmation de soi. Une grande partie du travail domestique peut être accomplie par un très jeune enfant ; on en dispense d’ordinaire le garçon ; mais on permet, on demande même à sa sœur de balayer, épousseter (...) En particulier, la sœur aînée est souvent associée aux tâches maternelles, la mère se décharge sur elle d’un grand nombre de ses fonctions (...) L’enfant surchargée de besognes peut être prématurément esclave, condamnée à une existence sans joie. Mais si on ne lui demande qu’un effort qui soit à sa mesure, elle éprouve de la fierté à se sentir efficace comme une grande personne (...). (II, 36-37)

A cette affirmation, la narratrice de La Femme gelée répond:

O la grandeur du don, la beauté des sœurs aînées sacrifiées, le charme des petites filles serviables qui apportent les gâteaux à l'apéritif. Chez moi, ça n'a pas cours, dénigré même. Et le ravissement pour la petite fille de se croire utile, l'idée qu'il suffit de bien ranger sa chambre, de débarrasser la table "gentiment", pour être aimée, je ne les connais pas. (FG,36)

Aux tâches ménagères, les jeux sont préférés, voire vivement encouragés (FG,27).

Simone de Beauvoir analyse dans Le Deuxième sexe le conditionnement imposé à la fillette à travers les activités récréatives. Elle affirme que tandis que le petit garçon "fait l'apprentissage de son existence comme libre mouvement vers le monde" (II,29), la fillette est, quant à elle, "confirmée dans cette tendance à se faire objet qui est commune à tous les enfants. La poupée l'y aide" (II,29). Simone de Beauvoir ajoute que :

La poupée représente le corps dans sa totalité (...) elle est une chose passive. Par là, la fillette sera encouragée à s'aliéner dans sa personne tout entière et à considérer celle-ci comme un donné inerte (...) elle se pense elle-même comme une merveilleuse poupée. (II,27-28)

La narratrice de La Femme gelée avoue avoir possédé, comme toutes les petites filles, des poupées que sa mère lui offrait sur sa demande, "avec un peu de commisération, comme une concession à la faiblesse de (son) âge" (FG,35). Mais la joie ressentie devant ce cadeau est de courte durée. Aux premiers jeux succède l'ennui :

Pouponner c'est quoi au juste, coudre des robes et des bonnets, pas experte, et ma mère m'envoie aux flûtes quand je réclame sa participation. Cette figure froide bien bordée dans son chariot alsacien me rend mélancolique (...) Je ne sais rien imaginer avec elle (...) Son corps est dur, son sourire rouge Baiser idiot. (FG,36)

Alors, "le seul moyen de la rendre un peu vivante c'est de la tourmenter, lui faire subir ces métamorphoses qui finissent mal" (FG,36). Ayant pour modèle féminin une mère volontaire et forte, la fillette est incapable de s'identifier à un jouet "inerte". De plus, sa mère ayant délégué la responsabilité du maternage à son mari, l'enfant ne peut saisir le lien entre "pouponner" et l'appartenance au sexe féminin. Aussi, des jeux plus physiques sont-ils

préférés. Il est à noter que tandis que l'une des règles maternelles quant aux jeux de la fillette consiste en une "interdiction de sortir avec landau et poupard, attributs ridicules" (FG,35), aucune restriction ne semble s'appliquer aux activités de plein air.

La fillette et ses amies s'adonnent souvent à de "grands jeux commencés dans la fièvre et les cris de joie" (FG,34). Ces jeux ne sont "jamais (...) calmes, posés" (FG,34). Ils consistent à "crier", à "se cacher dans des endroits où personne ne vous trouvera, tant pis pour la robe" (FG,35), à "faire du vélo les deux pieds sur le guidon", à "monter aux arbres" (FG,37). Une telle liberté d'activités amène la narratrice de La Femme gelée à déclarer: "La réserve naturelle des petites filles, leur maintien modeste et leurs effarouchements supposés, je n'en vois pas trace en moi ni en mes copines de jeux" (FG, 34-35). Aussi, la petite fille décrite par Simone de Beauvoir, que "l'on coiffe de façon compliquée" (II,31), que "l'on habille avec des vêtements incommodes et précieux dont il lui faut être soigneuse" (II,31) et qui "pour être gracieuse, (...) devra réprimer ses mouvements spontanés" (II,31-32), ne correspond-elle en aucune manière à la petite fille de l'univers prolétaire décrite par Annie Ernaux. Cette fillette "a des tresses réunies au sommet de la tête, pas de cheveux dans les yeux, ça gêne, (...) principe sans réplique de (sa) mère" (FG,52). Elle porte "rien que des vêtements pour être à l'aise" (FG,33) qui, au contraire des "robes douces comme des baisers" mentionnées par Beauvoir (II,17), "ont l'avantage (...) de durer plus longtemps" (FG,33).

b- Les principes d'éducation de la mère.

Etre quelqu'un, selon la mère de la fillette, "commence par un bon carnet de notes"

(FG,38). Ancienne ouvrière,

(Elle) voulait une fille qui ne prendrait pas comme elle, le chemin de l'usine, qui dirait merde à tout le monde, aurait une vie libre, et l'instruction était pour elle ce merde et cette liberté. Alors ne rien exiger d'(elle) qui puisse (l)'empêcher de réussir, pas de petits services et d'aide ménagère où s'enlise l'énergie. (FG,39)

Pour cette femme décrite comme étant "la curiosité des choses" (FG,15), "rien n'était plus beau que le savoir" (F,57). Elle fait preuve d'une grande admiration pour la culture. Son plus grand plaisir consiste à "se plonger dans la lecture", "n'importe où, n'importe quand"

(FG,24). Elle transmet à sa fille le goût de la lecture. Liées par l'amour des livres, une complicité s'installe entre mère et fille que commente la narratrice de La Femme gelée: "Je lui prête ma Bibliothèque verte, *Jane Eyre* et *Le petit chose*, elle me file *La Veillée des chaumières* et je lui vole dans l'armoire ceux qu'elle m'interdit, *Une vie* ou *Les dieux ont soif*" (FG,25).

Encourager les lectures de sa fille ne signifie pas pour la mère procurer un passe-temps à une enfant unique. Au contraire, elle favorise la lecture en tant qu' "ouverture sur le monde" (FG,27). Si devenir quelqu'un repose sur la connaissance du monde, les livres ne sont pas l'unique source d'apprentissage de la fillette.

Simone de Beauvoir affirme dans Le Deuxième sexe que "la mère de famille assure la permanence du foyer dont elle garde les portes fermées" (II,227). C'est "à travers (le père de famille) que la maison communique avec le reste du monde" (II,39). La mère ne répond en aucune façon à ce portrait. L'enfance de la fillette est inséparable de la notion d'extérieur qui selon Nancy Duncan dans son essai "Renegotiating Gender and Sexuality in Public and Private Spaces": "has traditionally been the domain of the disembodied, the abstract, the cultural, rationality (...) and transcendence" (128). Ainsi, selon la narratrice de La Femme

gelée: “Que l’enfance doive être protégée, encoconnée, gaffe aux microbes en suspension et puis ménager leur petite âme sensible, elle l’ignorait” (FG,28). Connaître le monde pour la mère signifie s’y jeter. Aussi, la fillette accompagne sa mère durant ses visites rendues à la famille, aux pauvres du quartier, aux “accouchées qui cachent de mystérieux ravages” (FG,28). Les promenades avec sa mère n’ont d’autre raison que “voir, respirer, dire des choses” et d’être “toujours à l’affût du bizarre et du nouveau” (FG,29). La découverte du monde par la fillette se fait également au moyen de voyages à Rouen en compagnie de sa mère où elles visitent “le matin (des) palais parfumés, le Printemps et Monoprix, l’après-midi (des) églises” ainsi que “le musée Beauvoisine” (FG,29). Elles s’essaient à manger des plats inconnus dans des restaurants (FG,30). “Le premier écho du monde” lui vient par sa mère (FG,20) dont la “voix puissante” lui livre “les secrets de la vie” (AV,27). De sa mère, la fillette apprend que le monde est fait “pour qu’on s’y jette et qu’on en jouisse” (FG,30).

c- “La chance d’être une fille”.

La fillette ne fait pas l’apprentissage traditionnel de la condition féminine.

Cependant, elle a conscience d’une différence entre les sexes. L’univers masculin lui parvient à travers les clients du café de son père dont

Les quatre cinquièmes boivent trop, bavassent, se crèvent à des boulots sales et durs, sur des chantiers. Gesticulateurs, braillards, muets à jeun, tueurs de tout, démolisseurs de patrons quand ils sont bourrés, leur conversation n’est que folie douce. Les mauvais castagnent leurs femmes, les bons rapportent la paye et elles, en reconnaissance, leur donnent leur dimanche pour aller faire le jeune homme au bistrot ou au foot. (FG,32)

L’attitude masculine est source de jeux pour la fillette et ses amies, ainsi que le relate Denise Lesur, narratrice des Armoires vides : “On joue beaucoup aux bonshommes saouls, on se rentre dedans en criant, on se fiche des trempes, c’est le bonhomme qui cogne sa femme, qui la traite de tous les noms” (AV,34). Si la différence entre les hommes et les femmes lui apparaît très tôt, elle est selon Denise, à son avantage. Anne, la narratrice de Ce qu’ils disent

ou rien avoue “avoir cru que tous les hommes étaient faits pour avoir des accidents, boire trop, mourir” et que par conséquent, elle “avait de la chance d’être une fille” (CDR,28). La narratrice de La Femme gelée partage le même point de vue : “Le côté femme, pour moi, c’est autrement sérieux” (FG,32). Ayant pour modèle une femme telle que sa mère, elle affirme: “Comment à vivre auprès d’elle ne serais-je pas persuadée qu’il est glorieux d’être une femme, même que les femmes sont supérieures aux hommes” (FG,15). Cependant, la réalité de la condition féminine ne lui échappe pas tout à fait: “Obscurément, je sens aussi que presque tous les malheurs des femmes viennent par les hommes. Je ne m’y attarde pas, mon modèle à moi, c’est ma mère et elle n’est pas victime pour un rond”(FG,33).

d- Le bonheur au sein de la classe prolétaire.

A travers son éducation tournée vers le monde extérieur, la fillette prend conscience du fait que celui-ci est basé sur la notion de différence. Outre la différence des sexes dont elle prend plus ou moins conscience, elle se rend compte de l’existence d’un monde dissemblable au sien. La répartition géographique des quartiers de la ville où elle grandit reflète la différence des classes sociales. Annie Ernaux commente dans La Honte que: “la valeur des quartiers diminue au fur et à mesure qu’on s’éloigne du centre, que les villas se raréfient et que les pâtés de maison avec une cour commune deviennent plus nombreux” (H,48). Elle ajoute: “Il me suffisait de regarder les hautes façades derrière une pelouse et des allées de gravier pour savoir que les occupants *n’étaient pas comme nous*” (51). La phrase “*Ils n’étaient pas comme nous*”, mise en italique par l’auteur, révèle la perception qu’a l’enfant du monde qui l’entoure. Elle le définit par rapport à sa famille, à son milieu. Michèle Bacholle remarque dans Un passé contraignant. Double Bind et transculturation que la fillette:

(...) n’a pas pleinement conscience d’appartenir à ce que les sociologues appellent la classe dominée (...). Au contraire, s’il y a différence, elle serait plutôt à son avantage. La supériorité de ses parents sur leurs clients rejaillit sur leur fille face à ses petites copines (AV,33), de plus, bien qu’ils

appartiennent à la classe dominée, les parents ont, de par leur statut de commerçants, une certaine supériorité dans leur quartier. (52)

Amenée à “frapper aux portes des maisons bien” pour vendre des timbres, la fillette découvre des femmes appartenant à la petite bourgeoisie. Leur aisance matérielle ne l'impressionne nullement. Elle ne voit que “des femmes peureuses”, “des femmes d'ombre, oppressantes” (FG,20). Elle ne ressent aucune jalousie à l'égard des habitants des quartiers aisés car le rapport qu'elle entretient avec ses parents et à travers eux, son milieu, dépasse toute notion matérielle. Il s'agit d'un rapport très fort, voire très physique, comme le mettent en évidence les propos de Denise Lesur: “Quand je me réveille trop tôt, je me glisse dans leur lit, dans leur odeur, tout contre leur peau. L'épicerie-café se rétrécissait, devenait une maison au toit de couvertures, aux murs de chair tiède qui me pressaient et me protégeaient” (AV,28). De cette image transparait la relation de symbiose entre la fillette et le monde de ses parents.

3- Corps féminin et construction identitaire.

La construction identitaire d'un enfant se réalise à partir de données sociales mais également à travers sa relation aux adultes en qui il voit l'image achevée de sa future personne. Selon Françoise Dolto dans L'image inconsciente du corps :

Dès que l'enfant a la connaissance de cette définitive appartenance à un seul sexe, l'image du corps change pour lui: elle n'est plus inconsciente, elle est consciemment celle qui doit s'accorder dans la réalité à un corps qui sera plus tard celui d'une femme ou d'un homme. Quant au sujet et au désir qu'il a concernant cet avenir, c'est un désir d'identification à l'être qu'il aime le plus à ce moment de sa vie. (186)

a- Le corps maternel.

La figure maternelle est divine. Elle a le pouvoir de vie et de mort. Elle est ce corps qui donne la vie ou qui la reprend, ainsi que le souligne Lucille Cairns dans "Annie Ernaux, Filial Ambivalence and Ce qu'ils disent ou rien":

The child had perceived the mother as omnipotent, deistic, able to confer life and death, and herself as symbiotically integrated, like a minor part, into the massive, rumbling machine of this maternal force: "sa voix, les jours de gueuleton, je m'endormais contre sa poitrine, j'entendais les mots se former, ça grondait, comme si j'étais née de cette voix (...) et le droit de me faire mourir si je suis trop vicieuse" (CDR,129). (78)

La fillette se pense amoureuse de sa mère (F,46) qui est la plaisante image de son futur corps. La narratrice de La Femme gelée avoue: "C'est à elle que je dois ressembler puisque je suis une petite fille, que j'aurais des seins comme elle, une indéfrisable et des bas" (FG,16). La notion de fusion se détache de sa relation au corps maternel: "Rien de son corps ne m'a échappé. Je croyais qu'en grandissant je serais elle" (F,46).

Le corps maternel est objet de fascination pour l'enfant. Cette fascination est d'ordre charnel. Lucille Cairns remarque :

Given that the first body they have any dealings with is a woman's body, that the first love they share is mother love, women always, according to Irigaray, stand in an archaic and primal relationship with what is known as homosexuality. There is plenty of textual evidence that Anne as a young child had desired her mother's body: "Toujours à vouloir dormir avec elle" (129); "Je l'ai adorée" (129); "Son corps large, parfait (...) belles jambes lisses sans poils" (60). (80)

L'attirance de la fillette envers le corps maternel s'accompagne d'une curiosité qualifiée par Cairns de libidinale (81). Le commentaire de Denise Lesur: "Assise, on voit jusqu'à la culotte, voie mystérieuse montant vers les ténèbres. Détourner les yeux" (AV,24) corrobore ce point et fait, par ailleurs, écho à celui d'Anne: "Je dormais avec elle (...) Réveillée vers cinq heures (...) elle cherchait ses chaussons, puis tombait sur le trône des vécés, porte entrebâillée (...). Je la guettais. Une ombre et tout de suite la jupe rabaissée, pas moyen de savoir à quoi

ressemblait le dessin entrevu” (CDR,60). L’interdit qui pèse sur le corps maternel et le plaisir qu’elle ressent à l’observer, à entrevoir ce qui lui est caché, éveille en la fillette des pulsions sexuelles. Le corps maternel auquel elle s’identifie lui fait prendre conscience de son propre corps. Il est le miroir de sa future sexualité.

La fascination de la fillette pour le corps maternel, qui n’est qu’ “explosion de chair”, de “fesses, nichons, bras et jambes”, l’amène à dénigrer “les squelettes élégants des catalogues” avec leur “cheveux lissés”, leur “ventre plat” et leur “poitrine voilée” (AV,24).

Stephanie Golden commente dans Slaying the Mermaid: Women and the Culture of Sacrifice la signification sociale de la minceur féminine: “By the end of the nineteenth century, thinness was a mark not only of moral virtue but of social status, signifying gentility as well as wealth. In the twentieth century, although sexiness replaced spirituality as women’s highest virtue, thinness remained paramount” (146). L’admiration de la fillette envers le généreux corps maternel traduit l’identification de cette dernière à sa classe sociale comme le met en évidence son rejet de la minceur féminine célébrée par les magazines de modes, véhicules de l’idéologie bourgeoise.

b- Le corps d’autrui.

Le corps maternel est source de fascination pour la fillette. Son propre corps la fascine tout autant. Aussi libre que puisse être l’éducation au sein du milieu prolétaire, le corps féminin est frappé de silence et d’interdit, ce que déplore la narratrice de La Femme gelée : “Je me dépatouille seule de cette chose-là, plus chaude et plus vivante que les jambes ou le ventre (...). Sale à cacher (...). A laver vite avec un visage sévère” (FG,40). En dépit des interdits, il est, pour la fillette et ses camarades, “impossible de résister à la curiosité de (leur) corps” (FG,42), simplement parce que la curiosité de l’enfant à l’égard de son corps est naturelle. Judith C. Daniluk affirme dans Women’s Sexuality across the Life Span:

Challenging Myths, Creating Meanings: “Children are naturally interested and fascinated by nude bodies and into touching, discovering their own bodies” (25). Aussi la fillette et ses camarades se livrent-elles “à de prenantes et lentes leçons d’anatomie” (FG,42). Le corps de ses petites camarades se révèle une “source muette de savoir” (H, 99). Par l’observation et le toucher du corps de petites amies, la fillette comprend son “propre mystère” (CDR,17). Enfant, Anne a fait une découverte en compagnie de son amie Alberte: “Le ‘celui-là’ comme on l’appelait entre nous” est “aussi différent du mien que son rire, ses cuisses semées de graine de froid” (CDR,17). Le corps de ses petites camarades permet à la fillette de prendre conscience que le sexe féminin fait partie intégrante de l’être, comme le démontre sa comparaison au rire, activité de l’esprit, et aux cuisses, partie du corps. La désignation du sexe féminin par l’adjectif possessif (“mien”, “tien”) renforce ce point. L’avenir est alors envisagé par rapport au corps et à ses métamorphoses qu’elle imagine comme des fêtes (FG,46). Les séances de découvertes sont également, pour la fillette, l’occasion de faire taire les noms effrayants donnés par sa mère au sexe féminin: “Quat’sous, dans ma tête, j’écrivais catsou, dessous, souillé” (FG,40) ou “crougnougnou comme une bête sale” (CDR,60). A ces termes péjoratifs, la fillette préfère la neutralité (“le ça”, “le celui-là”). Inventer des noms est bien plus qu’un jeu. En s’amusant à “inverser les sexes dans (leurs) dénominations” (CDR,96), Anne et son amie Alberte éradiquent la différence des sexes.

c- La fillette et son corps.

L’éveil de la fillette à son corps se place sous le signe du tabou ainsi que nous l’avons précédemment souligné. Les nombreuses injonctions maternelles à l’encontre des activités masturbatoires de la fillette, “Faut pas toucher à ça” (CDR,139), “Tu l’abîmerais” (AV,9), démontrent l’interdit qui plane au-dessus du corps féminin. Une camarade de la fillette à qui l’on demande de montrer “son secret”, déclare: “Il faut pas toucher, ça va saigner” (FG,42).

Ces propos révèlent le conditionnement dont elle est victime. La fillette donne “presque raison” à sa camarade car elle aussi “trouve que c’est une coupure à vif au milieu du corps, mais qui ne saigne, ni ne fait mal” (FG,42). En dépit de l’interdit maternel, la fillette explore son propre corps, cédant, ainsi que nous l’avons souligné auparavant, à une curiosité toute naturelle. En effet, selon Judith C. Daniluk:

The physical experiences and sensations that for an adult are understood to characterize sexual pleasure and excitement in all probability, will be lived, felt and understood quite differently by the child who has not been fully socialized to the motives and feelings that adults routinely associate with sexuality. (28)

L’omniprésence du corps dans l’enfance traduit une quête de la fillette allant au-delà du simple plaisir lié au corps. Judith C. Daniluk remarque à propos de l’enfant: “Motivated by natural curiosity and sensory pleasure, the child explores her physical and social world” (28). La fillette ressent avant tout son corps comme un lien au monde qui l’entoure. Ainsi, l’enfance relatée par Annie Ernaux se caractérise par une grande sensibilité sensorielle. En rendant visite avec sa mère aux pauvres du quartier, la fillette apprend “que chaque maison a son odeur” (FG,28). Les odeurs caractérisent le monde qui l’entoure. Elles le répartissent autour d’elle. Le monde des femmes, symbolisé par le commerce de la mère, et le monde des hommes, symbolisé par le café du père, ont chacun leur odeur. Ainsi, le soir, la mère répand autour d’elle “un parfum de bonbons, de savonnette Cadum, de vin suri” tandis que le café du père, est “tout chaud d’odeurs, de fumée, de gens qui avaient raconté leur vie” (AV,24). Pour la fillette, la boutique de la mère est “une tentation toujours satisfaite” (AV, 31). Elle ne connaît que la profusion, comme le rapporte Denise Lesur:

Tout ce qui se mange est offert dans les rayons, en boîtes, en paquet en vrac, je peux toucher à tout, entamer, grignoter, épignoler tout. Je peux m’inonder de senteurs violentes dans le coin mercerie-parfumerie, muguet, chypre, (...) soulever les couvercles des boîtes de poudre Tokalon, dévisser les capuchons de rouge Baiser. Brillantines sirupeuses, Roja bleu ou jaune (...). Tout était libre, gratuit, à portée de mes doigts et de ma bouche (AV,32)

d- Le corps et le langage.

La relation de la fillette au langage se vit sur le mode du plaisir sensoriel. Un épisode survenu dans Les Armoires vides démontre ce point. Souvent, l'après-midi, les clientes de l'épicerie Lesur viennent raconter à mi-voix des histoires d'adultères, de femmes "vicieuses" (AV,30). La fillette se plaît à se cacher sous le comptoir et à écouter les récits. "Les bribes d'histoires n'arrivent pas à se coller, je me perds dans toutes les directions, détails obscurs qui font souffler, s'interrompre ma mère et sa cliente. 'Quand elle est revenue, elle avait des tâches sur sa robe, comme de l'amidon, j'en dis pas plus' " (AV,30). Christine Fau commente dans "Le problème du langage chez Annie Ernaux" cette scène des Armoires vides:

Ces mots, à peine prononcés, mal compris, ou tout à fait inconnus, font surgir des mondes dans l'imagination de la petite fille qui voit des images se former dans sa tête: "brouillard, rose gigantesque fleurs de mains épanouie entre les jambes, chou monté qui la cache toute" (AV, 30). Les mots ouvrent les portes d'un univers où se cache une réalité encore inconnue que les adultes veulent garder secrète. Le langage est lié à l'interdit, à ce monde dissimulé sous des "mots murmurés comme au confessionnal" (AV,31) que la petite fille voudrait connaître. (501)

Les mots chuchotés par sa mère et sa cliente au sujet de ces femmes qui aiment à "montrer leur quat'sous dans les coins" et l'interdit lié aux actes qu'ils évoquent suscitent des réactions physiques chez la petite fille. Ils lui font "chaud aux cuisses d'y penser", lui "chatouillent le ventre" (AV,30). La fillette se retrouve "seule avec les images, les mots murmurés" (AV,30-31). La nourriture sert alors de palliatif au désir que ces mots ont provoqué en elle: "Puiser à pleines mains dans les bonbons roses, les pastilles à la menthe, en croquer cinq ou six à la fois, s'emplir la gorge de cette liqueur des parfums mêlés après ces histoires. Sentir la saveur me submerger" (AV,33).

La fillette fait également preuve d'une grande sensibilité à l'égard du langage parlé au sein de son environnement familial. Au sein de la classe prolétaire, le langage est

essentiellement oral, comme le met en évidence la remarque d'Anne à propos de sa mère : "Quelle difficulté quand elle se met dans une lettre, les cartes de vœux, un mot au prof (...) elle dit qu'elle a du mal à tourner les lettres" (CDR,64). Pour la fillette, ce langage ne se détache pas des voix de son père, de sa mère. Il se compose de "phrases courtes et épaisses, de mots qu'on n'a pas besoin d'écouter pour comprendre" (AV,57) et qui "prescrivent ce qu'il faut de son corps et des choses" (H,58). Ce langage qui reflète la manière de vivre au sein de la classe prolétaire, la constitue (H,40). Si le langage lui confère une identité sociale, il lui confère également une identité individuelle. La fillette attache, en effet, une grande importance à son nom, comme en témoigne la narratrice de La Femme gelée: "Ce nom qui faisait que j'étais moi partout" (FG,128).

Le langage des parents, selon Christine Fau, "parle d'une réalité" (502). La fillette le sent "partout, même entre les jambes" (AV,77). Le langage de son milieu lui "tient au corps" (AV,78). Elle le ressent "en (elle) chaud et ronronnant" (AV,57). Sa relation particulière au langage traduit le fait que la fillette vit son identité sociale à travers son corps. Il apparaît qu'elle ressent son identité individuelle de la même manière. Ainsi, son nom est éprouvé "avec bonheur de la tête aux pieds" (AV,40). Ce corps dont elle se proclame "la petite reine" (AV,49) la relie au monde qui est "là, en mille morceaux de faim, de soif, d'envies de toucher et de déchirer, attachés ensemble par le petit fil tenace, bavard, moi, Denise Lesur, moi..." (AV,47). L'intense relation de la fillette à son corps illustre une affirmation de Simone de Beauvoir dans Le Deuxième Sexe: "Le corps n'est pas une chose, il est une situation: c'est notre prise sur le monde" (I,73).

4- L'école.

L'entrée à l'école, essentiellement relatée dans La Femme gelée et Les Armoires vides, représente un bouleversement dans la vie de la fillette. Les parents ont pris la décision de ne pas inscrire leur fille à l'école communale mais dans une institution privée et catholique. La fillette se retrouve alors immergée dans un monde différent du sien.

a- La découverte d'un autre monde.

L'institution catholique pour jeunes filles est réputée pour la rudesse de son enseignement (AV,52). La discipline est strictement inculquée aux jeunes élèves. La fillette qui a toujours bénéficié d'une liberté de mouvements et de paroles, doit se plier à des règles qui lui étaient jusque-là inconnues. Ainsi, le matin, les élèves doivent "se mettre en rang devant le préau à la première cloche" puis monter "dans les classes en silence à la seconde cloche cinq minutes plus tard" (H,79). Dans l'enceinte de la salle de classe, une stricte discipline corporelle est appliquée. Pendant les leçons où il n'est pas besoin d'écrire, les élèves sont forcées de se tenir "les bras croisés derrière le dos, la tête et les yeux droits" (H,93). Les élèves ne sont pas autorisées à satisfaire leurs besoins naturels. Il leur est interdit de manger et de boire en classe (AV,55) ou de sortir pour se rendre aux toilettes (H,80). Les élèves doivent montrer respect et obéissance au corps enseignant. Ainsi, adresser la parole à une institutrice implique de "baisser la tête et les yeux, le haut du corps, de la même manière qu'à l'église devant le saint sacrement" (H,79). Michel Foucault a démontré dans le chapitre *Discipline* de Surveiller et punir: La naissance des prisons que la discipline permet d'investir le corps et ainsi d'offrir une prise au pouvoir. Elle y parvient à l'aide d'une multitude de techniques visant toujours à "resserrer" au maximum le contrôle sur l'individu. A travers le contrôle du temps, des mouvements et de l'activité, le pouvoir s'exerce sur le corps de façon ininterrompue et dans les moindres détails. Les règles de l'institution catholique visent au

conditionnement des jeunes élèves, comme le remarque Lyn Thomas dans Annie Ernaux : An Introduction to the Writer and Her Audience: “The uncomfortable environment and the discipline of long hours of classes are the physical expression of the cultural lessons to be learnt : the primacy of the intellectual over the physical” (64).

L'institution est dirigée par des sœurs. De ce fait, “l'enseignement et la religion ne sont séparés ni dans l'espace, ni dans le temps” (H,80). Les classes sont rythmées par l'enseignement quotidien du catéchisme sous “l'œil de Sainte Agnès et de son mouton, accrochés au mur” (AV,67). L'essentiel de l'enseignement religieux inculqué aux élèves de l'institution repose sur les récits de martyres. Les fillettes découvrent ainsi des récits de corps féminins torturés, livrés aux lions, fouettés (Sainte Agnès, Sainte Blandine), poignardés (Maria Goretti), brûlés vifs (Jeanne d'Arc), couverts de scrofules (Sainte Germaine). Les récits de ces martyres qui, à travers le sacrifice de leur corps ont connu la gloire, enseignent aux fillettes que consentir aux plus profondes démissions est gage de toute-puissance⁸. Le discours de l'institution reflète celui de l'Église qui exprime et sert une civilisation patriarcale où il convient que la femme demeure annexée à l'homme⁹. Le discours religieux qui exalte la primauté de l'intellect sur le corps se révèle paradoxal. En effet, les élèves les plus méritantes, les plus appliquées dans leurs études se voient, chaque samedi, récompensées par une médaille de cuivre (FG,51). Cependant, la simplicité et l'innocence d'esprit sont considérées comme des vertus. Ce paradoxe met en lumière la volonté de l'Église de valoriser l'esprit par rapport au corps tout en inculquant aux élèves l'idée qu'être mère est “le plus beau métier du monde” et qu'en comparaison “fermière, docteur, épicière”, c'est 'zéro' ” (FG,55).

⁸ Simone de Beauvoir, Le Deuxième sexe, vol.2 (Paris: Gallimard, 1949): 45.

⁹ Beauvoir, vol.1 282.

La découverte de cet univers est “un dépaysement complet” (AV,53). “Rien de pareil à l'épicerie-café”, selon Denise Lesur (AV,53). Ce dépaysement ressenti comme “quelque chose de bizarre, pas descriptible” par la fillette (AV,53) vient essentiellement du fait qu'au sein de l'institution catholique, une langue autre que celle de son milieu est parlée :

La maîtresse parle lentement, en mots très longs, elle ne cherche jamais à se presser, elle aime causer, et pas comme ma mère. “Suspendez votre vêtement à la patère !” Ma mère, elle, elle hurle quand je reviens de jouer “Fous pas ton paletot en boulichon, qui c'est qui le rangera ? Tes chaussures en carcaillot !” (AV,53)

L'apprentissage de cette nouvelle langue est pour la fillette source de malaise. Cette langue est “pire qu'une langue étrangère” (AV,54). Comprise sans trop de difficulté, la langue de l'institution n'évoque rien dans l'esprit de l'enfant. “Les mots appris ou entendus à l'école n'ont pas de signifié dans le monde dominé ou n'ont pas le même signifié”, remarque Michèle Bacholle (38). Ce langage est également, pour la fillette, dépourvu de toute charge affective:

Tout ce qu'elles sortaient les maîtresses, à propos de n'importe quoi, j'entendais, je regardais, c'était léger, sans chaleur, toujours coupant. Le vrai langage, c'est chez moi que je l'entendais, le pinard, la bidoche, se faire baiser, la vieille carne, dis boujou ma petite besotte. Toutes les choses étaient là aussitôt, les cris, les grimaces, les bouteilles renversées. La maîtresse parlait, parlait et les choses n'existaient pas (AV,54)

Lorsque la maîtresse prononce son nom, il semble à la fillette qu'il se décolle d'elle (AV,40).

Le décalage ressenti par la fillette au niveau du langage est tel que dans un premier temps, la fillette est profondément convaincue que le café-épicerie avec ses “casiers et cartons odorants”, “ses boccas jaunes et acides de la devanture” (AV,57) est bien “plus réel” (AV,54) que l'école et “sa grande cour froide”(AV,57) où tout le monde semble aller “se coucher, s'endormir” (AV,51). Elle perçoit l'école comme un “faire comme si continué, comme si c'était drôle, comme si c'était intéressant, comme si c'était bien” (AV,54). Chaque journée est vécue dans l'attente de la cloche qui annonce la fin de la classe et les retrouvailles

avec son père qui la ramènera vers la boutique familiale où “les choses, les gens, les paroles (la) recouvrent à nouveau” et lui rendent son identité (AV,57).

b- Révélation de sa différence.

Le passage quotidien entre ces “deux rives” (P,112) ne se fait pas sans heurts. L’ignorance de la fillette quant aux us et coutumes bourgeois trahit souvent son appartenance à la classe prolétaire. De ce fait, chaque jour ou presque, le nom de la fillette résonne entre les murs de la salle de classe : “Denise Lesur !”, “Mademoiselle !” (AV,59). Alors que ce nom était éprouvé avec bonheur, il est désormais associé à la faute : “Vous ne savez donc pas... Apprenez que... Vous saurez que” (AV,59). Ce nom devient l’objet de risées telles que “Denise Lesur pomme sure” (AV, 63).

La fillette, si bavarde, est réduite au silence au sein de l’institution. Dans la salle de classe, seules les petites filles telle que Jeanne, la fille de l’opticien du centre-ville, retiennent l’attention de l’enseignante :

“Mademoiselle, mon papa l’autre jour...”. Ça intéresse la maîtresse. Toute la classe connaît les histoires de Jeanne, des parents de Jeanne. Je vois bien que les miennes ne sont pas pareilles, qu’il vaut mieux les cacher, “de mauvais goût”, elle dit la maîtresse.”Hier soir, le père Leduc était tellement saoul qu’il est tombé sur le trottoir, qu’il a dormi sur sa bouteille”. La maîtresse se fige, et pourtant j’aurais bien continué “c’est ma mère qui a dû se payer le nettoyage, il avait dégueulé partout”. Elle a changé tout de suite de conversation, la maîtresse, ce que je vivais ne l’intéressait jamais. (AV,61)

La sentence cinglante de l’institutrice, “de mauvais goût” fait prendre conscience à la fillette de ses origines inférieures. Denise Lesur apprend de ses petites camarades que sa famille n’est pas à la norme:

- C’est la fille d’à côté qui me renseigne. Les lits, ça se fait le matin, oh là là, tous les jours. “Tu dois habiter une drôle de maison !” Les autres filles sont retournées, elles chuchotent entre elles. Les rires, le bonheur, et tout à coup ça tourne comme du vieux lait, je me vois, je me vois et je ne ressemble pas aux autres. (AV,59)

La répétition de “je me vois” traduit la prise de conscience par la fillette de sa différence à travers l’image que lui renvoient le corps enseignant et ses camarades bourgeoises. La fillette se sent en marge. “Je me sentais lourde, poisseuse, face à leur aisance, à leur facilité, les filles de l’école libre”, se souvient Denise Lesur (AV,61). Le renvoi en fin de phrase de “les filles de l’école libre” souligne le fort sentiment d’exclusion ressenti par la fillette. Au sein de l’institution catholique, la fillette perd peu à peu toute notion d’identité :

Denise Lesur, je n’étais rien à côté, moi, la petite reine de l’épicerie-café, ici, c’était zéro. (...) Quand j’entre dans la classe, je deviens moins que rien, un paquet de petits points gris qui se pressent contre les paupières. J’ai laissé mon vrai monde à la porte et dans celui-ci je ne sais pas me conduire (...) moi qui suis tapie à mon pupitre, sans grâce, moche, Denise Lesur, toute barbouillée déjà de mon nom par la maîtresse, par les élèves. Denise Lesur ! Au tableau ! Denise Lesur pomme sure ! (AV,62-63)

c- Le corps: Accentuation de la différence.

A l’humiliation découlant de son manquement aux règles du monde bourgeois s’ajoute la découverte, à travers son corps, de son altérité. La fillette découvre que “certaines filles plaisent aux demoiselles plus que d’autres”, celles “mignonement habillées, avec des boucles, des bouts-de-choutées par leur mère, une petite barrette ici, un col blanc là” (FG,52). Elle réalise qu’elle ne correspond pas au portrait de la fillette idéale car elle est constamment exclue des spectacles de fin d’année organisés par l’institution. Ses camarades de classe qui “ne se tapent pas sur les fesses, qui ne tirent pas les tifs” (AV,51) comme la fillette et ses amies de la rue Clopart, lui sont préférées pour tenir des rôles lors de ces festivités (FG,52).

Le corps qui était vécu dans le bonheur dans la petite enfance devient une source de honte. Les élèves doivent se prêter à l’exercice de la confession. Au prêtre de l’institution, la fillette avoue un certain nombre de péchés mais:

Un seul péché l'a intéressé, combien de fois, toute seule ? Des garçons ? Je répons tranquillement mais ses yeux sont méchants. Tout à coup, il se met à débiter des choses à une allure folle, des choses sèches, grouillantes. Une bête horrible grandit entre mes jambes, plate, rouge comme une punaise, "immonde". Ne pas la voir, ne pas la toucher, la cacher à tous, c'est le diable qui est dedans, tout chaud, qui me chatouille et me picote, Dieu, la vierge, les saints vont m'abandonner (AV,65)

Alors que les paroles de sa mère n'avaient pas dissuadé la fillette de poursuivre ses activités masturbatoires, les menaces effrayantes du prêtre la traumatisent. La fillette sort du confessionnal "seule et sale" (AV,65). Derrière elle, la classe chuchote "libre, sans péchés mortels" (AV,65). A travers son corps, la fillette est "coupée des autres" (AV,65). Les paroles du prêtre "(l') arrachent définitivement à (son) bonheur de la rue Clopart" (AV,63):

En une dizaine de phrases, les images mystérieuses, les fleurs étranges qui montent le long des cuisses, les mains aux mains accrochées, impatientes, les fouilles suivies de comparaisons avec Monette derrière les casiers, toutes culottes dehors, plus qu'une pantomime horrible, des gestes "deshonnêtes", des pensées impures. Plus un coin de clair et d'heureux. La bête est en moi, partout. (AV,65-66)

L'humiliation ressentie face au prêtre s'apparente à l'humiliation vécue en classe. Le corps taché de culpabilité est alors indissociable de la classe prolétaire :

(...)Un monstrueux péché. Pas de salut possible. Coupable, coupable. Confusément lié aux rayons de la boutique couverte de conserves, aux fumées et aux cris du samedi soir, à ma mère chaude et lourde, lâchant ses pets et ses gros mots le soir dans la cuisine (...) Et puis toutes ces remarques, ces ricanements, non, les choses de mon univers n'avaient pas cours à l'école. Ni les retards, ni les envies, ni les mots ordinaires n'étaient permis... Je ne peux pas séparer ce que je fais de mal et mon milieu. L'Église rejette tout en bloc (...), ma mère affalée de fatigue, mon père qui sort son dentier après manger, mes plaisirs que je croyais innocents. Dieu sourit à Jeanne, à Roseline, leur gourmandise, leur paresse ressemblent à des choses vénielles, des riens amusants, dans leur chambre laquée blanc, leur salle à manger aux rideaux de cretonne fleurie, comme elles racontent. Quelque chose de poisseux et d'impur m'entoure définitivement lié à mes différences, à mon milieu. (AV, 66-67)

La fillette prend plus ou moins conscience que si l'Église condamne le corps et ses plaisirs, elle condamne alors irrémédiablement le monde de ses parents dont "le mode de vie est (...)

près de la nature et régi par les sens”, “où la jouissance physique et sensuelle est presque d’ordre animal”, comme le remarque Monique Saigal (119). A travers la réaction de la fillette au discours du prêtre, l’aliénation subie par la classe prolétaire transparait. Selon Lynette Finch dans The Classing Gaze: Sexuality, Class and Surveillance, le discours bourgeois, à l’encontre de la classe prolétaire, est inextricablement lié à la sexualité :

Within psychological reasoning, it was the late nineteenth century construction of sexuality, which provided the grid through which individuals were fixed within “their” class category. Had the discourse of sexuality not emerged at this time, the working class as a distinct knowable entity would have emerged as fundamentally different construct. Conversely, had the working class not already been articulated as sites for middle class scrutiny and intervention, sexuality would have emerged in relation to a different discursive order. The discourses of sexuality and of the working class were deployed together, each one feeding the other, each overlapping and interrelating. (147)

Albert Memmi affirme dans Portrait du colonisé que: “tout comme la bourgeoisie propose une image du prolétaire, l’existence du colonisateur appelle et impose une image du colonisé. Alibis sans lesquels la conduite du colonisateur et celle du bourgeois, leurs existences mêmes sembleraient scandaleuses” (101). Associée au corps et à la sexualité et de ce fait au péché, la classe prolétaire est irrémédiablement condamnable et justifie ainsi sa domination par la bourgeoisie qui, elle, s’associe à l’esprit.

Tout ce qui semblait constituer la supériorité de son milieu par rapport à celui de l’institution est devenu la preuve de sa différence, de son infériorité. La fillette cherche alors à devenir autre. Elle s’invente des histoires pour “être à la hauteur” de ses camarades (AV,68-69). Elle cherche à se débarrasser de tous les signes qui trahissent son origine sociale tels que “le gros gilet de laine” que sa mère lui fait porter. Elle croit ainsi sortir de “(sa) lourdeur”, de “(sa) grossièreté” (AV,61). En classe, elle se fabrique une apparence imaginaire en “prenant les longs cheveux blonds de Roseline”, “les joues rebondies de Françoise”, “la

finesse d'allure de Jeanne" afin d' "effacer la fille réelle et la remplacer par une autre, pleine de fragilité" (FG,53). Ainsi, à travers son corps, la fillette fait l'aliénante expérience de sa différence.

5- Exister dans le monde de l'institution.

a- Compenser l'infériorité sociale.

La fillette découvre "quelque chose de brutal et de beau": elle réussit "très vite aux jeux de l'école" (AV,69). Le corps enseignant et ses petites camarades ne manquent jamais de lui rappeler son infériorité sociale en la reprenant ou en se moquant de ses manières (FG,54), la fillette s'efforce en retour d'exceller dans toutes les matières. Michèle Bacholle souligne que la fillette "compense ainsi l'infériorité dans le registre social par la supériorité dans le registre scolaire (...) La réussite scolaire est pour elle une arme contre la différence sociale" (55). Ses excellents résultats scolaires deviennent ainsi sa "force", "sa liberté" (FG,52). Ils effacent la honte qui souille son nom, qui désormais "remplit la classe liquide dans la bouche de la maîtresse, recroquevillée sur la figure des filles" (AV,71). Son intelligence récompensée par le corps enseignant redonne à la fillette un sentiment d'identité qu'elle était jusque-là incapable de ressentir au sein de l'institution:

C'est moi, moi et toutes s'aplatissent sous la vague, Denise Lesur, les garces, la voilà, Denise Lesur, la godiche, la vicieuse du curé, mais rien à faire, je réussis mieux que vous. La voix débite les places et les notes, plus besoin d'écouter, seuls les battements de mon nom rentré en moi, enfin réel et chaud. (AV,71)

b- Devenir double.

Évoluer sans trop de gêne entre le monde des petites copines du quartier “aux culottes trop lâches, effilochées sous des jupes pendouillantes” et celui “des filles de classe aux robes en nids d’abeilles”, entre celui du père “qui mange sa soupe la tête dans les épaules, en lapant” et celui des “maîtresses fières” (AV,73) oblige la fillette à ne pas se tromper, à faire en sorte que son monde d’origine n’empiète pas sur celui de l’école. “Les gros mots, les expressions sonores” ne doivent pas sortir de chez elle (AV,72). Elle ne retrouve sa voix ordinaire, “pas celle de l’école, emberlificotée, trop douce” qu’une fois le seuil de la boutique franchie (AV,69). Il lui faut aussi laisser les jeux de “découvertes” derrière elle et jouer à être pure (AV,73). La fillette comprend que se plier aux exigences du corps enseignant lui permet de “ne pas être différente. Pour les baiser toutes” (AV,73). La volonté de revanche sociale de la fillette, mise en exergue par la syntaxe utilisée par l’auteur, la pousse à se dédoubler quotidiennement. Ce dédoublement est nécessaire. Il lui permet d’exister, d’être reconnue simultanément dans les deux mondes.

c- Effacer la honte du corps.

La réussite scolaire de la fillette lui procure un certain pouvoir dans la salle de classe:

D’une classe à l’autre, à l’école libre, c’était toujours les mêmes filles. Elles ont admis mes bonnes notes et ma place de première. C’était ma liberté, ma chaleur, ma carapace. (...) La maîtresse me pardonne tout, les retards en classe, les bavardages, les fautes d’éducation, à cause des dix sur dix, des leçons toujours sues. Bouche cousue, elle aussi, baisée. (AV,73)

Elle découvre que “la culpabilité moite et solitaire pèse moins lourd avec de bonnes notes”(AV,74). De plus, la fillette a compris que “Dieu, de toute façon, ne peut (!) aimer”, elle, “fille de l’épicier Lesur, avec les bonhommes qui lâchent des gros mots à la pelle” (AV,74). Par ailleurs, “j’avais une trouille bleue que la Vierge m’apparaisse, après j’aurais été

obligée d'être une sainte et je n'y tenais pas. Je voulais voyager, (...) me servir du mien et devenir docteur ou institutrice", avoue la narratrice de La Femme gelée (FG,58). De ce fait, la fillette assume sa double identité de "tête de la classe" et de "vicieuse", comme le souligne la rêverie de la jeune Denise Lesur:

Je rêve, si l'école était mixte... Nos pupitres s'agrandissent, des tables, des lits (...), nous grandissons ensemble sous l'œil enveloppant et dans la perfection absolue de la maîtresse, bercés d'analyse logique et d'arithmétique (...) Des têtes de petits garçons glissent dans la nuit, des mains tâtonnantes (AV,73-74)

La fillette abolit la dichotomie entre le corps et esprit. Elle se sent redevenir "la petite reine" (AV,73).

Chapitre III: L'adolescence.

Au sein de l'œuvre d'Annie Ernaux, l'adolescence se présente comme une période de migration sociale.

1- Les facteurs de la migration sociale.

a- Le rôle des parents.

Les parents jouent un rôle déterminant dans le processus de migration sociale de leur fille. Soucieux de voir leur fille réussir, les parents ont délégué au corps enseignant leur autorité. "Il faut la reprendre vous savez si elle ne vous écoute pas, la punir", déclare la mère d'Anne à un professeur de sa fille (CDR,56). Les parents font preuve d'un grand respect à l'égard de l'institution catholique. La mère de l'adolescente parle de l'école sur un "ton prudent", comme le révèle Denise Lesur: "L'école, pour elle, c'est un truc sacré, on n'y entre pas, les murs cachent tout mais moi, sa fille, sa fille, Denise, j'avais la grâce des facultés" (AV,72). L'attitude de son père se révèle analogue. Il parle de l'école comme il parle de L'Église (AV,50), prononce "le pen-sion-nat, la chère Soeu-oeur (nom de la directrice), en détachant du bout des lèvres, dans une déférence affectée, comme si la prononciation normale de ces mots supposait avec le lieu fermé qu'ils évoquent, une familiarité qu'il ne se sentait pas en droit de revendiquer" (P,73-74). Les parents attendent de l'institution catholique qu'elle dirige "les manières" et "les gestes" (P,73) de leur fille. Les repères de cette dernière vacillent, car tout dans l'attitude de ses parents envers son école l'invite à admettre la supériorité du milieu bourgeois sur le sien.

b- Le rôle de la mère.

La mère de l'adolescente se présente comme la "volonté sociale" de son couple (F,9). De ce fait, elle est amenée à jouer un rôle plus déterminant que son mari dans l'éloignement de leur fille de son milieu d'origine. La mère de l'adolescente a toujours considéré le savoir comme une qualité première. Son amour pour la lecture faisait croire à sa fille, enfant, qu'elle était supérieure à son mari car elle paraissait "plus proche (...) des maîtresses et des professeurs" (F,58). A l'adolescence, la voix de la mère cesse de livrer à sa fille "les secrets de la vie" (AV,27). Désormais, la voix de la fille fait accéder la mère à la connaissance, comme en témoigne Annie Ernaux dans Une Femme: "Le soir, à table, elle me faisait parler de mon école, de ce qu'on m'enseignait, des professeurs. Elle avait plaisir à employer mes expressions (...) Il lui semblait normal que je la "reprenne" quand elle avait dit un mot de travers" (F,57). A travers sa fille, la mère poursuit son désir d'apprendre. L'adolescence voit ainsi un renversement des modèles se produire.

La relation de l'adolescente à sa mère est perturbée par le désir de la mère de voir la réussite de sa fille se concrétiser. Dans l'espoir de prévenir le moindre échec, la mère fait du monde de l'école une priorité dans l'existence de sa fille. Elle lui impose de se choisir pour amis des camarades de l'école privée et non de son quartier (AV,85), en d'autres termes, elle lui impose de toujours "regarder au-dessus de soi, pas en dessous" (CDR,35). Persuadée qu'apprendre permet de s'élever, la mère achète à sa fille quantités d'œuvres littéraires dans le but de concourir à sa réussite. Afin de s'assurer que sa fille ne se détourne pas de ses études, la mère abandonne la lecture de journaux féminins tels que *Confidences* dans lesquels les lectrices confient leurs histoires d'amour (F,58).

L'autorité maternelle s'exerce dans la méconnaissance du monde bourgeois. La mère n'a ainsi pas conscience de la difficulté qu'éprouve sa fille à se faire de nouvelles amitiés car,

comme nous l'apprend Denise Lesur: "Elle croyait que j'étais pareille aux autres, puisqu'on était ensemble à l'école" (AV,86). La mère est aveuglée par le désir de voir sa fille réussir. Elle place tous ses espoirs dans les livres qu'elle offre à sa fille. "Des livres...des livres... (...) elle m'en aurait fait manger, elle les apportait comme le saint sacrement, entre les deux mains", se souvient Denise Lesur (AV,116). Sa connaissance de la littérature se limitant à "Delly et Daphné du Maurier" (FG,25), la mère ne réalise pas que les livres qu'elle offre constamment à sa fille non seulement la ferment davantage à elle et l'éloignent de ses parents et de leur café-épicerie, mais surtout lui révèlent "leur mocheté" (AV,116). Sans en avoir conscience, la mère impose à sa fille, ainsi que le remarque Michèle Bacholle, "un dilemme crucifiant où l'adolescente est encouragée à s'élever de sa classe sociale tout en devant rester proche de ses parents" (56).

c- Le rôle de l'école.

Le rôle joué par le système scolaire dans l'éloignement de l'adolescente de son milieu d'origine est essentiellement dépeint dans La Femme gelée et Les Armoires vides.

L'adolescente de La Femme gelée et des Armoires vides a passé la plus grande partie de son enfance et de son adolescence entre les murs de l'institution catholique dont elle est l'une des seules élèves d'origine prolétaire. Cet univers domine peu à peu la vie de l'adolescente.

L'existence de l'adolescente est dirigée par sa soif de reconnaissance aux yeux de l'institution et de ses camarades. Sa quête de reconnaissance se double peu à peu d'une quête de connaissance. Ses aptitudes intellectuelles l'engagent sur le chemin du monde de l'institution qui ouvre "à deux battants sur l'inconnu" et lui fait entrevoir ce qui "existe ou a existé, là-bas, très loin, au-dessus de (sa) cour" (AV,75). Anne réalise que sa mère ne lui apprend rien, au contraire des professeurs qui, eux, "parlent de faits actuels" et avec lesquels il est possible de discuter (CDR,29-30). Anne pense alors ne plus avoir besoin de sa mère

puisque celle-ci est incapable de lui expliquer “le monde comme elle le (sent) en (elle) et autour d’(elle)” (CDR,130). Le milieu prolétaire, “trop fruste et stérile sur le plan intellectuel” selon Monique Saigal (116), ne permet plus à l’adolescente de s’épanouir. Une distance s’installe dès lors entre l’adolescente et ses parents, comme en témoigne également Denise Lesur: “J’ai la tête bruissante de mots dominus, le maître, the cat is on the table, à côté les dettes des clients, les livraisons d’huile en retard font figure de choses sans importance” (AV,94). Le monde de l’institution est désormais “un modèle” (AV,75). Son esprit de revanche sociale lui fait, selon Michèle Bacholle, “jouer le rôle qui était attendu d’elle”(55). L’adolescente se détourne de son monde d’origine.

Au cours de son parcours scolaire, l’adolescente a constamment été confrontée aux valeurs du monde bourgeois. L’archétype de la famille bourgeoise traverse ses livres de “lecture, de vocabulaire et de grammaire”:

Beaux enfants polis, toujours un frère et une sœur, vaste maison avec vestibule, salon, salle de bains, vie harmonieuse, toilette du soir, gong du dîner, père dans les affaires, mère jolie maîtresse de maison... Ils appellent leurs enfants “mes chéris” avec une infinie douceur et les enfants répondent “merci, mammy” à une jolie dame, leur grand-mère. (AV,76)

L’adolescente retrouve une image semblable de la famille dans les livres que lui offre sa mère. Elle en vient à penser que l’épicerie-café, ses parents ne sont “certainement pas vrais” (AV,80). “J’allais un soir m’endormir et me réveiller au bord d’une route, j’entrerais dans un château, un gong sonnerait, et je dirais 'bonjour,Papa !' à un élégant monsieur servi par un maître d’hôtel stylé”, se persuade Denise Lesur (AV,80). L’adolescente a du mal à ne pas se convaincre que “(sa) vie, rue Clopart, (n’est) pas l’envers d’une autre” car tout autour d’elle confirme la famille bourgeoise en tant que norme. Invitée chez une camarade, Marie-Jeanne, qui habite “une villa dans un petit jardin”, l’adolescente découvre un univers semblable à celui de ses lectures:

Le couloir sombre, avec des tableaux, débouchait sur une cuisine miroitante, blanche comme dans les catalogues. Une femme mince, en blouse rose, glissait entre l'évier et la table. On entendait juste l'eau du robinet s'écouler sur des fraises dans une passoire. Silence. Lumière. Propreté. (...) Et le soir Marie-Jeanne et ses frères mangeraient tranquillement le repas préparé (...), ni cris, ni sous comptés aigrement sur un coin de table (FG,60-61).

L'âge de l'adolescente aide à sa migration sociale. Katherine Dalsimer souligne dans Female Adolescence. Psychoanalytic Reflections on Works of Literature la fragilité psychologique de l'être adolescent:

To allow for the necessary disengagement from the parents, the child's idealization of them must yield to a more critical appraisal but as the parents shrink to smaller proportions, so does the adolescent's sense of his/her own powers, and the young adolescent's inner experience often oscillates between a sense of superiority and one of emptiness. (30)

L'être adolescent vulnérable se tourne vers ses pairs. Il leur accorde la confiance autrefois accordée aux parents. Il leur demande de le guider. Selon Moses Laufer dans Adolescent Disturbance and Breakdown: "Contemporaries now become more important in deciding what is acceptable or unacceptable" (22). Les pairs occupent une place centrale dans le processus de maturation de l'être adolescent. Ce dernier se montre très sensible à leurs commentaires. La narratrice de La Femme gelée se rappelle Brigitte, une camarade de classe, à qui elle présenta ses parents:

L'époque Brigitte a été fatale pour ma mère, son image glorieuse en a pris un drôle de coup (...). Non, ma mère ne sait pas cuisiner, même pas la mayonnaise, le ménage ne l'intéresse pas, et elle n'est pas "féminine". Cette phrase terrible un jour de dispute "ta mère c'est une jument". La plupart du temps, pas aussi direct, du rire même et des eh ben dis donc: "Eh ben dis donc, ta brosse à cheveux, elle aurait besoin d'un bon coup ! L'alcali, tu connais pas, im-pec-ca-ble" (...). Le pire, cet œil curieux de Brigitte, la première fois qu'elle est tombée sur mon père écrasant la purée, ô le spectacle insolite, l'horrible étonnement de sa question pointue: "C'est vous qui faites ça ?", Une autre planète ! C'est vous qui lavez la vaisselle. (...) C'est ton père qui, l'affreuse anomalie, le truc risible, les dessins humoristiques de *Paris-Match*, l'homme lavette. (FG,74-75)

La narratrice adulte de La Femme gelée n'a oublié ni le regard ni les intonations de voix de son amie Brigitte, ce qui souligne l'impact des paroles de Brigitte sur la narratrice alors adolescente. En effet, introduite dans l'intimité familiale de l'adolescente, Brigitte lui a fait voir "ce que (elle avait) senti jusqu'ici sans y attacher d'importance" (FG,74).

2- Le reniement des modèles de l'enfance.

a- La nécessité du reniement.

Au contact de l'école et des représentants de la classe bourgeoise, le rapport de la jeune fille envers ses parents, basé sur un profond amour dans l'enfance, se mue "en mépris voire en haine" selon Michèle Bacholle (35). Le ressentiment de la jeune fille envers sa famille traduit le changement qui s'opère inévitablement en elle par besoin de repères. La dualité de l'adolescente est devenue trop douloureuse, comme en témoigne Denise Lesur: "Coupée en deux, c'est ça, mes parents, ma famille d'ouvriers agricoles, de manœuvres, et l'école et les bouquins (...). Le cul entre deux chaises, ça pousse à la haine, il fallait bien choisir" (AV,181). L'adolescente entrevoit à travers les récits des clientes de sa mère ce qui lui semble être son seul destin possible au sein de la classe prolétaire: devenir "une grosse femme", "mariée à un voyou", constamment "entourée de poulots à torcher"(AV,107). Elle a le sentiment que si "(elle) les écoute, si (elle se) laisse aller, si (elle se met) à aimer la maison de (ses) parents, comme autrefois", ce destin se réalisera (AV,107). Son origine sociale lui semble un obstacle à sa réussite. De ce fait, elle en vient à mépriser ses parents. Selon Michael Sheringham dans "Invisible Presences: Fiction, Autobiography and Women's Lives - Virginia Woolf to Annie Ernaux", le reniement de ses origines est une nécessité pour l'adolescente: "Academic progress could not have been achieved beyond a certain point without a negative judgment on her milieu, fuelling an aspiration to transcend it" (15).

b- Le regard de l'adolescente sur sa famille.

La découverte du monde bourgeois entraîne une rupture d'identification de l'adolescente avec son monde d'origine. Elle préfère désormais le monde bourgeois qui lui permet de s'envoler loin "des caves, du soulot qui dégobille sur le seuil, en marée rouge"

(AV,75). Michèle Bacholle remarque que :

Cet éloignement est selon Vincent de Gaulejac typique de toute progression sociale. Il s'accompagne d'un processus de désidentification et de désidéologie par rapport aux parents- processus qui n'est pas limité à ce groupe d'individus, mais vécu par tous les adolescents, il est toutefois plus radical et donc potentiellement plus traumatisant pour les enfants de classe défavorisée prenant exemple sur la bourgeoisie. Gaulejac affirme que pour s'adapter dans une nouvelle classe, ces enfants doivent s'identifier à de nouveaux modèles et se choisir de nouveaux idéaux: "les objets pris pour modèles sont variables, c'est dire qu'ils peuvent être remplacés par d'autres, dans un travail de réactualisation permanent" (35)

Les parents tant admirés durant l'enfance deviennent peu à peu source de honte pour l'adolescente. Ils sont comparés au modèle bourgeois rencontré dans les livres. L'adolescente se sent humiliée par le couple non conventionnel qu'ils forment:

La gentillesse de mon père se transforme en faiblesse, le dynamisme de ma mère en port de culotte. Ça m'est venu la honte qu'il se farcisse la vaisselle, honte qu'elle gueule sans retenue. Comme je la caresse alors l'image d'une mère affairée mais discrète, un petit Saxe quel rêve, au lieu de cette explosion permanente. Qu'ils sont dérangeants tous les deux, pas dans l'ordre, lequel, celui qui existe dans les familles bien, ou qui essaient de l'être, les dignes. Pas digne d'un homme d'éplucher des légumes, qu'il soit un peu comme les autres, à s'intéresser au sport, à hurler pour la moindre mauvaise note, supprimer les sorties et flanquer des bouffes (...). L'autorité maternelle, ça ne fait pas aussi bien, il y a du poissard derrière. (FG,75)

L'adolescente ne reconnaît plus en ses parents les êtres supérieurs qu'elle admirait enfant:

"C'est venu la découverte. Ils bafouillent tous les deux devant les types importants, le notaire, l'ophtalmologiste, lamentable. Si on leur parle de haut, c'est la fin, ils ne disent plus rien. Ils ne connaissent pas les usages, la politesse" (AV,97). L'adolescente prend conscience que si ses parents se situent socialement au-dessus de leur clientèle, au sein de la hiérarchie sociale,

ils ne sont que “des petits débitants, des cafetiers de quartier, des gagne-petits” (AV,98-99).

Dans le regard de leur fille, les parents deviennent des “minables” (AV,99). Le statut de “fille de l'épicier-cafetier” qui lui procurait un sentiment de supériorité dans l'enfance (AV,33), devient source de malaise pour la jeune fille. Elle accuse ses parents de faire rejaillir leur infériorité sociale sur elle :

Denise Lesur, la fille de l'épicière et du cafetier, coincée entre l'alignement de mangeaille d'un côté, de l'autre les chaises remplies de bonhommes qui s'affalent autour de la table, attendent d'avoir leur chouïa. Ils se sont encore saoulés chez Lesur ! Ces regards de dégoût, ces réflexions rue Clopart, ça laisse des traînées sur moi (AV,101)

La maison de l'enfance, symbole du bonheur, devient “étrangère” à l'adolescente qui rêve “d'avoir une petite maison bien fermée” comme celles “aux grilles bien distantes en fer forgé” des quartiers bourgeois (AV,111) pour ne plus voir les “vieux débris” du café (AV,104).

3- Renierement de la classe prolétaire, renierement du corps prolétaire.

a- Le social est contenu dans le corps.

A travers le regard d'autrui, l'adolescente découvre que le corps est essentiellement un objet social, ainsi que le souligne, dans La Honte, un épisode survenu dans un restaurant:

Un soir, le dernier du voyage, à Tours, nous avons dîné dans un restaurant tapissé de glaces, brillamment éclairé, fréquenté par une clientèle élégante. Mon père et moi étions assis au bout de la table commune du groupe. Les serveurs négligeaient celle-ci, on attendait longtemps entre les plats. A une petite table près de nous, il y avait une fille de quatorze ou quinze ans, en robe décolletée, bronzée, avec un homme assez âgé, qui semblait être son père. Ils parlaient et riaient avec aisance et liberté, sans se soucier des autres. Elle dégustait une sorte de lait épais dans un pot en verre - quelques années après, j'ai appris que c'était du yoghourt, encore inconnu chez nous. Je me suis vue dans la glace en face, pâle, l'air triste avec mes lunettes, silencieuse à côté de mon père, qui regardait dans le vague. Je voyais tout ce qui me séparait de cette fille mais je ne savais pas comment j'aurais pu faire pour lui ressembler.

Mon père s'est plaint ensuite avec une violence inhabituelle de ce restaurant où l'on nous avait donné à manger de la purée faite avec "de la pomme de terre à cochons", blanche et sans goût (...) Façon de dire sans doute (...) toute l'offense subie, avoir été traité avec mépris parce que nous ne faisons pas partie de la clientèle chic "à la carte". (132-133)

L'offense subie par l'adolescente et son père découle de leur appartenance à la classe ouvrière, visible malgré eux. L'origine sociale des protagonistes se trouve inscrite dans le corps. Selon Sylvie-Anne Lamer dans "Graffiti dans la peau. Marquages du corps, identité et rituel":

Le corps, en tant que constituant principal de l'individualité, est à la fois le support, le message et le récepteur des messages sociaux. Il est le lieu d'échanges continus entre l'individu et la collectivité. S'y inscrivent tout autant les marques extérieures d'appartenance sociale que celles plus permanentes des inscriptions tégumentaires (151)

L'apparence physique de l'adolescente et de son père trahit le fait qu'ils n'appartiennent pas au même monde que la "clientèle élégante" qui fréquente l'établissement. Le portrait de la jeune fille bourgeoise "en robe décolletée, bronzée" contraste avec celui de la "pâle" jeune fille prolétaire à "l'air triste avec (ses) lunettes". Le sentiment de ne pas être à sa place transparait à travers l'attitude corporelle de l'adolescente et de son père. Alors que la jeune fille bourgeoise et son père parlent et rient "avec aisance et liberté, sans se soucier des autres", la jeune fille prolétaire est "silencieuse" à côté de son père qui, lui, regarde "dans le vague". La nourriture consommée se révèle également un indice de différence sociale. Alors que la jeune fille bourgeoise déguste un yoghourt, mets alors inconnu dans le monde de l'auteur, cette dernière et son père consomment de la purée, plat qui leur est plus que familier (FG,74). Sylvie-Anne Lamer remarque que:

La fonction de repérage remplie par les signes, dans le jeu social de la reconnaissance, importe plus que la nature des marques d'appartenance. La marque sociale renvoie à des conduites singulières dans l'ensemble des comportements et des choix d'objets distinctifs que l'acteur social adopte de manière plus ou moins consciente et plus ou moins librement. Elle lui permet

d'indiquer aux autres l'identité sociale à laquelle il appartient ou désire appartenir. En effet, chaque groupe marque son identité sociale par l'entremise de "codes implicites de comportement et d'habitus, terme désignant l'ensemble des manières d'être d'une société" (Mauss:1950) La légitimité de l'appartenance d'un individu à tel groupe passe par la stricte correspondance de ses comportements à l'habitus, aux codes par lesquels ce groupe se définit. (151)

L'accumulation de signes visibles à la surface du corps a suffi à indiquer aux serveurs de l'établissement que la jeune fille et son père appartenaient à une couche sociale inférieure et que par conséquent, ils ne méritaient pas l'attention réservée à la clientèle chic "à la carte".

b- Le reniement du corps prolétaire.

L'histoire d'un individu, en particulier son histoire sociale, se lit sur le corps. Selon Elizabeth Grosz dans Space, Time, and Perversion: Essays on the Politics of Bodies: "Bodies speak, without necessary talking, because they become encoded with and as signs. They speak social codes. They become intextuated, narrativized; simultaneously, social codes, laws, norms, and ideals become incarnated" (35). Le commentaire d'Annie Ernaux dans Une Femme à propos de sa famille illustre ce fait:

Comme beaucoup de familles nombreuses, la famille de ma mère était une tribu, c'est-à-dire que ma grand-mère et ses enfants avaient la même façon de se comporter et de vivre leur condition d'ouvriers à demi ruraux, ce qui permettaient de les reconnaître, "les D...". (F,31-32).

Sylvie-Anne Lamer remarque que:

La mise en oeuvre du corps est comprise dans un ensemble de normes et de représentations relatives au corps qui ne sont pas sans influence sur les interactions sociales (...) Dans ce qu'il a de plus naturel en apparence, le corps est un produit social dont la conformation est tributaire de médiations sociales différenciées telles que les conditions de travail et les habitudes de consommation. Les caractéristiques corporelles sont perçues et traitées selon des "catégories de perception et des systèmes de classements sociaux qui ne sont pas indépendants de la distribution entre les classes sociales des différentes propriétés" (Bourdieu:1977,51). (152)

La progression de l'adolescente vers le milieu bourgeois se reflète dans ses rapports à ses parents, notamment à travers le jugement sévère qu'elle porte sur le corps et les signes d'appartenance à la classe prolétaire.

Au sein de la classe ouvrière, le corps occupe une place très importante. La santé est considérée comme une qualité (H,67). La force physique est une valeur reconnue, aussi bien pour les hommes que les femmes (JNSP,72). Le corps est l'outil de travail du prolétariat. Il porte par conséquent les marques du labeur. Les signes visibles du travail manuel sont pour la jeune fille source de honte: "Des ouvriers en bleu, le béret ou la casquette, le biclou (...) même sur les trente et un, les jours de communion, on les repère quand même, les ongles noirs" (AV,96). La jeune fille rejette un corps qui porte les signes de la précarité économique de sa classe. "Mon père se couche avec sa chemise de la journée, il se rase trois fois par semaine seulement, ses ongles sont toujours noirs", déplore Denise Lesur (AV,98).

Le regard que porte la jeune fille sur le corps féminin a changé. Elle est devenue sensible à l'image féminine qu'elle rencontre dans *L'Écho de la mode* et dont se rapprochent les mères de ses camarades petites-bourgeoises du pensionnat (F,63). Le corps de travail et de "fatigue" de sa mère lui semble désormais trop "voyant" (F,63). Il ne lui rappelle que trop celui des femmes rencontrées dans son quartier qui selon elle, se ressemblent toutes. Elle juge ces femmes "trop grosses ou trop maigres". Elles lui semblent "déformées". L'adolescente méprise le corps de ces femmes car leur poitrine "fondue, absente ou lourdement coulée à la ceinture", "leurs fesses encerclées par la gaine et (leur) les bras mal tournés" sont les signes d'une classe assujettie à la pauvreté (AV,96).

Le statut de propriétaires distingue les parents de la jeune fille du reste de leur famille et du quartier où ils habitent. Cependant, "ils ont conservé les habitus d'une classe

défavorisée”, souligne Michèle Bacholle (34). Les gestes familiaux font désormais horreur à l'adolescente:

Parce que ce sont toujours les mêmes qui les font, les mal-élevés, les minables, ceux qui ne savent pas se tenir, parler (...) manger, je ne voudrais jamais les voir manger, surtout quand c'est bon, le poulet, des gâteaux à la crème, ils plongent, ils écartent les bras, ils aspirent, ils ne parlent pas. Les bouchées passent et repassent avec la langue, un bon coup pour enfoncer, le petit soupir d'aise, les petits bouts de pain qui essorent la sauce dans tous les coins, suçotés, aspirés, retrempés, ramollis... Ma mère ramone ses gencives de l'index.... Ce sont mes parents, les miens, et je les vois bâfrer avec vulgarité, sans pudeur, leur seul plaisir, comme les clients, manger, ils se laissent aller, ils sont faits comme ça, clapotements, glouglous, soupirs, bras étirés. Ils ne font pas attention, ils montrent tout, culottes sales pendues dans le grenier, dentier dans la cuvette. (AV,114)

La répétition de “je les vois” souligne l'éloignement de la jeune fille de sa classe d'origine.

Elle n'est plus qu'observatrice des rituels quotidiens. L'insistance sur son désir de “ne plus voir” ce qui n'est “pas montrable” (AV,109) révèle que celle-ci a adopté le regard critique de la bourgeoisie à l'égard du prolétariat.

La déchirure sociale vécue par l'adolescente au sein de sa famille transparaît également à travers sa relation à son propre corps. Tandis que dans l'enfance, le corps semblait se confondre harmonieusement avec son environnement, l'adolescente ressent maintenant le besoin de le protéger de ce même environnement. Parce qu'elle a appris en classe les règles d'hygiène, Denise Lesur s'indigne: “Je vois les mouches tourbillonner sur le pâté, les fromages, ma mère ramasser les mégots avec ses doigts, les alcooliques tubards distiller leur pourriture dans la fumée qui serpente du café à la cuisine, flotte sur nos assiettes” (AV,110). De l'épicerie, elle ne voit plus que “le moisi dans les coins” (AV,109). La gourmandise cède la place à un sentiment de dégoût à l'égard de la nourriture: “obligés de se farcir les camemberts avancés, les suisses fleuris de jaune, les tomates moisies” (AV,105). L'épicerie cesse d'être le pays de Cocagne de l'enfance (F,40).

Le monde de l'adolescente se divise désormais entre "le bien" qui se confond avec "le propre, le joli, la facilité à être et à parler, bref avec le 'beau' et le 'mal' qui lui se confond avec 'le laid, le poisseux, le manque d'éducation'" (AV,107). En dénonçant ainsi les signes apparents de l'infériorité sociale, l'adolescente cherche à nier sa propre infériorité.

4- L'adolescente et son corps.

a- Rejet de ses origines, rejet de son propre corps.

Au contact des représentants de la classe bourgeoise, l'adolescente apprend à reconnaître "les personnes bien". Elle se fait un "petit barème, un système à mesurer" basé sur les signes d'appartenance à cette même classe :

Les personnes bien ont une voiture, des porte-documents, un imper les mains propres (...) Les femmes sont toutes particulières, la coupe de cheveux, le tailleur, des bijoux (...) Elles ne bavachent pas dans la rue, elles font leurs courses dans le centre, avec de grands paniers au bout du bras. La légèreté, voilà, et impeccables, propres. (AV,96)

Consciente de ne pas appartenir à la catégorie des "personnes bien", l'adolescente vit son corps comme un fardeau. Alors qu'elle se sent étrangère à ses parents, la compagnie de ces jeunes filles lui révèle le contraire:

Je marchais naturellement comme ma mère et je mettais ma main devant ma bouche pour rire comme les filles du quartier. Je tirais sec sur ma jupe pour la décoller de la chaise. Chez moi, je faisais des gestes sans y penser, sitôt franchie la porte, au dehors, je condamne mes manières mais je ne sais pas comment me comporter. (AV,126-127)

L'adolescente fait une découverte qui remet en question ses efforts d'intégration au sein de la classe bourgeoise. Elle découvre dans les classes, dans les rues:

Des filles qui se baladent avec des mines de chattes, le sourire enjôleur, elles font danser leur jupe, tirent sur leur pull pour montrer leur poitrine nouvelle, avec une assurance qui me surprend. Et ce sont celles-là qu'un petit ami attend dans une rue voisine de l'institution, qui sont toutes excitées le samedi

à cause de la surbourn du soir, qui reviennent le lundi avec des mots nouveaux empruntés aux garçons, le “bahut” ou la “g.d.b” (...). Elles me semblent vivre intensément. (FG,64)

Les succès scolaires ne font plus l'admiration des élèves. Sans la beauté, l'intelligence n'est plus un atout: “Leguet, la bosseuse à mort (...) pas question de l'admirer, quelle touche, renfrognée, habillée comme l'as de pique, son intelligence ne suscite aucune envie, on la plaindrait plutôt à cause du reste” (FG,81).

b- Conformer le corps.

À l'adolescence, le corps devient le site d'une double souffrance. À la souffrance du corps, marqueur d'identité sociale, s'ajoute la dictature de la beauté physique. L'inégalité sociale s'efface presque devant l'inégalité des corps: “Pourquoi me sentir humiliée, seins parmi d'autres seins” (FG,66). L'adolescente et ses camarades rêvent toutes d'avoir des seins à la taille idéale: qui remplissent “la main d'un honnête homme” (FG,68). La quête de la beauté du corps devient centrale dans la vie de l'adolescente comme le révèle la narratrice de

La Femme gelée:

Je guette encore le reflet d'un corps imaginaire, celui qui a commencé de danser devant moi à l'adolescence, corps mince aux proportions harmonieuses, à la poitrine désirable, au visage gracieux-harmonieux-mutin-madone, où me caser, que choisir parmi ces masques ? Atteindre ce corps à tout prix. Sinon je ne plairai jamais à aucun garçon, je ne serai jamais aimée et la vie ne vaudra pas la peine d'être vécue. (FG,63)

Simone de Beauvoir analyse dans Le Deuxième sexe la notion de beauté rattachée au corps féminin. Selon elle, “il faut que (la femme) incarne le merveilleux épanouissement de la vie, et qu'en même temps elle en dissimule les troubles mystères. On lui demandera donc avant toutes choses la jeunesse et la santé(...), (l'homme) souhaite davantage encore: que la bien-aimée soit belle” (I,263).

Véronique Nahoum-Grappe commente dans Le Féminin les deux désignations identitaires particulières attribuées respectivement à l'homme et à la femme, et qui parcourent toute la littérature et même la philosophie:

Pour lui, si l'on veut, les valeurs morales profondes, pour elle, celles qui se lisent sur le corps (...). Le risque spécifique de la masculinité est la perte de la raison, celui de la féminité, un débordement du corps par lui-même. Mais pas de n'importe quel corps: du corps organique, interne, fait d'humeurs sanglantes et de chairs "animales", puantes et démesurées dans leurs exigences supposées. Ces éruptions-là sont dégoûtantes: ce corps organique n'a rien à voir avec le corps esthétique, toujours vu du dehors, dans sa forme unie, bouclée sur elle-même. La luminosité du corps esthétique rend invisible et impensable l'intérieur du corps organique. (23)

De ce fait, selon Véronique Nahoum-Grappe, "la belle femme règne dans les représentations, son corps est l'objet d'un culte social fanatique, si l'on définit l'objet du culte non religieux comme celui qu'une société affiche le plus fréquemment sur ses murs" (105).

L'importance de la beauté dans la vie d'une femme s'explique comme la conséquence d'une société patriarcale qui a longtemps refusé à la femme le droit "d'être quelque chose, c'est-à-dire exercer une fonction"(67). De ce fait, selon Véronique Nahoum-Grappe:

C'est le mariage qui jouait dans les sociétés traditionnelles, quoi qu'on en ait, le rôle d'institution libératrice. C'est pourquoi, la beauté représente, pour une femme, une plus grande chance d'exister socialement (...) La solitude féminine est une condition redoutée, et marque un échec identitaire majeur. (67-68)

Face à ces camarades, l'adolescente se découvre "mal coiffée, le rire large, la bouche vicieuse, presque mauvais genre" (AV,126). L'adolescente qui ne sait pas "s'arranger d'instinct" comme ses camarades crache de désespoir sur la glace de sa chambre qui lui renvoie son image (FG,83). Sandra Lee Bartky commente dans "Foucault, Femininity and the Modernization of the Patriarchal Power" la honte ressentie par certaines femmes à l'égard de

leur apparence physique: “The depth of these women’s shame is a measure of the extent to which all women have internalized patriarchal standards of bodily acceptability” (38).

c. Le regard d’autrui.

Le regard d’autrui objectifie l’individu. Iris Marion Young remarque dans Throwing Like a Girl and Other Essays in Feminist Philosophy and Social Theory: “We experience our position as established and fixed by an object who stands afar, who has looked and made his judgment before he ever makes me aware of his admiration or disgust” (190). De ce fait, l’individu cherche constamment à s’attirer le regard favorable d’autrui.

i. Le regard des camarades.

Au contact d’amies issues de la bourgeoisie, l’adolescente découvre “le code” qui régit le corps féminin: “(...) paraître jolie, désirable tant qu’on veut mais surtout pas laisser supposer qu’on est ‘facile’ (...) détecter ‘ce qui fait poule’, la permanente trop frisée, le rouge trop rouge, les talons hauts avec des pantalons, ou ‘ce qui fait péquenot’, la combinaison qui dépasse, le jaune et vert ensemble”(FG,68). Dans l’espoir de plaire, la jeune fille et ses amies soumettent leur corps à un contrôle de tous les instants. Le “code” devient la prison du corps. La narratrice de La Femme gelée se souvient des leçons de son amie Brigitte:

Pas un pouce du corps qui échappait à sa sagacité, pas un orteil à bouger librement, des jambes à croiser, un rire à laisser partir sans penser à rien. Me rappelait tout le temps à l’ordre: “Les poils aux pattes c’est pas beau. Tu devrais mettre du vernis sur tes ongles de pieds. On te voit trop les cuisses quand tu t’assois”. Le corps tout le temps sous surveillance, encanné, brusquement éclaté en des tas de morceaux, les yeux, la peau, les cheveux, dont il faut s’occuper un à un pour atteindre l’idéal. Entreprise difficile puisqu’un seul détail pouvait tout gâcher: “T’as vu celle-là, ses fesses en goutte d’huile!” (FG,68).

Le regard critique de ses amies constamment posé sur elle amène l’adolescente à se conformer au “code”:

Vers deux heures le dimanche, elle arrivait en se trémoussant, “tu t’es mis ta jupe plissée aujourd’hui”, œil critique, “ça te fait des grosses jambes” (...) Un jour je me suis noué un carré de coton autour de la tête, j’attends son verdict. Un petit sourire et soudain, son ton affecté, celui des films: “Tu es de celles dont on ne dit rien”. Cinq secondes, le vide, néantisée. (FG,67-68)

L’adolescente se jette alors “sur tous les signes extérieurs de la bonne féminité, celle qui aguiche (...) ces bas, cette jupe droite, ces talons hauts” afin de se façonner une image séduisante (FG,65). Au contact de ses amies, la jeune fille apprend à perpétuer le stéréotype de la beauté féminine.

Le “code” dicté par l’amie de la jeune fille se révèle avoir également une dimension sociale. Il marque non seulement le corps féminin du sceau du patriarcat mais également de celui de la bourgeoisie. Ainsi, la jeune fille qui “sous les yeux des copines” se fait “l’effet d’une handicapée qui réapprend à marcher, guettée par la chute” (AV,126) apprend à ne pas arborer les signes de “ce qui fait péquenot”(FG,68). Deux années d’apprentissage lui apprendront comment “manger une glace en faisant joyeusement tourner le cornet, poser désinvoltement le porte-documents à terre, tendre la main d’une manière sympa” afin de projeter une image satisfaisante d’elle-même (AV,127).

ii. Le regard de l’homme.

La quête du corps parfait coïncide avec la métamorphose sexuelle de l’adolescente, au passage, selon Christine Fau, “entre la petite fille et la jeune fille consciente de son corps et de ses désirs” (505). Judith C. Daniluck remarque: “Puberty forces the young girls to begin to integrate a sense of themselves as sexually mature into their broader psychological identities” (47). Voulant devenir femme, l’adolescente, telle Anne, recherche le regard approbateur qui la reconnaîtra en tant que telle: “Je ne mettais rien sous ma robe à bretelles, collante en haut et décolletée. Si je marche trop vite, le tissu s’engouffre entre mes jambes et me tiraille par-derrière, ça dessine tout (...) c’est vrai j’avais un peu honte, mais je me sentais

forcée de me montrer avec, on ne peut pas rester même tout le temps”(CDR,13-14). Elle ressent le besoin d'exhiber à travers sa robe d'été sa poitrine car selon Iris Marion Young: “Breasts are the most visible sign of a woman's femininity, the sign of her sexuality”(191). Sa famille ne voulant voir en elle qu' “une jeune fille” (CDR,14), l'adolescente offre son corps au regard du premier venu. Ainsi, Anne laisse son voisin “le vieux sadique (...) se rincer l'œil” alors qu'elle bronze en maillot de bain dans son jardin (CDR,40). Selon Denise Riley dans “Bodies, Identities, Feminisms”: “The body becomes visible as a body and as a female body, only under some particular gaze”(224). Le regard de l'homme signifie la rupture avec le monde de l'enfance comme en témoigne l'expérience de la narratrice de La Femme gelée et de son amie Brigitte. Un jour d'été, elles se font draguer par un jeune homme: “Il nous guettait derrière ses lunettes noires (...). J'ai quitté l'enfance à ce moment-là, dans la honte de ce regard posé moitié sur moi moitié sur mon amie (...). Délicieux après tout d'être observée derrière des lunettes noires” (FG,84-85). Le regard du jeune homme approuve le corps de l'adolescente. Sandra Lee Bartky commente le besoin de la femme d'avoir un corps “féminin”:

To have a body felt to be “feminine” - a body socially constructed through the appropriate practices - is in most cases crucial to a woman's sense of herself as female and, since persons currently can *be* only as male or female, to her sense of herself as an existing individual. To possess such a body may also be essential to her sense of herself as a sexually desiring and desirable subject. (39)

Chapitre IV:De l'adolescence à l'âge adulte.

De l'adolescence à l'âge adulte, le corps occupe une place centrale dans l'œuvre d'Annie Ernaux. Le corps transforme l'adolescente en femme adulte, la jeune prolétaire en femme bourgeoise. L'ascension sociale de la jeune fille n'aura d'égale que sa chute de femme.

A- La fin de l'adolescence.

1- Le rôle du corps.

La jeune fille vit le temps présent comme un fardeau. Il la retient au sein de la classe ouvrière alors qu'elle rêve déjà "de Rouen, la ville-récompense de (son) enfance, la ville-fête" qui "deviendra enfin la ville de tous les jours" et qui lui fera oublier "le petit commerce, l'odeur de café partout dans les murs, le chant des voix qui incantent le temps, la vie chère et la mort" (FG,98). Elle se languit de l'avenir qu'elle se plaît à imaginer. Ainsi, la chambre de Denise Lesur est devenue "une salle d'attente":

Au bout de la rue Clopart, dans le centre s'agitent la vie et les garçons. Sans parents, libre de corps, avec des mots qui me viennent facilement, je danse le cha-cha, je parle aux garçons, aux étudiants en week-end, bien élevés de familles cultivées. Je ne suis plus Denise Lesur, et il y en a toujours un qui me prend par la main, qui m'emmène. (AV,129)

Le corps est pour la jeune fille indissociable de l'avenir. Il se confond avec la ligne du temps. La narratrice de La Femme gelée regarde ses menstrues "comme les cartomanciennes du marc de café" (FG,72). Consciente de la fonction biologique de son corps, elle la refuse cependant. La virginité est pour elle "une peau muette, malencontreuse" dont elle ne parvient pas à se persuader de sa valeur, "tout au plus une utilité, une ultime parade, un argument de mauvaise foi pour refuser" (FG,97). A l'intérieur de son ventre, elle n'imagine qu' "une chose muette, invisible" qu'il faudra "mater" (FG,95). Aussi, "pour tous les événements qui doivent survenir dans (son) corps, (elle) n'imagine pas d'après" (FG,45).

Le corps est envisagé dans sa relation à l'homme. Cette relation n'est pensée qu'en termes de plaisir (AV,143). Débarrassé de ses attributs biologiques, le corps remplira une fonction sociale. En effet, seul un "corps libre" mènera à la rupture définitive avec les parents ("sans parents") et à l'entrée au sein de la classe dominante, ("libre de mots").

2- Le corps se heurte à la société.

L'adolescence voit se resserrer le contrôle exercé par la société patriarcale sur le corps de la jeune fille.

a- Le rôle de l'Église.

Le tabou lié au corps trouve ses origines dans la religion chrétienne. Le chrétien est séparé de soi-même. Marqué du péché originel, le corps est l'ennemi de l'âme. Il est l'obstacle de la poursuite du but de tout chrétien: l'apothéose spirituelle. Toutes les attaches charnelles apparaissent alors comme mauvaises. "(La) chair qui est pour le chrétien *l'Autre* ennemi ne se distingue pas de la femme", selon Simone de Beauvoir (I, 278). Aussi, toujours selon Beauvoir: " Si elle accepte de renier son animalité, la femme, du fait même qu'elle incarnait le péché, sera la plus radieuse incarnation du triomphe des élus qui ont vaincu le péché" (I,282).

Le contrôle du corps féminin reflète le statut qui est accordé à la femme au sein de la société. Il résulte de "tentatives expérimentées par les sociétés humaines pour contrôler et rendre possible la conjonction entre reproduction humaine et reproduction sociale", tel que le conçoit Véronique Nahoum-Grappe (47). De plus, selon cette dernière, "tout système de croyance qui privilégie la transmission de l'identité par 'le sang' c'est-à-dire par la reproduction sexuelle le long d'une lignée où ce sont les hommes qui sont investis de la responsabilité de cette transmission, tendra à mettre sous contrôle la sexualité féminine"(51).

Le discours opprimant de l'Église à l'égard du corps féminin est enseigné aux jeunes filles par l'institution catholique. Les religieuses proscrivent l'éducation sexuelle. "On ne donnait pas le mode d'emploi personnel, le seul qui compte", se souvient la narratrice de La Femme gelée (43). Des valeurs telles que "la modestie", "la vie droite" et surtout "la camaraderie franche et pure avec les garçons" sont inculquées à la jeune fille. Elle est invitée à se penser asexuée ou coupable, au contraire de l'homme qui lui est libre:

(Les religieuses) font circuler *Toi qui devient femme déjà*, mode d'emploi du corps et de l'âme qui sue la restriction et l'ennui. Rien que des trucs à éviter, en termes délicatement voilés, gaffer les garçons par dessus-tout ils sont "physiquement très différents de toi dans leurs réactions", victimes d'un "mouvement brutal, impérieux, dont ils ne sont pas maîtres". Tandis que pour nous, il apparaît qu'on n'éprouve pas grand-chose et si on se laisse avoir, c'est qu'on l'aura voulu, nuance. (FG,80)

b- Le rôle de la culture.

Le discours de la société patriarcale se trouve reflété dans les livres qui ont suivi la maturation de l'adolescente. Ainsi, la collection des *Brigitte* de Berthe Bernage, qui relate sous la forme d'un journal, l'existence de Brigitte, fiancée, mariée, mère et grand-mère, l'accompagne tout au long de son adolescence. Dans la préface de *Brigitte jeune fille*, on peut lire:

Brigitte hésite et se trompe mais elle rentre toujours dans le droit chemin (...) parce que l'histoire prétend rester vraie. Or une âme de bonne race, une âme affinée, fortifiée par de beaux exemples, les sages enseignements, la sainte hérédité - et par la discipline chrétienne -, cette âme-là peut subir la tentation de "faire comme les autres" et de sacrifier le devoir au plaisir, cette âme-là choisira finalement le devoir quoi qu'il en coûte (...) la vraie femme de France est encore et toujours une femme qui aime son foyer, son pays. Et qui prie. (H1,112)

Les livres lus par l'adolescente ne présentent que deux types de femmes: celles "qui se mariaient sans avoir fait l'amour avant" mais qui avaient des "destins cependant enviables de

jolies demoiselles bien élevées, pures, instruites ce qu'il faut, le bac souvent", et celles "seules et libres" qui "se nommaient brebis galeuses, trop fardées, sale genre, et qui payaient leur mauvaise conduite par la tristesse, le remords, la pauvreté et la maladie" (FG,63-64).

L'image manichéenne de la femme inculquée à la jeune fille à travers ses lectures dévoile l'insidieuse oppression patriarcale dont elle est victime.

c- Le rôle de la femme.

Une oppression n'a jamais de meilleure chance de persister que lorsque sa victime s'en fait complice. La condition féminine est une illustration de ce fait. Véronique Nahoum-Grappe l'explique de la manière suivante: "Le fait social de la différence de valeur attribuée à chacun des deux sexes n'est (...) pas seulement le produit de stratégies de 'pouvoir' élaborées par un sexe contre l'autre; il rend également 'présentable', donc vivable, la différence organique entre les deux sexes"(62). Les constructions sociales de la féminité sont un piège selon Véronique Nahoum-Grappe car, contrairement par exemple au stigmatisme raciste ou antisémite, elles sont marquées de positivité (105). Sublimée par l'homme, la femme n'éprouve pas de sentiment de solidarité envers le reste de la gent féminine. De plus, tout autour d'elle concourt à la "vérité" de sa condition. Mystifiée, elle se rend complice de son oppresseur, la société patriarcale. "Durant des années je ne verrai personne défendre la liberté sexuelle des filles et surtout pas les filles elles-mêmes. Marine qui a couché avec au moins trois types, c'est une pute", déclare la narratrice de La Femme gelée (FG,95).

3- Devenir femme: Le corps libéré de la mère.

La mère de la jeune fille se pose comme "le relais de la loi religieuse et des prescriptions" de l'institution catholique (H,107). Catholique pratiquante, sa perception du corps reflète celle de l'Église. Elle vit le corps comme un péché et la sexualité comme "le mal

absolu” (JNSP,86), comme quelque chose de honteux (P,37). Au sein du foyer familial, le corps ne se parle pas, comme en témoigne Annie Ernaux dans Une Femme: “Elle ne m’a jamais rien dit et je n’aurais pas osé lui demander, la curiosité est déjà considérée comme le début du vice” (F,60). Les quelques noms employés pour désigner les parties intimes du corps féminin et masculin reflètent le dégoût maternel à l’égard du corps. Le sexe féminin est désigné par le terme “quat’sous” (FG,40), qui selon Claire-Lise Tondeur signifie “bon marché” (22), ou par le terme “crougnougnou” qui sonne comme une “bête sale” (CDR,60) tandis que le sexe masculin se dit la “misère”(P,15). Lorsque le corps est parlé, des termes “maladifs” sont employés (CDR,44). Ainsi, être “handicapée” ou être “indisposée” signifient avoir ses règles (CDR,17;153). La mère d’Anne lie d’ailleurs l’acte à la parole. Les serviettes hygiéniques ne doivent, selon elle, s’acheter que chez le pharmacien (CDR,30). A la pharmacie, le corps “indisposé” est traité comme le corps malade: dans le silence.

La mère se révèle possessive à l’égard du corps de sa fille. Dans l’enfance, la mère était la seule à pouvoir laver “avec un visage sévère” (FG,41) le sexe de sa fille, à “l’habiller de culottes fraîches” (CDR,129). Les interdictions maternelles entendues enfant, telles que “faut pas toucher à ça”, parcourent les pages de Ce qu’ils disent ou rien, des Armoires vides et de La Femme gelée, soulignant ainsi l’impact de l’emprise maternelle sur le corps des narratrices. Le corps de la jeune fille se révèle une menace pour le dessein maternel. “Elle n’a pas aimé me voir grandir. Lorsqu’elle me voyait déshabillée, mon corps semblait la dégoûter. Sans doute, avoir de la poitrine, des hanches signifiait une menace, celle que je cours après les garçons et ne m’intéresse plus aux études”, confie Annie Ernaux dans Une Femme (F,63). La peur qu’il arrive un “malheur” à sa fille (F,61), c’est-à-dire qu’elle tombe enceinte, amène la mère à surveiller étroitement le corps de cette dernière. Une grossesse signifierait la fin de ses espoirs de voir sa fille obtenir un diplôme et devenir quelqu’un. D’autre part, au

sein du milieu prolétaire, “l’enfant naturel” pour les filles est perçu de manière analogue à “la prison pour les garçons” (F,26). Aussi la mère nie-t-elle la réalité du corps de sa fille: “Elle essayait de me conserver enfant, disant que j’avais treize ans à une semaine de mes quatorze ans” (F,63). Elle déguise ce corps de femme en corps d’enfant. Elle oblige sa fille à “porter des jupes plissées, des socquettes et des chaussures plates” (F,63). Il semble alors à la jeune fille que son corps est la “propriété” de sa mère (CDR,129). Lors d’un examen médical, alors que le médecin de famille s’enquiert de savoir si “ça marche bien tous les mois la mécanique”, Anne avoue: “Je ne savais pas si c’était à elle ou bien à moi de répondre” (CDR,43). La mère, souhaitant garder sa fille “la tête dans les études et le corps sous les yeux”, restreint la liberté de mouvements de cette dernière (AV,155). L’emprise de la mère s’exerce de manière si implacable que fugitivement, son image se confond avec celle de “ces mères africaines qui serrent les bras de leur petite fille derrière son dos, pendant que la matrone exciseuse coupe le clitoris” (F,62).

Luce Irigaray affirme dans Éthique de la différence sexuelle que “le lien entre mère et fille, fille et mère doit être rompu pour que la fille devienne femme” (106). Le corps permet la rupture de ce lien. Le sang des menstrues est “une purification” pour Denise Lesur: “Je suis neuve, je suis propre, ma naissance. Entrée dans la fraternité des filles. Ma mère ne 'voit' plus depuis trois ans (...). Avec les autres, je partage enfin quelque chose” (AV,121). Une distance s’est créée entre le nouveau corps de la jeune fille et celui, ménopausé, de la mère.

La jeune fille est animée par le désir de connaître l’acte charnel. Elle ne peut se résoudre à l’idée de mourir “sans avoir connu ça” (CDR,15). A travers l’acte charnel, la jeune fille espère, selon Denis Fernandez-Recatala dans Annie Ernaux, “échapper ainsi à la latence et accéder à un statut adulte, autrement dit à un statut d’indépendance et de singularité” (44). A travers la transgression de l’interdit maternel, la jeune fille cherche à exister hors de sa

mère. A travers l'acte sexuel qui lui arrache "un cri de victoire" (CDR,90), Anne se libère enfin de l'emprise maternelle: "J'ai senti que j'étais partie d'elle"(CDR,126;128). "Mon corps lui avait échappé sans qu'elle s'en doute", constate-t-elle (CDR,129).

4- Le corps libéré du milieu d'origine.

a- Le besoin de l'homme.

La jeune fille éprouve un grand besoin envers l'homme. Ce besoin se révèle une conséquence de sa migration sociale. Ainsi, selon Claire-Lise Tondeur, la peur de la solitude précipite la jeune fille dans les bras de l'homme: "Enfant unique, déracinée de son milieu social, elle recherche la compagnie de ses camarades de classe qui souvent la rejettent et c'est une des raisons qui va la pousser à chercher frénétiquement la compagnie des garçons" (55). Sa solitude de femme lui apparaît tout aussi insupportable. La jeune fille n'entendant d'autre discours que celui "confus d'être aimée, choisie et pour cela plaire" (FG,80), "l'équation, belle facteur de plaire et d'amour égale le but de l'existence, (rentre en elle) comme dans du beurre et plus sournoisement qu' $ax^2 + bx + c = 0$ " (FG,63).

b- L'homme bourgeois: Laver la honte sociale.

La migration sociale de l'adolescente résulte en un rejet des hommes de son milieu d'origine. Ainsi, Denise Lesur déclare: "En un an, je m'aperçois que je n'ai rien à espérer dans le milieu familial, ouvriers, apprentis endimanchés, gars de la campagne, ce n'est pas avec ceux-là que je veux aller" (AV,123). Les amies de l'adolescente lui ont appris que "l'admiration des ploucs compte pour rien" (FG,83). Elle entend constamment "les filles de la classe parler des surpats, de garçons sympas, en duffel-coat, qui aiment Brassens, le jazz" (AV,123). De ce fait, elle cherche à "sortir avec un de ces garçons, les seuls qui en valent la peine" (AV,123). Dans la cuisine de ses parents, Denise Lesur "guette les garçons potables

qui s'égarerent de temps en temps à la boutique ou au café. Cousin parisien d'un client, voyageur de commerce avec cravate et boutons de manchette"(AV,122). Le désir de l'adolescente de se lier avec un jeune homme de la classe bourgeoise se mue "en chasse aux garçons sans aucune pudeur", comme en témoigne Denise Lesur:

La dernière villa dans mon dos, tout en bas les murs jaunes à Lesur, je suis sur le sentier de guerre. Un pas plus lent, les fesses rentrées, le menton en l'air, j'ai lâché tout ce qui m'égratigne, me serre, bouillonne, l'école, mes parents, leurs allées et venues de taupe, tout laissé de côté, balancé sans scrupules ; je vais reniflant toutes les traces (...). Je classe, je flaire, j'élimine, il suffit d'un pardessus un peu ancien, une manière de marcher les bras ballants, d'écarter les jambes, ça me rappelle les pisseux de la cour. J'ai le coup d'œil, "celui-là, il travaille au chantier de construction" et c'est comme s'il n'existait déjà plus. Auprès du bar central et des bouffées du juke-box, les groupes rêvés, le fils du docteur Laporte, le gars de la quincaillerie Saunier et les filles nimbées de grâce. Passe ton chemin, Denise Lesur, c'est encore trop haut pour toi, le moment n'est pas mûr (...). Il y a d'autres proies, solitaires, tout juste accompagnées d'un compagnon toujours falot, un de bon sur les deux. Proie rousse, aigrette, sérieuse, avec ses lunettes à fil d'or (...). Une famille bien, son père porte un chapeau. (AV,131-132)

L'adolescente se prépare religieusement à chaque rendez-vous (FG,92). L'homme bourgeois représente pour l'adolescente la purification (AV,130). A travers l'homme, Denise Lesur espère "semer toutes les valises de linge sale qu'(elle) traîne après (elle)", "effacer (ses) péchés mortels de l'enfance, la promiscuité des vieux kroumirs qui tremblent de la bouche, des doigts, du zizi, les gars en bleus, les petits peintres aux mains sales" (AV,130;163). La jeune fille avale "toutes (ses) infériorités" dans le but de "harponner" un jeune homme de la classe bourgeoise et de se "pavaner" à son bras sous les yeux des pensionnaires de l'institution catholique (AV,134;141).

Sous les mains de l'homme bourgeois, le corps de la jeune fille "sort de sa glu" peu à peu (AV,139). Après des étreintes passionnées, Denise Lesur s'observe dans la glace de sa chambre: "J'ai abaissé les bretelles de mon soutien-gorge, j'ai rejeté ma queue de cheval en arrière. Ma figure et mes mains paraissent détachées, mises au jour. Le reste de mon corps

était encore dans l'ombre, une nuit honteuse et solitaire" (AV,138). Il lui semble que "la grâce" lui est tombée dessus (AV,138). A travers son corps, la jeune fille se détache de ses parents: "Le plaisir, c'est ma conquête, mes parents n'y sont pour rien" (AV,163). Lorraine Day commente dans "Class, Sexuality and Subjectivity in Annie Ernaux's *Les Armoires vides*" :

Sexual pleasure forges an identity which owes nothing to her parents and family (...) it seems to be self-determined in a way that her academic persona, which she owed to her parents' toil (...) is not (...). The sense of *purification* and *grace* which illuminates the narrator's existence in this phase of her development derives from her increasingly confident conviction that she is successfully breaking away from the social world inhabited by her parents, and finding her 'true' place in the charmed world of the bourgeoisie. (46)

5- Le corps donne la parole.

La migration sociale de la jeune fille s'est accompagnée d'une perte de parole. Au contact des représentants de la classe bourgeoise, elle a appris à reconnaître le langage de son milieu comme étant "incorrect", "familier" et "bas" (AV,115). Parce qu'ils n'ont "pas cours dans les classes de français ou de philo, les séjours à canapé de velours rouge des amies de classe" (P,83), la jeune fille a renié les mots et les idées de ses parents. Elle se retrouve alors en situation de rupture de langage avec ses parents, comme en témoigne Denise Lesur: "Dès que je rentre, c'est fini, muette à nouveau. Ils ne devraient pas bouger, assis bien droit, ils ne savent pas parler, et je leur soufflerai tout ce qu'ils doivent faire et dire (...). Ils en sauraient autant que moi, on pourrait discuter" (AV,116-117). Tandis qu'elle se trouve en rupture de langage vis-à-vis de sa famille, la jeune fille est également réduite au silence face à ses camarades de classe car elle ne possède pas le langage de la classe bourgeoise. "Je n'ai pas de conversation, elles m'apprennent tout et moi, je n'ai rien à leur raconter", se lamente Denise Lesur (AV,124).

L'adolescente a pris conscience, ainsi que le remarque Christine Fau, que "détenir la parole signale aussi le pouvoir social. Le père reconnaît volontiers leur infériorité: 'On n'a pas la parole, il admet' (AV,134)" (503). Aussi, se forger une identité bourgeoise signifie faire sien ce langage qu'elle voit comme "un système de mots de passe pour entrer dans un autre milieu" (AV, 78). La jeune fille renie le langage qu'elle porte en elle. Elle veut attraper ces mots lus ou entendus qui la fascinent, "les mettre en (elle), dans (son) écriture" (AV,76). Le langage est lié au corps, ainsi que le souligne le commentaire d'Anne: "Plus tard quand j'aurai vécu longtemps, ou quand j'aurai couché avec un garçon, je pensais alors, je saurai m'exprimer. Je voyais bien que le langage me manquait" (CDR,64). Le corps est le lieu d'articulation du langage, remarque Denis Fernandez- Recatala: "Il lui incombe d'émettre et de se formuler. Il est la condition de l'écriture et du verbe" (54). L'apprentissage de sa sexualité s'accompagne pour Denise Lesur d'un apprentissage du langage de la classe bourgeoise:

Beaux-Arts¹⁰, je le rencontrais deux fois pas semaine, n'importe où, la tête zébrée de lectures, les cuisses rouges de soleil (...). Une heure dans le meilleur des cas et les trois quarts d'heures en parlote (...). Avec des bouts de Camus et de Simone de Beauvoir dans la bouche (...). Je l'enduis de *L'Étranger, du Mur, d'Antigone*. (AV,157)

Seul un corps métamorphosé par l'homme, détenteur de la Parole, peut orchestrer la langue, comme l'affirme Denise Lesur:

Je peux ouvrir la bouche sans crainte, il n'en sort plus ces bouts de phrases de la maison, ces intonations qui classent "t'as mis ton pal'tot?", les drôles de mots de la campagne qui font rire les filles chez elles, il n'y a que la bonne qui parle ainsi, "les chaussettes en carcaillot, le pain tout mucre". Mieux j'ai avalé l'argot des potaches, les mots de passe entre nous, les bientôt étudiants. (AV,158)

¹⁰ Surnom donné à un flirt.

6- Le corps meurtri.

La jeune fille est allée vers les garçons avec son “petit bagage”, comme le décrit la narratrice de La Femme gelée:

(...) les conversations des filles, des romans, des conseils de *L'Écho de la mode*, des chansons, quelques poèmes de Musset et une overdose de rêves, Bovaryma grande sœur (...). Bien sûr qu'elle était mystère pour moi l'autre moitié du monde, mais j'avais la foi, ce serait une fête. L'idée d'inégalité entre les garçons et moi, de différence autre que physique, je ne la connaissais pas vraiment pour ne l'avoir jamais vécue. Ça a été une catastrophe. (FG,82)

La jeune fille est renvoyée à sa condition à travers son corps. Elle a cru trouvé en l'homme un allié. Il apparaît alors que l'ascension sociale de la jeune fille s'est payée au détriment de son corps.

a- Se plier au désir de l'homme.

La jeune fille a découvert dès ses premières relations que ce n'est pas en augmentant sa valeur humaine qu'elle gagnera du prix aux yeux des mâles: c'est en se modelant sur leurs rêves¹¹. Elle a alors appris à projeter l'image de la féminité que l'homme attend d'elle.

Stephanie Golden affirme:

When they reach early adolescence, girls are expected to sacrifice the parts of themselves that our culture considers masculine on the altar of social acceptability (...). What is left once all the “masculine” parts are excised is the perfect “girl” (...). Being angry or aggressive, expressing feelings that conflict with someone else's; acting bossy, being loud; and making trouble are all not nice –or, to use Pipher's term, “masculine”. (138-39)

Dans le but de plaire à l'homme, la jeune fille a accepté de modeler son corps sur les fantasmes de féminité de celui-ci: “Je t'aime en noir, fais-toi un chignon, tu serais bien avec une robe violette” (FG,104).

¹¹ Beauvoir vol.2 98.

La jeune fille a découvert les règles de la séduction: “Écouter les hommes, leur être attentive (...) les laisser parler ou rire (...) jouer les évaporées et les ingénues” (FG,89). Selon Sandra Lee Bartky: “In the regime of institutionalized heterosexuality, woman must make herself 'object and prey' for the man” (34). En effet, la jeune fille a appris à être “vraiment douce et gentille”, à “admettre qu’ils ont raison”, à “se servir des 'armes féminines' ” mais surtout, comme en témoigne la narratrice de La Femme gelée; à “tuer ce qui résiste encore, le goût de la conquête, le désir être moi bien moi” (FG,90). Bien que “cultiver le mystère féminin (soit) fatigant à la longue” (FG, 114), la jeune fille ne peut cependant renoncer à l’homme, ainsi que l’avoue la narratrice de La Femme gelée qui découvre le choix qui s’offre à la femme: “Ça ou la solitude. Ça ou regarder ses lèvres, ses seins et se dire que ça ne sert à rien” (FG,90). Ne pouvant se résoudre à la solitude, elle accepte de n’être qu’une belle image.

b- Le corps est humilié par la parole de l’homme.

La jeune fille découvre l’autre langage de l’homme. Au langage littéraire et philosophique s’ajoute un langage humiliant à l’égard du corps féminin:

Garder ou non cette peau qui m’empêche de mettre des tamps, je m’en fiche, mais ce langage... De bouche à oreille circule le secret d’un objet plus sûr que le calendrier japonais, le diaphragme. Bien, mais il faut entendre ce gars de droit ricaner à la cafétéria, ma nana elle se cloque le soir sa rondelle de caoutchouc et elle la lave le matin à la fontaine. (FG,114)

La vulgarité des propos de l’homme révèle son inavouable ignorance de la sexualité féminine comme le révèle l’expérience d’Anne:

A la fin de la première semaine, Mathieu m’a demandé une fois (...) très sérieux, est-ce que c’est dans ce sens-là que les filles se masturbent, ça m’a surprise qu’on puisse me poser une pareille question, c’était au fond ce qu’on était en train de faire, mais les mots ne m’ont pas semblé bons, il y avait un côté vécé municipal et puis après, ne me dis pas que t’as jamais trifouillé avec une fille, vous êtes toutes un peu gouines. C’est la première fois que j’entendais ce nom, il se comprenait bien mais tout ce vocabulaire me déplaisait et j’ai été triste. Je trouve que c’est mieux de ne pas nommer, ou alors d’inventer. (CDR,95)

Les mots de l'homme reflètent sa vision du corps féminin, comme en témoigne Anne:

On a bu un pot dans un boui-boui sur la route, à Héricourt, des types nous reluquaient en faisant des allusions, puis ils se sont adressés à nous directement, dis donc j'espère que tu lui as déjà fait sauter la capsule, moi de mon temps, je craignais personne pour la farce. Ils étaient tous bouffis de rire, l'un restait muet, l'autre s'excitait encore plus, c'est que je te l'enfilerais encore bien ta bonne amie. Mathieu trouvait ça très sympa, naturel.
(CDR,102-103)

Bien que les hommes "s'adressent directement" au jeune couple, la jeune fille est exclue du discours. Seul son corps est parlé. Il devient, à travers les mots, un objet de conquête ("tu lui as déjà fait sauter la capsule", "je te l'enfilerais bien"). L'acte sexuel est associé à la violence afin que l'homme puisse exprimer toute sa virilité ("je ne craignais personne pour la farce"). Qu'il s'agisse d'un homme prolétaire comme le client du café ou bourgeois comme Mathieu, la vision du corps féminin se révèle analogue. "Peut-être que les garçons (...) se répètent les mêmes mots d'une génération à l'autre" (CDR,95) s'interroge Anne. Simone de Beauvoir affirme dans Le Deuxième sexe que:

Le vocabulaire érotique des mâles s'inspire du vocabulaire militaire (...) il parle d'attaque, d'assaut, de victoire (...). "L'acte générateur consistant dans l'occupation d'un être par un autre être, écrit Benda, impose d'une part, l'idée d'un conquérant, d'autre part, d'une chose conquise. Aussi bien lorsqu'ils traitent de leurs rapports d'amour les plus civilisés parlent-ils de conquête, d'attaque, d'assaut, de siège et de défense, de défaite, de capitulation, calquant nettement l'idée d'amour sur celle de guerre". (II,151)

c- Le corps vécu dans la douleur:

La quête de l'adolescente de ce qu'elle pensait être sa liberté s'est accomplie dans l'humiliation et la douleur. Alors que le jeune homme est autorisé à s'engager librement dans des ébats amoureux, la jeune fille doit résister car "c'est le code" (FG,96). Pour cela, il lui faut "découper (son) corps en territoires de la tête aux chevilles, le permis, le douteux champ de manœuvres en cours, l'interdit. N'abandonner que pouce à pouce" (FG,96). De ce fait, la

jeune fille vit “la découverte de l’autre en termes de perdition”, comme en témoigne la narratrice de La Femme gelée: “Chaque plaisir s’est appelé défaite pour moi, victoire pour lui” (96).

L’acte d’amour tant rêvé par la jeune fille se révèle n’être que déception. La réalité apparaît bien loin des scènes des romans qu’Anne lut plus jeune:

Et tout le rêve qui fiche le camp, la vraie peau rêche de ce garçon, sa montre qui m’accrochait l’épaule, l’odeur, le réel-réel c’est terrifiant. Je ne savais pas quoi faire, dans tous les sens. J’étais bien seule (...) Peut-être qu’on est toujours spectateur la première fois. Pourquoi la seule chose qu’on ne prévoit pas, c’est la brutalité des garçons, l’absence de doux, tous mes rêves avaient été mous. Il me serrait trop fort. Ça ne collait avec rien, ni les romans des journaux de ma mère, ils s’étreignirent fougueusement, ni la poésie du livre d’explication de texte, un soir t’en souviens-tu, nous voguions en silence. (CDR,88-89)

L’expérience de Denise Lesur est tout aussi dénuée de romantisme, comme le suggère la dureté de ses paroles: “Traversée pour la première fois, écartelée entre les sièges de la bagnole” (AV,107). Ses lectures n’ont pas préparé Anne à la douleur de l’acte: “J’avais imaginé ça comme le reste, très doux, c’était le poignard (...). Et pendant une heure, j’ai serré les dents avec des larmes, je rêvais d’anesthésie, se battre avec je ne sais quoi” (CDR,103-104). A aucun moment, le jeune homme ne prend en considération la peur de la jeune fille. La maladresse du jeune homme devient la faute de la jeune fille: “Il rouspétait, que j’étais drôlement fichue, prêt à me laisser tomber”(CDR,104). “Quand il eut réussi, le vide brutal(...). Rien”, se rappelle Anne (CDR,104). Tout comme la découverte du corps de l’autre, la découverte de l’acte amoureux se vit en termes de défaite pour la jeune fille (“vide brutal”) et en termes de victoire pour le jeune homme (“il eut réussi”). Les paroles de Mathieu peu après, “c’est à moi ça”, en désignant le sexe de la jeune fille, mettent en évidence que l’acte charnel est pour l’homme un acte de conquête, de possession (CDR,104).

Lorsque Anne a rencontré Mathieu, celui-ci sortait avec son amie Gabrielle.

Peu après, Mathieu et Anne sortent ensemble. Mais Anne ne résiste pas à Yan, l'ami de Mathieu. Elle trompe Mathieu avec Yan qui pourtant est déjà engagé dans une relation. Anne reçoit alors une leçon de morale toute masculine: "Il paraît qu'on ne doit pas se laisser faire comme une chose, et ils nous avaient troquées dans notre dos, des vraies chaussettes. C'est Mathieu lui-même qui me l'appri, que je m'étais comportée comme une chose, mais après" (CDR,86). A la leçon de "morale" s'ajoute la punition du corps infligée plus ou moins ouvertement. Lors de leurs ébats, Yan s'est comporté brutalement avec Anne, ce qui la blessa. Après la leçon de morale, Anne comprend. Yan n'est pas parvenu à oublier "qu'il prenait la suite de quelqu'un" (CDR,118). Il s'est senti blessé dans sa virilité. Seule la brutalité a pu la lui redonner. Mathieu pour sa part punit physiquement l'infidélité de la jeune fille:

Il s'est couché sur le lit, les bras derrière la nuque, je ne suis pas un con, tu t'es trompée d'adresse (...) sans un mot, il s'est déshabillé, juste le bas, il a voulu m'arracher le jean que j'avais mis cet après-midi-là, j'avais mal au cœur, j'aurais voulu être morte, je lui enlevais la main. J'ai pensé aux prostituées (...) J'ai eu des tâches sur mon jean, il se remontait tout, à genoux sur le lit, les jambes un peu écartées (...). Allumeuse, il a dit. (CDR,121-122)

Anne a transgressé l'interdit lié au corps féminin. Elle s'est permis de choisir. En s'affirmant libre de corps, elle a fragilisé la domination masculine. Tout comme Yan, Mathieu a été blessé dans sa fierté, dans sa virilité. Aussi pour le jeune homme, seule l'agression du corps de la jeune fille peut lui rendre ce qu'elle lui a ôté. Anne comprend à ses dépens la signification de l'expression de Mathieu: "L'homme se prête, la femme se donne", variante d'une expression souvent entendue dans la bouche de son père: "L'homme propose, la femme dispose" (CDR,101).

B- L'âge adulte.

1- Le corps: obstacle à la résistance.

L'expérience de la jeune fille du monde des hommes se révèle des plus humiliantes. La solitude paraît préférable à la narratrice de La Femme gelée: "La vision de semaines sans rancarts routiniers, ouvertes. Sauvée d'une dépendance qui s'établissait sans que je m'en aperçoive" (FG,97). Mais la jeune fille prend conscience qu'elle n'est "pas sauvée définitivement" car "pour cela, il faudrait renoncer aux regards (...) (à) l'amour, la peau", (FG,90), "oublier la chaleur et l'approche d'un corps" (FG,98). Le corps de la jeune fille ne se fait pas oublier. Il "remonte de partout" (CDR,144). Dans le silence de la bibliothèque de l'université, malgré "la tête ruisselante de phrases intelligentes, *L'Être et le Néant*, Kierkegaard", la jeune fille se sent le corps "écarquillé d'envies confuses devant ces garçons noyés dans leur bouquins, hautains, polards, fac de droit, philosophes" (AV,166). A la présence du corps se mêle l'éternelle angoisse de la solitude que la narratrice de La Femme gelée ressent peut-être le plus fortement:

Dans la rue juste au-dessous des familles dînent, ça ressemble à des tableaux. Une femme ramène ses persiennes, je devine des plantes vertes, des fauteuils, de la chaleur. Et moi je vais lire *La Critique de la raison pure*. Le cafard à dix heures du soir, qu'est-ce qu'il souffle à un garçon de dix-huit ans, à moi fille il glisse entre les phrases de Kant la vieille coule, que ce sera bon de planter là les études, prendre un poste peinard d'institut, et puis un jour forcément, le foyer, le vrai, pas celui où je suis. (FG,101)

Denise Lesur continue sa conquête de l'homme bourgeois qui la fait ainsi "barboter dans le souffle, la bonne éducation, la famille des autres" (AV,163). La narratrice de La Femme gelée qui a conscience que "vieille égale moche égale solitude" (FG,120) épouse quant à elle un jeune étudiant en droit, bourgeois, persuadée d'être alors libérée de "ce moi qui tourne en rond, se pose des questions, un moi inutile" (FG,124).

2- Le corps biologique.

Annie Ernaux aborde le thème de la grossesse dans trois de ces récits, La Femme gelée, Les Armoires vides et L'Événement. Le contexte de la grossesse diffère cependant. Une grossesse désirée, si l'on peut dire, est relatée dans La Femme gelée tandis que Les Armoires vides et L'Événement relatent une grossesse non désirée, conséquence d'une liaison avec un jeune étudiant bourgeois qui résultera en un avortement. Simone de Beauvoir affirme dans Le Deuxième Sexe que: "la femme, comme l'homme, *est* son corps mais son corps est autre chose qu'elle" (I,67). Les récits de grossesse dans l'œuvre d'Annie Ernaux illustrent cette affirmation.

a- "Son corps est autre chose qu'elle".

Le corps féminin décrit dans La Femme gelée, Les Armoires vides et L'Événement se pose entre la jeune femme et l'accomplissement de son destin individuel. Alors que "dans l'amour et la jouissance", elle ne se sent pas "un corps intrinsèquement différent de celui des hommes" (E,21), son corps biologique lui rappelle son altérité. Le corps redéfinit la ligne du temps. Le hasard de la grossesse peut se transformer en destin. Le corps peut mener la jeune femme vers un avenir sécurisant. Ainsi, alors qu'elle vient de rencontrer son futur mari, la narratrice de La Femme gelée avoue sa "super lâcheté, l'inavouable, dans les derniers cercles de l'amour": "je désire que mon ventre se fasse piège et choisisse à ma place. Faire l'amour comme on se tire les cartes, pour savoir l'avenir" (FG,123). Le corps mettrait ainsi fin à l'angoisse d'un destin solitaire.

Le corps peut trahir le dessein de la jeune fille. Denise Lesur vit sa grossesse non désirée comme "un châtement, une correction par personne interposée" pour avoir trahi son sexe et sa classe (AV,15). La jeune femme est punie d'avoir transgressé l'interdit féminin.

~ "Cela m'attendait depuis la première fois que j'avais joui sous mes draps, à quatorze ans,

n'ayant jamais pu, ensuite - malgré des prières à la Vierge et différentes saintes - m'empêcher de renouveler l'expérience, rêvant avec persistance que j'étais une pute", déclare Annie Ernaux dans L'Événement (E,29). La punition est d'autant plus insupportable que la jeune fille est seule, abandonnée par le père de l'enfant. A travers son corps, la jeune fille est ramenée vers les traumatismes du passé. Le caractère illusoire de sa quête de la culture, de la bourgeoisie, lui apparaît. Elle prend conscience qu'elle a conservé de faux trésors dans des armoires vides¹² :

Je savais bien que cela arriverait fatalement. Pas seulement parce que je les déteste les parents et leur milieu. Ça remonte là-bas, c'est prouvé. C'est bien moi qui suis en train de faire une fausse couche, pas Jeanne, ni Roselyne. Peut-être trop facile de croire cela, l'idée de péché dure plus longtemps que le péché. Et j'ai toujours pensé que j'étais la seule (...). Peut-être qu'une fille est en ce moment, comme moi, en train de se tenir le ventre, avec la trouille. Je n'arrive pas à l'imaginer. Pour elle, ce serait un hasard, un truc accidentel, la poisse. Moi, ça m'attendait déjà dans la classe du cours élémentaire, sous l'œil de Sainte Agnès et de son mouton, accrochés au mur. Exclue de la ronde des petites filles gentillettes et pures. Les salopes, je faisais pourtant tout pour être bien vues d'elles, pour dissimuler que je ne suis pas comme elles. (AV,67-68)

La jeune femme a le sentiment que son milieu prend sa "revanche" (AV,16), qu'elle est rattrapée par sa condition sociale: "Ni le bac, ni la licence de lettres n'avaient réussi à détourner la fatalité de la transmission d'une pauvreté dont la fille enceinte était au même titre que l'alcoolique, l'emblème" (E,29-30). La jeune fille ignore de quoi sera fait le futur ("Je ne voudrais pas crever" (AV,182)), tandis qu'elle ne peut retourner au passé, ("Plutôt crever" (AV,14)). Elle vit hors du temps qui a "cessé d'être une suite insensible de jours" (E,28). Le temps "est devenu une chose informe qui (avance) à l'intérieur d'(elle)" (E,28).

¹² Extrait d'un poème de Paul Eluard, "La Rose publique", cité en exergue des Armoires vides.

b- Le corps devient étranger.

Les premiers mois de la grossesse de la jeune femme révèlent un corps vécu dans le malaise. Les odeurs aimées deviennent insupportables (FG,138). Entre le monde et elle “s’étend une mare grasse, des relents de pourriture douce” (FG,138). Elle vit dans “la nausée, les relents fades, crémeux”(AV,13). Elle a continuellement “un goût de viande ranci” dans la bouche (AV,13). Dans la bouche, “les aliments se dénaturent” (FG,138). Ils deviennent “brusquement immondes” (AV,13):

Le goût de la viande crue m’imbibe (...). Je mange des choses immondes et molles, mon triomphe est en train de tourner (...). La bière se dénature, je rêve de saucisson moelleux, de fraises écarlates. Quand j’ai englouti les cervelas à l’ail dont j’avais une envie douloureuse, l’eau sale remonte aussitôt, même pas trois secondes de plaisir. (AV, 178)

La nourriture l’écoeure et l’obsède à la fois: “Tout ce que je vois se transforme en mangeaille, le palais de Dame tartine à l’envers, tout faisandé” (AV,178). En rêve, elle voit “des kilomètres de charcuterie” mais la vision des aliments l’écoeure. Les épinards arborent un “vert empoisonné”, les tomates un “rouge mercurochrome” (AV,13). Sa vision lui donne la nausée: “Les têtes autour de moi se décomposent”, à la cafétéria, “les filles sont vertes” (AV,178). Il semble à la jeune femme qu’elle est “arrachée à (elle-même)” (FG,138). Iris Marion Young remarque au sujet de la grossesse: “Body subjectivity is decentered” (162). La jeune femme ne ressent pas la grossesse comme elle est traditionnellement décrite, à savoir, comme la “plénitude de l’âme et du corps” (FG,138). Au contraire, pour la narratrice de La Femme gelée et Denise Lesur, “Les premiers mois, ça ressemble davantage à un ulcère d’estomac qu’à une vie en train de se former” (FG,138), à une sorte d’empoisonnement” (AV,179). Le corps semble se révolter, ne pas accepter de se laisser habiter “sans dire ouf” (FG,138). La grossesse est vécue comme le corps subissant une invasion, une maladie. Seule

la nausée rappelle la réalité car le fœtus ne se fait pas sentir. Annie Ernaux avoue dans L'Événement: "j'ai l'impression d'être enceinte avec abstraction" (E,60).

3- L'homme s'empare du corps féminin.

Les Armoires vides et L'Événement sont deux récits sur la dépossession du corps. La France des années soixante punissait l'avortement. A travers la loi, l'homme s'empare du corps de la femme. Le choix des jeunes filles d'avorter clandestinement traduit la volonté d'affirmer sa souveraineté à l'égard de son corps, de refuser d'abdiquer son corps aux valeurs de la société patriarcale. La démarche se révèle dangereuse, cependant. Quand la peur de la loi ne force pas les médecins à se désintéresser du sort des jeunes filles qui viennent leur demander secours (E,42), la société patriarcale trouve au sein du corps médical ses plus acharnés représentants. Ainsi, deux semaines après une visite chez un médecin qu'elle a supplié de trouver un moyen de faire revenir ses règles, la jeune fille apprend que le médicament prescrit par ce même médecin empêche les fausses couches (E,44). L'homme s'octroie le droit de décider du destin de la jeune fille. La femme n'est perçue que dans sa fonction reproductrice. L'expérience de la narratrice de La Femme gelée se révèle similaire. La fierté de son beau-père à l'annonce de sa grossesse, "ce sera mon troisième petit-fils" (FG,137), lui fait prendre conscience du fait que son ventre est devenu "un ventre familial" (FG,138).

La jeune femme est confrontée au moment de son accouchement ou de son avortement, à la douleur physique. La narratrice de La Femme gelée se sent écartelée (FG,140). Denise Lesur associe la douleur qu'elle ressent à un spectacle d'illusionniste auquel elle assista enfant avec ses parents et dans lequel une femme enfermée dans un carton se faisait transpercer le corps par des sabres: "Des couteaux qui s'entrechoquent, droit sur le

ventre, biais dans les reins, toutes les pointes rejointes au-dessus des poils” (AV,50-51). La narratrice de La Femme gelée vit amèrement la solitude de la souffrance de l'accouchement: “j'étais une bête recroquevillé^s, soufflante, qui préférait l'obscurité à la moindre veilleuse, pas la peine de voir l'apitoiement de ses yeux, il ne peut rien pour moi” (FG,140).

Le corps de la narratrice de La Femme gelée se retrouve assujetti à l'autorité du corps médical. Elle doit obéir à “des ordres venus de l'autre côté de (son) ventre” (FG,140). Il lui est interdit de hurler sa douleur: “Il s'affole quand je cesse de me conduire en mater dolorosa stoïque, que je me mets à hurler. 'Vous gâchez tout madame !' et lui 'Tais-toi, reprends-toi !' (FG,141). La jeune femme se sent humiliée par son corps devenu “public”: “L'eau, le sang, les selles, le sexe dilaté devant tous” (FG,141). “Etre cette liquéfaction, cette chose tordue” devant son mari traumatise la narratrice de La Femme gelée car: “Oubliera-t-il cette image ?” (FG,141). Tout l'invite à oublier son corps de femme. On lui impose la vision d'un corps de mère. “Voyons ça n'a pas d'importance à ce moment-là, ça ne compte pas, juste un passage innocent pour l'enfant”, lui affirme son mari (FG,141). La jeune femme qui a subi un avortement est également considérée comme une mère. En effet, après son avortement, l'auteur de L'Événement fut transporté à l'hôpital suite à une hémorragie: “J'ai regardé la feuille accrochée au pied du lit. Il y avait écrit, 'utérus gravide'. Je lisais ce mot 'gravide' pour la première fois (...). En me rappelant le mot latin - *gravidus*, lourd- le sens m'est apparu. Je ne comprenais pas pourquoi on écrivait cela puisque je n'étais plus enceinte” (E,98).

4- Etre femme: être mère et épouse.

Épouse et mère, la jeune femme s'installe dans sa vie de jeune bourgeoise. Elle se sent comblée. Les premiers temps sont “incroyable de légèreté. Prononcer, mon mari, entendre, ma femme, drolatique, incongru (...) et lui il dit souvent, 'mon femme', il y a du

frère, du copain là-dedans” (FG,127). La vie de femme mariée s'apparente à un jeu: “C'était comme l'enfance qui remontait” (FG,129). La jeune femme se sent la complice de son mari:

On va ensemble au supermarché, on choisit, pas beaucoup de fric, un gigot, quelle folie, le manque d'argent nous unit, complicité du risque et du rire que provoque entre nous le sentiment de notre expérience. Qui parle d'esclavage ici, j'avais l'impression que la vie d'avant continuait, en plus serré seulement l'un avec l'autre. Complètement à côté de la plaque, *Le Deuxième Sexe* ! (FG,129)

Mais la complicité des premiers temps disparaît petit à petit:

Comme nous sommes sérieux et fragiles, l'image attendrissante du jeune couple modern-intellectuel (...). Je travaille La Bruyère ou Verlaine dans la même pièce que lui, à deux mètres de l'un de l'autre. La cocotte-minute, cadeau de mariage si utile vous verrez, chantonne sur le gaz. Unis, pareils. Sonnerie stridente du compte-minutes, autre cadeau. Finie la ressemblance. L'un des deux se lève, arrête la flamme sous la cocotte (...) passe le potage et revient à ses bouquins en se demandant où il en était resté. Moi. Elle avait démarré, la différence. (FG,130)

La jeune femme suggère alors à son mari de l'aider dans les tâches ménagères, comme son propre père l'avait fait pour sa mère. Elle essuie un refus catégorique: “Non mais tu m'imagines avec un tablier peut-être ! Le genre de ton père, pas le mien” (FG,130-131). Un homme qui fait la cuisine ne fait pas partie de ses modèles, comme le remarque Colette Hall dans “De *La Femme rompue* à *La Femme gelée*. *Le Deuxième Sexe* revu et corrigé”: “Ses parents à lui sont normaux. Sa mère toujours gaie, est la maîtresse de maison accomplie, ayant abandonné sa carrière pour se consacrer à sa famille. Son père, disert, cultivé, 'doté d'une autorité naturelle', ne s'abaisserait pas à faire la cuisine” (10).

Autour de la jeune femme, tout s'accorde pour lui faire croire à “la plénitude des femmes mariées” (FG,132). Ses amies de l'université reconnaissent que la vie de couple n'est “pas commode” mais elles arborent “un air de fierté, comme si c'était glorieux d'être submergée d'occupations” (FG,132). La jeune femme est confortée dans son rôle de femme au foyer. La mère de son mari lui prodigue de nombreuses astuces destinées à faire d'elle une

parfaite maîtresse de maison (FG,155). Les journaux féminins *Elle* ou *Marie-Claire* que lui achète son mari reproduisent le même discours. Ils lui enseignent comment gagner du temps, comment se faire “un intérieur coquet à peu de frais” ou comment résoudre son manque de talent culinaire avec “cent idées de salades” (FG,134). Tous ces conseils l’incitent à “se farcir le plus de boulots possible en un minimum de temps sans douleur ni déprime” (FG,155).

Le maternage devient l’exclusivité de la jeune femme. Son mari lui offre *J’élève mon enfant* de Laurence Pernoud, “la bible des mères modernes, organisées, hygiéniques, qui tiennent leur intérieur pendant que leur homme est au ‘bureau’, jamais à l’usine” (FG,157):

J’élève mon enfant, je, moi la mère, évidemment. Plus de quatre cents pages, cent mille exemplaires vendus, tout sur le ‘métier de maman’(…) Une voix autorisée, la dame du livre, comment prendre la température, donner le bain, un murmure en même temps, comme une comptine, ‘papa, c’est le chef, le héros, c’est lui qui commande c’est normal, c’est le plus grand, c’est le plus fort, c’est lui qui conduit la voiture qui va si vite. Maman, c’est la fée, c’est celle qui berce, console, sourit, celle qui donne à manger et à boire (...)’ page quatre cent vingt-cinq. Une voix qui dit des choses terribles, que personne d’autre que moi ne saura s’occuper aussi bien du Bicou, même pas son père, lui qui n’a pas d’instinct paternel, juste ‘une fibre’. (FG,157-158)

La jeune femme n’ose pas remettre en question sa condition puisque, son mari, qui “a horreur des femmes popotes”, est “intellectuellement pour (sa) liberté” (FG,133). Aussi, elle essaie de se contenir et de ne pas “être une emmerdeuse” car “est-ce que c’est vraiment important, tout faire capoter, le rire, l’entente, pour des histoires de patates à éplucher” s’interroge-t-elle (FG,131). Alors, elle se blâme, pensant être “plus malhabile qu’une autre, une flemmarde en plus, qui regrettait le temps où elle se fourrait les pieds sous la table, une intellectuelle paumée, incapable de casser un œuf proprement” (FG,131).

Le maternage ne comble pas la jeune femme. Elle le définit comme un “élevage” qui s’accompagne de “nourriture et merde sans relâche” (FG,143). La jeune femme n’a d’autre choix que de se taire: “Dire le coinçage, l’étouffement, tout de suite le soupçon, encore une

qui ne pense qu'à elle, si vous ne sentez pas la grandeur de cette tâche, voir s'éveiller un enfant, le vôtre madame, le nourrir, le bercer, guider ses premiers pas, répondre à ses premiers pourquoi (...) il ne fallait pas en avoir, d'enfant" (FG,160). La jeune femme ne peut que se plier au modèle de la mère attentive et dévouée. Le discours "écrasant" de *J'élève mon enfant* l'y invite avec sa "façon sournoise de faire peur, culpabiliser, 'il vous appelle... vous faites la sourde oreille... dans quelques années, vous donnerez tout au monde pour qu'il vous dise encore: Maman, reste' "(FG,158).

Le sentiment de ne pas être une femme, une mère comme il faut ainsi que la culpabilité qui en découle, amènent la jeune femme à s'enfermer dans ses deux rôles. Son mari étant désormais "embringué dans le système du travail huit heures-midi, deux heures-six heures avec rabiote même, s'accrocher à son poste, se montrer indispensable, compétent, 'un cadre de valeur'. Dans cet ordre-là, il n'y avait plus de place pour la bouillie du Bicou, encore moins pour le nettoyage du lavabo" (FG,151). La jeune femme devient "la gardienne du foyer, la préposée à la subsistance des êtres et à l'entretien des choses" (FG,148). Elle vit dans "un temps uniformément encombré d'occupations hétéroclites. Le linge à trier pour la laverie, un bouton de chemise à recoudre, rendez-vous chez le pédiatre, il n'y a plus de sucre" (FG,155). La jeune femme s'enlise et cesse peu à peu de se prendre en main. Elle vit désormais à travers la réussite de son mari (FG,147).

La jeune femme est prisonnière de ses rôles d'épouse et de mère. Son existence s'est rétrécie à ses fonctions dont elle ne parvient pas à s'échapper: "Il n'y avait plus de dehors pour moi, c'était le dedans qui continuait, avec les mêmes préoccupations, l'enfant, le beurre et les paquets de couches que j'achèterais au retour" (FG,158). Lorsqu'elle marche, dans la rue, sans landau ni poussette, elle doit "réapprendre la marche d'une femme seule" (FG,162). Son mari ne voit plus la femme en elle. Faire l'amour est devenu "une histoire d'intérieur, ni

attente, ni aventure” (FG,159). L’acte amoureux est désormais une routine (FG,134). Le corps semble s’être volatilisé. Il a perdu toute substance à force de “ne plus se réaliser que dans des fonctions” selon Denis Fernandez-Recatala (80). Désincarnée, la jeune femme n’est plus qu’un regard posé sur les façades” (FG,182). Elle n’est plus qu’apparence, qu’image, “celle de la jeune femme fourbisseuse et toujours souriante des publicités pour produits ménagers” (FG,134).

Emprisonnée dans son double rôle d’épouse et de mère, la jeune femme étouffe. Elle oscille entre le lâche consentement à sa condition et la révolte intérieure. Issue d’une lignée de femmes fortes et autoritaires, elle trouve la force de résister. “Mon dogme, c’était plutôt la vitesse. Surtout pas la danse légère, le chiffon amoureux, les tomates en petites fleurs, mais le pas de charge” confie la narratrice de *La Femme gelée* (155-156). Elle résiste en se ménageant du temps pour étudier et préparer le capès qu’elle finira par obtenir (FG,170). Son diplôme en poche, elle ressent “l’espoir d’une libération, d’une autre vie que les promenades au Jardin et le scotchbrit sur les casseroles” (FG,170). Simone de Beauvoir remarque dans le chapitre *La femme indépendante* du *Deuxième Sexe*, que “la structure sociale n’a pas été profondément modifiée par l’évolution de la condition féminine; ce monde qui a toujours appartenu aux hommes conserve encore la figure qu’ils lui ont imprimée” (II,598). En effet, la jeune femme s’aperçoit que la différence des sexes subsiste et ce malgré son travail. Une fois rentrée du collège où elle enseigne, son “véritable” métier l’attend, celui d’épouse et mère: “A moi le dîner du Bicou et pour moi la bouffe ne viendra pas toute seule dans l’assiette. Les cours, quand l’enfant dormira. Lui, il regardera la télé. Je ne suis pas prof, je ne serai jamais prof mais une femme-prof, nuance” (FG,171). Aussi, elle ne peut s’empêcher de penser comme le souligne Colette Hall, “à la naïveté de sa mère qui ’croyait que le savoir et un bon métier (la) prémuniraient contre tout, y compris le pouvoir des

hommes' (40)" (13). Écrasée par le pouvoir masculin, elle "n' imagine plus pouvoir changer un peu (sa) vie autrement qu'en ayant un enfant" (FG,177). Le désespoir pousse à la maternité. "Je ne tomberai jamais plus bas" déclare la jeune femme(FG,177). Son enfermement redouble à la naissance de son deuxième enfant: "Après c'est l'habitude. Une somme de petits bruits à l'intérieur, moulin à café, casseroles, prof discrète, femme de cadre vêtue de Cacharel ou Rodier au dehors. Une femme gelée" (FG,181-182).

Chapitre V: L'écriture.

A côté de l'homme, la jeune femme a cru parvenir à des régions convoitées. "Elle attendait une découverte, espérait un prestige. Elle retombe" selon Denis Fernandez-Recatala (46). La chute dévoile un vide identitaire. Elle s'est pliée aux circonstances qui font qu'elle ne s'appartient plus¹³. L'écriture sera pour la jeune femme un moyen de se récupérer.

A- Double aliénation et venue à l'écriture.

1- La perte d'identité.

La jeune femme a pris conscience au cours de son parcours académique du lien entre la parole et le pouvoir social. Elle a patiemment fait l'apprentissage des mots des représentants de la bourgeoisie et a étudié à l'université la littérature, "vrai choix de fille" et de "petite-bourgeoise" (FG,107). Elle a choisi la littérature, car de l'aveu de Denise Lesur, la littérature est le "moyen classique pour fuir son milieu" (AV,170). En s'appropriant un langage correct, droit, bien rangé reflétant la bonne conscience et l'ordre bourgeois, la jeune fille s'est élevée au-dessus de sa condition. La prise de la parole et du langage bourgeois a rendu possible la progression sociale de la jeune femme¹⁴.

En compagnie de l'homme bourgeois, la jeune femme a parfait son apprentissage du langage et de la culture bourgeoise. Ainsi, Mathieu a fait l'éducation politique et sociale d'Anne :

Mathieu a piqué le livre que Gabrielle avait emporté, paraît que l'auteur est facho, qu'est-ce que ça voulait dire, enfin il entubait la classe ouvrière. J'avais lu le bouquin de Gabrielle et je n'avais rien remarqué. Si c'est vrai, le Guy des Cars en question savait y faire, on n'y voyait que du feu, d'abord, j'ai répondu à Mathieu, il ne parle jamais des ouvriers, tac. Justement, c'était la preuve tac, retac. Je ne savais pas discuter (...). La politique, ça m'a intéressée et j'ai

¹³Denis Fernandez-Recatala, Annie Ernaux (Monaco: Editions du Rocher, 1994): 47.

¹⁴ Christine Fau, "Le problème du langage chez Annie Ernaux," The French Review, 68-3 (1995): 505.

essayé de suivre (...). J'ai perdu les pédales de la discussion quand on a parlé des Arabes et d'Israël, alors que je croyais être calée sur ce sujet, les détournements d'avions, les otages et les terroristes, j'avais suivi à la télé tellement je m'ennuyais. Ça m'a humiliée, j'ai eu l'impression d'avoir tout compris de travers. (CDR, 84)

Malgré sa difficulté à suivre les discussions, Anne s'est sentie heureuse d'apprendre quelque chose "en dehors de l'école (...) où ça rebute d'entendre que des trucs à apprendre, rien d'autre, pas la moindre histoire salée, que de l'utile. La vie te dressera disent mes parents, ça leur évite de m'apprendre quoi que ce soit" (CDR,83). Denise Lesur a vécu une expérience similaire en compagnie de Marc, son petit ami bourgeois. La jeune femme a approfondi sa culture grâce au jeune homme qui lui a fait connaître le théâtre de Ghelderode, la musique ancienne ou la différence entre un bordeaux et un bourgogne (AV,172).

La jeune femme a eu le sentiment d'être libre de mots, de pouvoir ouvrir la bouche sans crainte de trahir ses origines prolétaires. Le pouvoir social que la jeune femme a cru acquérir se révèle une illusion. Dans sa relation à l'homme, elle s'est retrouvée en situation d'infériorité linguistique. Au contraire de l'homme bourgeois qui parle sa langue maternelle, la jeune femme n'a pu oublier que cette langue était pour elle une langue seconde: "Il y a même des mots que je ne comprends pas"(AV,134)¹⁵. En lui faisant découvrir de nouveaux horizons culturels et politiques, la parole masculine et bourgeoise a exercé une certaine emprise sur la jeune femme. Christine Fau remarque que:

La séduction des hommes s'exerce par la parole, par le "baratin" de Gérard ("Femme gelée" 85), de Marc ("Armoires"172), de tous les autres ("il n'aura pas causé pour rien" ["Armoires"136]); elle avoue "son admiration des beaux-parleurs" ("Armoires"172), qui la place dans une situation d'infériorité: "embarquée par une petite phrase" ("Armoires"172), elle subit un "décapillage par la parole" ("Armoires"170). (502-503)

¹⁵ Fau 506.

L'admiration de la jeune femme à l'égard de la culture de ses compagnons l'a vouée au silence. Face au jeune homme, la jeune femme s'est tue afin de "profiter, bouffer tout ce qui passe à (sa) portée, ses goûts, ses idées" (AV,171). Elle a répété sa parole, espérant ainsi atteindre une égalité qui n'est jamais venue (CDR,140). Elle a découvert que le lot de la femme est de se montrer attentive envers les hommes, de les écouter parler d'eux et de leurs goûts car ils "n'aiment pas qu'on fasse leur éducation" (CDR,140). Pour les héroïnes ernaliennes, le problème spécifiquement féminin du manque de parole se double d'un problème de classe¹⁶. Lorraine Day souligne qu'au niveau du langage, "oppression through class and oppression through gender are cumulative and mutually reinforcing" (53). De cette double aliénation découle un vide identitaire car selon Stephanie Golden: "'Having a voice' equates with having an 'experience of self' so that losing voice also (means) becoming self-less" (139).

La perte d'identité de la jeune femme transparait dans son parcours de femme. Elle a cru à l'amour de l'homme, synonyme de "liberté suprême" (FG,65). Pour la jeune femme, affirmer sa liberté s'est confondu avec le fait de se promener "la poitrine hérissée sous le pull, des bas aux jambes" (FG,65). Steve Pile remarque dans *The Body and the City*: "Within the dominant sexual politics of looking, the active look is encoded as masculine and the passive object is feminized. Women appear, men look" (93). Le regard de l'homme s'est substitué au regard de Dieu (FG,57). Il est devenu omniprésent. Le monde de la jeune femme s'est alors "rétréci aux regards des autres" (FG,62). A force de chercher le regard de l'homme, la jeune femme est devenue apparence (FG,66). Lyn Thomas remarque: "The desire to please leads Ernaux's adolescent heroines to offer themselves to the male gaze, eventually internalizing the resulting objectification to such an extent that their own identity

¹⁶ Fau 506.

becomes focused on their physical appearance” (77). En poursuivant une liberté illusoire, la jeune femme s’est “évidée d’elle-même” (FG,62). La beauté est devenue synonyme de perception de soi et de l’autre. L’image de la jeune femme s’est confondue avec son identité.

Les étapes du parcours social de la jeune femme se dénotent en autant d’images d’elle-même soumises au regard d’autrui comme le démontre le récit de Denise Lesur. La fille de l’épicier qui fut “première de la classe” puis “dadaïse en socquettes du dimanche” est désormais une “étudiante boursière” (AV,15). “Denise Lesur. Étudiante”, la jeune femme s’est installée “dans ce mot comme si (elle devait) y rester toujours” (AV,165). Elle s’est métamorphosée, “ruisselante de littérature, d’anglais et de latin” (AV,158). Denise Lesur qui voulait “être pareille aux autres par les mots, les fringues” (AV,119), s’est fondue parmi “ces visages porteurs du signe étudiant” (AV,165). Elle a arboré sa nouvelle identité comme un vêtement, un déguisement¹⁷. Denise Lesur laisse présager la narratrice de La Femme gelée, qui, toujours vêtue de “Rodier ou Cacharel” (FG,182), arbore tous les signes de la parfaite femme bourgeoise. Adopter un langage, un ton de voix, revêtir des vêtements ou des attitudes spécifiques est propre au comédien. Jouer un rôle ne constitue pas une identité. La jeune femme s’est aliénée dans son image.

L’identité bourgeoise de la femme se définit par rapport à l’identité sexuelle. Les narratrices d’Annie Ernaux ont cru pouvoir s’approprier la culture, le pouvoir de l’homme bourgeois. Elles subissent un échec qu’illustre la narratrice de La Femme gelée. Afin de pouvoir arborer les signes de la bourgeoisie, la jeune femme a dû endosser une identité féminine. Le piège s’est renfermé sur la jeune femme dont la totalité de son être se résume désormais à celle de la “femme mariée”, “totalité qui résulte donc d’une addition d’états et

¹⁷ Fau 505.

d'emplois" et qui "ressort de la servitude plus que de la manifestation de l'être en accord avec sa finalité", selon Denis Fernandez-Recatala (81-82).

2- Le corps: moteur de l'écriture.

La perte de son identité s'accompagne pour la jeune femme d'une dépossession du corps. Selon Denis Fernandez-Recatala, la jeune femme "est dépossédée d'un corps de jouissance- un corps sublimé- et intègre la défroque d'un corps subi" (36). Le corps est "subi" car soumis aux conventions bourgeoises et patriarcales. Des aspirations sociales et individuelles sont refusées à la jeune femme au nom de ce corps.

Le corps féminin rend compte de sa double aliénation, comme le souligne Annie Ernaux dans son entretien avec Philippe Vilain¹⁸:

Dans *Les Armoires vides*, il est tantôt le siège du bonheur, de la liberté pour Denise, tantôt de la faute (à cause de l'Église), à nouveau son corps de liberté, à l'adolescence, avant de devenir ce piège, dans l'accession à la bourgeoisie, et finalement dans l'avortement, symbole du vide de cette accession. L'expérience sexuelle est aussi dans *Ce qu'ils disent ou rien* le "lieu" d'une découverte de l'inégalité homme-femme, classe intellectuelle-classe populaire, fin d'une espérance vague. (70)

Le corps féminin s'oppose à sa condition. Ainsi, le sang des règles a pour Anne un pouvoir purificateur après sa relation avec Mathieu, l'étudiant bourgeois: "Quelque chose partait en même temps que le sang, plus rien de Mathieu, nettoyé, chassé par le ventre lui-même" (CDR,134). L'aménorrhée dont Anne est atteinte à la suite d'une relation avec un autre jeune homme, Michel, se révèle l'expression physique de son "assèchement intérieur", du refus de sa condition (CDR,117). A travers le corps de Denise Lesur, par la grossesse et l'avortement, a lieu la rencontre avec la bourgeoisie, son rejet aussi¹⁹. La jeune femme qui a "avalé (...) le

¹⁸ Vilain 70.

¹⁹ Vilain 69.

petit bourgeois, la bonne éducation, l'autre milieu" (AV,178) cherche désormais à "cracher, vomir pour oublier", "la vie crevée au-dedans d'(elle), de (son) ventre" (AV,49). "Éliminer l'intrus, témoignage d'un rapport réprouvé" se fait selon Denis Fernandez-Recatala, "au moyen d'un ressort insinué dans les entrailles" (33).

Le corps rappelle à la jeune femme l'inauthenticité de sa condition. L'écriture s'est amorcée chez la narratrice de *La Femme gelée* lorsqu'elle a pris conscience de l'absence de son corps. Le corps des jeunes femmes, "embarrassé, tant par la conclusion à laquelle on le force que par les conventions", s'exprime selon Denis Fernandez-Recatala (33): "Ce corps qui geint et vitupère, qui se soulève contre des préjugés auxquels il a un instant adhéré, qui affirme le scandale après s'être promis à la souveraineté (...). Ce corps trouve sa vocation: il donne de la voix et cette voix fait système" (37). A travers l'écriture, les jeunes femmes cherchent à comprendre, à se retrouver. "Fausse des pieds à la tête, ma vraie nature où est-elle ?", s'interroge Denise Lesur (AV,170). Les jeunes femmes retracent leur parcours. Les récits d'Annie Ernaux sont selon Denis Fernandez-Recatala: "le fait de personnes qui se récupèrent en dévoilant les désastres et les consternations. Elles ressurgissent dans les mots où elles se recueillent" (52). L'écriture a pour la narratrice une vertu libératrice selon

Christine Fau:

Dans *Les Armoires vides* et dans *La Femme gelée*, elle expulse d'elle un langage étranger, et prend par les mots le contrôle de sa vie. Il s'agit surtout de donner un sens en nommant les choses: "Je m'écris, je peux faire ce que je veux de moi" ("Femme gelée" 63); de "tout reconstituer, empiler, emboîter [...] Expliquer", "voir clair, raconter tout" ("Armoires vides"17): par la parole, la narratrice est en mesure de voir, de comprendre, de reprendre possession de son existence. C'est un processus qui dure le temps de l'écriture, le temps d'un livre (...). Par les mots, elle a le pouvoir de découvrir les facteurs socio-culturels qui ont eu une influence déterminante sur sa vie, et elle peut maîtriser en le nommant ce qui semblait incontrôlable par définition, son "conditionnement" ("Femme gelée" 73) (...). La part de conditionnement s'équilibre donc d'une part de liberté acquise par l'écriture. Cette libération concerne aussi sa condition féminine (508).

3- Parler contre la duplicité du langage.

Il incombe à la jeune femme de témoigner, de dénoncer sa double aliénation. A la parole bourgeoise, ordonnée, la jeune femme oppose différents niveaux de langue. Elle totalise des distinctions et se présente comme un bloc où voisinent le trivial, le familier et le langage soutenu²⁰. A travers l'écriture, la jeune femme essaie de trouver une parole qui lui soit propre car celle qui lui est accordée au sein de la société est celle de sa condition, comme le démontre la narratrice de La Femme gelée:

Au jardin, nous étions entre femmes, tranquilles sur les bancs, ou nous promenant nonchalamment dans les allées au coeur de l'après-midi (...). Elles me demandaient l'âge du mien, comparaient avec le leur, les dents, la marche, la propreté (...). Rien d'autre ou presque comme conversations. Je me rappelais celles entre copines, pas si vieux, même pas trois ans, ces histoires de cœur excitantes, loin de ces mornes considérations sur les mômes (FG,158-159).

Le regret des "conversations entre copines" est de courte durée. Son expérience lui a prouvé que la notion de liberté pour la femme est illusoire: "Est-ce qu'il y avait tellement de différences entre 'je sors ce soir avec machin, quelle robe je mets' et 'dépêchons nous de partir, papa va rentrer'" (FG,159). Sa réalisation professionnelle ne l'a pas davantage libérée de l'emprise du patriarcat. Son discours de professeur lui a offert aussi peu de liberté que son discours d'épouse: "Deux voix, une pour les élèves, énergique, se rapprocher le plus de l'autorité masculine, des pères qui gueulent et castignent à la maison, la voix du dehors, l'autre, pour l'intérieur et les sorties avec lui, petit oiseau, anodine, intervenant modérément, discrète sur tout ce qui concerne la vie du dehors" (FG,174).

La nécessité de trouver sa propre voix découle de la découverte de la duplicité du langage masculin. L'ascension sociale a été motivée par la croyance en des discours, en des

²⁰ Fernandez-Recatala 38.

grandes théories sur l'aliénation des masses et la liberté. Les paroles de Mathieu ont révélé à

Anne son appartenance à une classe sociale aliénée:

Il appelait ça l'aliénation, au début, je mélangeais avec l'asile et les givrés. Mes parents étaient donc aliénés, et naturellement, ils l'ignoraient. Il n'y avait pas qu'eux, des tas de gens plus ou moins, en un sens c'était rassurant. Il m'a traitée d'idiote, que je ne réfléchissais pas comme j'aurais dû. Je ne me suis pas fâchée, j'apprenais des choses et ça m'a toujours cloué le bec. Il est devenu patient Mathieu, il a recommencé, tes parents tu vois, ils sont contents d'avoir leur baraque, même à crédit, et ça les empêche de vouloir le pouvoir, des responsabilités, de vouloir être libres. (CDR,96-97)

Mathieu a expliqué à Anne la nécessité de lutter pour un changement de société, d'éduquer les masses afin d'y parvenir (CDR, 97;114). L'enseignement politique de Mathieu fascinait Anne. Ses phrases "ont commencé à réduire à néant celles de (sa) famille" (CDR,98). Elle s'est sentie libérée: "Tous ces gens au supermarché, en bagnole, qui ne savaient que leur vie était loupée. Je me trouvais supérieure de le savoir et que c'était une grande chance pour plus tard" (CDR,98).

Revenue de ses espoirs, la jeune femme prend conscience du décalage existant entre les mots et sa réalité sociale. "Apprendre la responsabilité et la liberté, ces mots faisaient très réels surtout que c'était l'été, la chaleur et pas beaucoup habillés", constate Anne (CDR,115). Elle réalise qu'il est "difficile d'imaginer la vraie liberté quand on ne sait pas à quoi ça ressemble" (CDR,98). Le facteur socio-économique est absent des propos de Mathieu; or, il est le quotidien d'Anne: "Il était bien bon Mathieu avec ses démonstrations, il faut bien croûter donc travailler, on n'a pas d'instruction chez moi ni d'argent pour être libres d'un seul coup. Ou alors devenir romanos" (CDR, 97). La notion de liberté ne lui semble plus avoir la même signification: "Je n'étais pas vraiment sûre qu'il en veuille de tout ça mon père, les responsabilités, la liberté même. Ils me font continuer mes études, pour être mieux qu'eux, plus d'argent, pas pour ma liberté" (CDR,97).

Le désir de s'élever socialement a été entretenu par le portrait pittoresque que la littérature fait de la classe ouvrière et auquel la jeune femme s'est mise à croire. Elle s'est ainsi donné bonne conscience quant à sa "trahison". Christine Fau remarque au sujet de Denise Lesur que:

En entrant dans le monde littéraire(...), elle s'est faite la complice des intellectuels qui transforment le monde populaire en lui donnant une dimension poétique par leur parole extérieure et détachée de la réalité: "le langage des simples, le merveilleux bon sens des gens du peuple, la naïveté". (AV,117). (507)

Se racontant, Denise Lesur refuse de mentir davantage. Elle admet que le foyer parental est "dix fois plus affreux que dans Balzac, pire que Maupassant" (AV,111).

Le discours de l'homme l'a invitée à croire en sa liberté de femme. Il lui a assuré que "c'est malsain d'être vierge" (CDR,98; FG,114) et que face à l'acte charnel, elle est "libre et seule concernée" (CDR,90). La jeune femme aimerait encore croire à ces discours mais l'expérience lui a appris qu'il y a "toujours des intentions derrière les paroles" des hommes (CDR,83). Elle a découvert à ses dépens et dans la souffrance ce que dissimulent ces paroles:

Le plus atroce, avoir cru entrevoir la liberté avec eux, ils disaient c'est malsain d'être vierge, et la société est à détruire, je l'ai vue la liberté, le lit au soleil un jour, le même qu'aujourd'hui, ça devait être de la roupie de sansonnet, cette liberté-là. Ils avaient des règles aussi, je ne les connaissais pas. Je chialais sur mon vélo. C'est trop dur d'être hors d'un code que je n'avais pas soupçonné. Est-ce qu'il pouvait arriver des choses pareilles à un garçon, des filles acharnées, qui l'humilieraient à le rendre fou, je ne pouvais pas l'imaginer. J'ai commencé à penser qu'il m'a manqué un code, des règles, pas celles des parents ni de l'école, des règles pour savoir quoi faire de mon corps. Ils devraient donner des règles de l'interdit au cas où on préférerait l'interdit, ce serait plus pratique, après on ferait son choix. Surtout quand on est seule de fille. Comment supposer que les garçons pensent et sentent autrement que moi. (CDR,122-123)

La jeune femme dénonce les non-dits d'une société qui se veut garante des principes de liberté. La lecture de Sartre, Camus, Gide, Beauvoir et d'autres écrivains cités dans Les

Armoires vides, La Femme gelée et Ce qu'ils disent ou rien lui a ouvert le monde des idées

en la faisant réfléchir sur la liberté notamment mais, ainsi que le remarque Christine Fau:

La littérature privilégie le langage bourgeois et, *Le Deuxième Sexe* mis à part, traite des grandes questions dans une perspective strictement masculine: les principes de liberté de Sartre ou de Gide se heurtent au problème de l'absence de liberté sexuelle qui empêche (les jeunes filles) d'"agir de façon à n'avoir jamais de regrets"("Femme gelée" 94). (507)

La jeune femme dénonce la manipulation du langage qui a pour but de cacher l'aliénation des femmes: le mot "organiser" par exemple, "le beau verbe à l'usage des femmes"(FG,155) sert à masquer la réalité quotidienne²¹. La société entière dissimule la réalité d'une oppression à travers les mots: "La liberté, qu'est-ce que ça s'est mis à vouloir dire (...). Regardez autour de vous, ceux qui n'ont que le smic, qui n'ont pas eu la chance de faire des études, qui fabriquent des boulons toute la journée, non c'est trop facile de rameuter toute la misère du monde pour empêcher une femme de parler" (FG.149). Le mariage ne constitue pas un rempart au mensonge. Les discours égalitaires de son mari sont des mots trompeurs qui ne correspondent pas à la réalité. "Intellectuellement, il est pour (sa) liberté" mais il n'hésite pas à lui rappeler un jour de scène: "Tu n'es pas un homme, non ! Il y a une petite différence, quand tu pisseras debout dans le lavabo, on verra" (FG,133).

La jeune femme enceinte des Armoires vides est sur le point d'avorter. Elle tente de se raccrocher à la littérature et ne peut que constater son insuffisance. Son expérience bien trop réelle lui démontre l'inutilité des mots qu'elle connaît²². Elle ne se reconnaît pas dans les "textes d'Eluard, de Breton et d'Aragon célébrant des femmes abstraites, médiatrices entre l'homme et le cosmos" (E,45). Les livres lui donnent davantage la nausée que la nourriture:

²¹ Fau 508.

²² Fau 507.

Travailler un auteur du programme peut-être, Victor Hugo ou Péguy. Quel écoeurement. Il n'y a rien pour moi là-dedans sur ma situation, pas un passage sur ce que je sens maintenant, m'aider à passer mes sales moments. Il y a bien des prières pour toutes les occasions, les naissances, les mariages, l'agonie, on devrait trouver des morceaux choisis sur tout, une fille de vingt ans qui est allée chez la faiseuse d'anges, qui en sort, ce qu'elle pense en marchant, en se jetant sur son lit. Je lirais et je relirais. Les bouquins sont muets là-dessus. Une belle description de sonde, une transfiguration de la sonde... (AV,12-13)

L'écriture interprète le corps. Seule une écriture virulente, une crudité et une violence des mots peuvent décrire un corps abîmé, en souffrance, qui contemple la mort de près²³. La jeune femme ne peut de ce fait employer le langage du "Larousse":

Embroquée comme une traînée que dirait ma mère, les jambes écartées par le spéculum de la vioque, c'est comme ça que je dois dire les choses, pas avec les mots de Bornin²⁴, de Gide ou de Victor Hugo. Tout ce que j'ai pu avaler comme histoires, littérature, romans (...). Ceux de l'école, des livres ne me servent à rien ici, volatilisés, de la poudre aux yeux, de la merde. (AV,78)

Carole Sanders commente dans "Stylistic Aspects of Women's Writing: the Case of Annie Ernaux" la difficulté de l'écriture dans Les Armoires vides:

The loose sentence structure, with its accumulation of phrases reflects the way in which the author is feeling her way forward, trying out words to describe feelings she has not had before to see if they fit. Hence also the words exploring strangeness and lack of precision ("bizarre", "juste", "presque"), as well as the accumulation of near synonyms, as the narrator runs through to find the right one (...). Both lack of vocabulary in this area and because of the essentially negative nature of the experience, much is described only by virtue of what is not ("au début, pas facile de marcher", "sans rapports avec les planches anatomiques", "ne pas pouvoir avaler"); at once voicing her own negative feelings (...) and at the same time making obvious the lack of "mots pour le dire". (21)

Lorsque les mots viennent à manquer, les images de l'enfance ressurgissent: "Ça saignera, un petit fût de sang, lie bleue, c'est mon père qui purge les barriques et en sort de grandes peaux

²³ Vilain 69.

²⁴ Nom du professeur de littérature de Denise Lesur à l'université.

molles au bout de l'immense rince-bouteille chevelu" (AV,170). Ces images, ces souvenirs qui concluent le récit sont sa seule vérité:

Il ne viendra pas, il part aux USA dans une semaine. Les bouteilles de cidre travaillaient à la canicule, les bouchons fusaient, ça moussait jaune sur la terre de la cave. Des tesson qui se retrouvaient à trois mètres et des bouteilles éclatées sur place comme des fleurs. Vides. Et si c'était à cause de lui, des bourgeois, des gens bien que je suis en train de m'extirper mes bouts d'humiliation du ventre. (AV,181-182)

4- Parler le corps.

Se récupérer à travers l'écriture en tant qu'individu implique de se raconter dans sa totalité et par conséquent de parler le corps. La jeune femme s'emploie à le soustraire aux mots trompeurs et aux silences de la société (AV,139; CDR,17;FG,116). Elle affirme son corps en tant que partie intégrante de son être. Elle revendique la souveraineté naturelle de la femme à l'égard de son corps. Enfant, elle avait trouvé seule le chemin du plaisir (FG,40), tout comme elle avait su prendre seule conscience de son être: "Vacances, on joue à cache-cache (...), j'attends qu'on me cherche derrière la maison (...) le silence étrange est plein, je suis Anne, Anne, A...nne, devant moi l'avenir" (CDR,113-114). La jeune femme a renoncé à sa souveraineté et ce, malgré elle, ainsi qu'en témoigne Anne: "La femme se donne et l'homme se prête. Ces mots-là ne me conviennent pas non plus, je ne les comprends pas, je suis bien là toute entière, j'ai faim, j'urine, je dors, je me regarde nue, je n'ai rien donné" (CDR,101). La présence de l'homme dans son existence a résulté en son aliénation. "Je préférerais être vraiment zonzon, on me soignerait, dodo toute la journée (...), plus bouger", déclare Anne (CDR,151). Sombrier dans la léthargie serait une alternative plus douce que de vivre l'oppression d'un corps qui lui remonte naturellement "de partout" (CDR,144).

A tout moment de la vie, le corps se manifeste. Le corps est une réalité. Adulte, la jeune femme souhaite rendre hommage à la petite fille qu'elle fut:

Je veux balayer la honte, parler en termes de victoire des découvertes, admirer mes prodiges de simulation vis-à-vis des adultes, ma ténacité pour résister à l'idéal de la petite fille angélique, aux inquisitions de monsieur l'abbé (...). Parce que ce n'était pas triste de chercher instinctivement le secret de cette mystérieuse envie en explorant la petite maison rouge fermée par deux volets blancs, inquiétante de lisse et de fragilité, comme écorchée. Tableau caché (FG,41)

Les plaisirs de l'acte charnel ne sont pas l'exclusivité du monde adulte. "Un corps de garçon à seize ans, personne ne se rappelle, personne ne dit que c'est le monde renversé, la révélation" déclare Denise Lesur (AV,139). Croire en sa sexualité permet à Denise Lesur de trouver le courage de se "raconter entre deux contractions" (AV,17). Chaque fois qu'elle interrompt le récit de son passé, elle est confrontée à la douleur du présent. Chaque fois ou presque, elle compare alors cet événement à la sexualité car elle ne peut s'empêcher "de confondre les deux (...) Écarter les cuisses, pareil" (AV,171). L'association constante de la douleur au plaisir traduit l'espoir de Denise Lesur de jouir un jour à nouveau (AV,11;14). Le désir de jouissance est un désir de vie puisque c'est dans l'orgasme, ainsi que l'affirmera plus tard Annie Ernaux, que l'on ressent le plus son identité et la permanence de son être (H,142).

B- Écrire ou réparer la trahison sociale.

Les narratrices des Armoires vides et de Ce qu'ils disent ou rien établissaient, constataient la rupture avec le monde d'origine. La narratrice de La Femme gelée, quant à elle, préparait au renouement²⁵. Rendue au bout de l'expérience bourgeoise de la féminité, la narratrice a trouvé dans le contre-exemple prolétaire où le rôle de la femme est tout différent, la force d'échapper au gel de sa condition de femme au foyer²⁶. La Femme gelée constitue un récit de transition dans l'œuvre d'Annie Ernaux. L'anonymat de la narratrice invite à la superposition avec l'auteur elle-même. Les récits ultérieurs s'engagent dans la voie ouverte par La Femme gelée: Annie Ernaux ne se dissimule plus derrière ses narratrices.

La mort des parents d'Annie Ernaux se trouve à l'origine des récits La Place et Une Femme, respectivement consacrés à son père et à sa mère. L'auteur ressent la mort de ses parents comme une perte, celle de son lien au monde d'origine, le monde prolétaire. "Maintenant, je suis une bourgeoise", "il est trop tard" constate Annie Ernaux après les funérailles de son père (P,23). La mort du père a déclenché chez la fille le besoin d'écrire sur lui: "Plus tard au cours de l'été, (...) "Il faudra que j'explique tout cela ". Je voulais dire, écrire au sujet de mon père, sa vie, et cette distance venue à l'adolescence entre lui et moi. Une distance de classe, mais particulière, qui n'a pas de nom. Comme de l'amour séparé" (P, 23). Ernaux rédige ces deux textes autobiographiques afin, selon Claire-Lise Tondeur dans "Entretien avec Annie Ernaux", "de mieux comprendre l'aliénation langagière et sociale que représente pour cette intellectuelle son appartenance originelle au prolétariat. La place (1984) se veut le grand livre de la réconciliation avec le père, Une femme (1988) avec la mère" (37). Les deux projets se posent en termes quasi-identiques, ainsi que le remarque Nathalie

²⁵ Fernandez-Recatala 91.

²⁶ Tondeur 95.

Morello dans "Faire pour la mère ce qu'elle (n) avait (pas) fait pour le père: Étude comparative du projet autobiographique dans La place et Une femme d'Annie Ernaux": "Il s'agit d'un côté de retracer la vie d'un parent décédé et des rapports que la narratrice a entretenus avec cet être cher, et de l'autre côté, de replacer cette vie dans un contexte à la fois social, culturel et historique, afin de montrer l'aliénation du milieu dans lequel ses parents ont toujours vécu" (82).

1- Écrire pour réparer la trahison sociale.

Annie Ernaux confesse au sujet de son père: "Peut-être sa plus grande fierté, ou même, la justification de son existence: que j'appartienne au monde qui l'avait dédaigné" (P,112). Pour réaliser le rêve de son père, elle a dû déposer au seuil du monde bourgeois et cultivé l'héritage qu'il lui avait transmis (P,112). Pour elle, son père est entré dans la catégorie des "*gens simples ou modestes ou braves gens*" (P,80). Aux parents généreux qui se sont sacrifiés, qui ont servi "des pommes de terre et du lait du matin au soir pour qu'(elle soit) assise dans un amphi à écouter parler de Platon" (F,66), l'auteur souhaite reverser un don.

"Est-ce qu'écrire n'est pas une façon de donner", s'interroge Annie Ernaux dans Une Femme (106). La citation de Jean Genet en exergue de La Place définit le dessein qui sous-tend ces deux récits: "Je hasarde une explication: écrire c'est le dernier recours quand on a trahi".

La Place et Une Femme marquent un changement dans l'œuvre d'Annie Ernaux. L'écriture virulente disparaît, traduisant la maturation de l'auteur. Dans La Place, Annie Ernaux cherche à retranscrire fidèlement l'existence d'un homme qui "travaillait la terre des autres" et qui de ce fait, "n'en a pas vu la beauté, la splendeur de la Terre-Mère et autres

mythes lui ont échappé” (P,33). Aussi, par souci de vérité et de réalisme, elle rejette la forme romanesque:

Depuis peu, je sais que le roman est impossible. Pour rendre compte d’une vie soumise à la nécessité, je n’ai pas le droit de prendre d’abord le parti de l’art, ni de chercher à faire quelque chose de “passionnant”, ou d’ “émouvant”. Je rassemblerai les paroles, les gestes, les goûts de mon père, les faits marquants de sa vie, tous les signes objectifs d’une existence que j’ai aussi partagée. (P,24)

Elle réitère ce choix lors de la rédaction d’Une femme. Le lecteur est informé que “ceci n’est pas une biographie, ni un roman naturellement, peut-être quelque chose entre la littérature, la sociologie et l’histoire” (F,106). La forme romanesque est refusée car elle donnerait alors lieu à une nouvelle trahison. La démarche d’Ernaux n’en demeure pas moins littéraire “puisqu’il s’agit de chercher une vérité qui ne peut être atteinte que par des mots” (F,23).

Annie Ernaux se donne pour mission de retrouver, de mettre à jour son héritage familial. Elle cherche à rendre compte d’un héritage socialement, économiquement et culturellement opprimé. Se souvenant avoir, enfant, rencontré dans la rue sa tante ivre qui “montait en ville avec son sac plein de bouteilles vides”, Annie Ernaux déclare: “Je crois que je ne pourrais jamais écrire comme si je n’avais jamais rencontré ma tante ce jour-là” (F,35). Elle souhaite éviter le mensonge de l’écriture. Laurence Mall remarque dans “Moins seule et factice? la part autobiographique dans *Une Femme* d’Annie Ernaux” que “le choix de l’écriture est obliquement déterminé par un héritage d’humiliation” (51). “Aucune poésie du souvenir” ou autre “dérision jubilante” n’entre dans l’écriture de l’auteur (P,24). “L’écriture plate” s’impose naturellement (P,24). Seul un style dépouillé de tout artifice peut rendre compte d’une “vie de nécessité”. Cette forme d’écriture aide aussi l’auteur à atteindre une certaine objectivité, à écrire ses parents “de la manière la plus neutre possible” (F,62).

2- Écrire l'aliénation sociale.

Le projet littéraire d'Annie Ernaux se situe entre "la réhabilitation d'un mode de vie considéré comme inférieur, et la dénonciation de l'aliénation qui l'accompagne" (P,54). Elle souhaite dire "à la fois le bonheur et l'aliénation" (P,54). Afin de saisir la vérité de ce monde, l'auteur va en amont de "l'histoire" (P,24) car, ainsi que le remarque Denis Fernandez-Recatala: "Le sens des êtres prend sa source dans une histoire qui leur est toujours première et dont ils ne sont un moment que les fruits, les accidents, et leur explication renvoie à leur trajet effectué" (100-101).

"L'histoire" commence au début du siècle, au pays de Caux. L'auteur nous présente le monde de ses grands-parents. Il s'agit d'un monde essentiellement agricole qui a conservé des traditions moyenâgeuses. Religion et superstition dominent ce monde dépourvu ou presque d'éducation, empêchant par là même son évolution. Ainsi, la grand-mère maternelle d'Annie Ernaux dut renoncer à une carrière d'institutrice. Ses parents avaient refusé qu'elle parte du village, "certitude alors que s'éloigner de la famille était source de malheur" (F,25). La pauvreté dominait si fortement le monde agricole que l'école se suivait au rythme des travaux des saisons. A douze ans, les parents de l'auteur ont quitté l'école (F,29; P,29). Son père se trouvait dans la classe du certificat quand son grand-père l'en a retiré "pour le placer dans la même ferme que lui. On ne pouvait plus le nourrir à rien faire" (P,29,30).

"On n'y pensait pas, c'était pour tout le monde pareil", affirmait le père (P,30). Cette remarque laisse supposer l'intériorisation du discours social dispensé à l'école au moyen d'un livre de lecture intitulé *Le tour de la France par deux enfants*. Dans ce livre, qui est le seul dont le père garda le souvenir car il lui paraissait réel (P,31), on lit des phrases telles que

“Apprendre à être toujours heureux de notre sort”, “Ce qu’il y a de plus beau c’est la charité du pauvre”, “Une famille unie par l’affection possède la meilleure des richesses” (P,30). Plus loin:

L’homme actif ne perd pas une minute, et, à la fin de la journée, il se trouve que chaque heure lui a apporté quelque chose. Le négligent, au contraire, remet toujours la peine à un autre moment; il s’endort et s’oublie partout, aussi bien au lit qu’à la table et à la conversation; le jour arrive à sa fin et il n’a rien fait; les mois et les années s’écoulent et la vieillesse vient, il en est encore au même point.(P,31)

Annie Ernaux qualifie le livre de lecture de son père de “sublime à l’usage des enfants pauvres” (P,31). Le travail et la moralité sont présentés comme les deux plus grandes richesses, ce qui donne aux plus pauvres l’illusion de posséder aussi quelque chose.

Toute mystification a ses limites. Au sein de la classe prolétaire, on vit en ayant conscience des “barrières humiliantes” d’une condition inférieure (P,54). L’impuissance à transformer l’inégalité sociale pousse autant à la résignation, “on ne peut pas être plus heureux qu’on est”, répétait souvent le père (P,77) qu’à la révolte. La violence de caractère compense une parole niée et exprime la douleur de l’altérité sociale²⁷. De toute sa famille, la mère de l’auteur “avait le plus de violence et d’orgueil” du fait d’“une clairvoyance révoltée de sa position d’inférieure dans la société et (de son) refus d’être seulement jugée sur celle-ci” (F,32). Dans la famille maternelle de l’auteur, seul l’alcool “comblait (le) creux de fureur, les hommes au café, les femmes chez elles”. “Ils n’avaient plus de gaieté ni de parole qu’avec un certain degré d’ivresse”, déclare Annie Ernaux (P,34). Cette violence se retrouve chez son grand-père paternel. Celui-ci n’avait pas eu le temps d’apprendre à lire et à écrire. Il était devenu charretier dans une ferme à l’âge de huit ans et n’avait jamais rien fait d’autre de sa

²⁷ Terme emprunté à Nathalie Morello (82) .

vie (P,25). Parce qu'il était illettré, "voir chez lui quelqu'un de la famille plongé dans un livre ou un journal" le rendait violent(P,25). Denis Fernandez-Recatala remarque qu':

Il existe, on le conçoit, différents moyens ou différentes attitudes de rebellions. Le grand-père (...), paysan, manœuvre, illettré (...) s'affirme en contestant la validité de ce qu'il n'a pu apprendre, acquérir, et entend dans des sursauts de colère et de brutalité, soutenir opiniâtement sa raison d'être quand cette raison, par la force des choses, une surdétermination, lui est incessamment contestée (101-102).

Annie Ernaux raconte que:

Le samedi soir, il rapportait à sa femme toute sa paye et elle lui donnait son dimanche pour qu'il aille jouer aux dominos, boire son petit verre. Il rentrait saoul, encore plus sombre. Pour un rien il distribuait des coups de casquette aux enfants. C'était un homme dur, personne n'osait lui chercher des noises. Sa femme *ne riait pas tous les jours*. Cette méchanceté était son ressort vital, sa force pour résister à la misère et croire qu'il était un homme.(P,25)

Fernandez-Recatala commente:

Pauvre, il lui reste à se prouver et à démontrer qu'il est un *homme*, c'est-à-dire un maître, quelqu'un en quête de puissance (...). La souveraineté s'acquiert ou se conquiert par la "méchanceté" (...). Le grand-père règne sur un monde à portée de sa main -son empire est domestique- tout en observant les règles imparties à son milieu. S'il brusque ses enfants et sa femme afin de ne pas être réduit à un néant relatif- se respecter pour lui consiste à tenir en respect- il cède cependant à son épouse son salaire et lui laisse régenter le ménage- encore que cette sorte de pouvoir intérieur peut être considéré comme l'indice de sa profonde souveraineté, délaissant à l'épouse l'ordre des choses subalternes: désintéressé, il se libère. Sa violence, inefficace puisqu'elle ne peut s'exercer que dans un espace restreint, lui permet toutefois de ne pas sombrer, de ne pas s'éteindre. (102-103)

En retraçant le destin familial, Annie Ernaux prend conscience du déterminisme social. Elle réalise ainsi l'impact de la pauvreté sur la personnalité de sa mère:

En 1931, ils ont acheté à crédit un débit de boissons et d'alimentation à Lillebonne, une citée ouvrière de 7000 habitants (...). Le café-épicerie était situé dans la Vallée, zone des filatures datant du dix-neuvième siècle (...). Encore aujourd'hui, dire la Vallée d'avant-guerre, c'est tout dire, la plus forte concentration d'alcooliques et de filles-mères, l'humidité ruisselant des murs et les nourrissons morts de diarrhée verte en deux heures. Ma mère avait

vingt-cinq ans. C'est ici qu'elle a dû devenir elle, avec ce visage, ces goûts et ces façons d'être, que j'ai cru longtemps avoir toujours été les siens. (F,39-40)

L'auteur cherche la signification de son parcours social dans celui de son père, sa relation à sa mère allant au-delà d'une relation de classe. Le père est tel un miroir d'elle-même dans lequel elle voit sa propre aliénation sociale. Par le régiment, le père "est entré dans le monde. Paris, le métro, une ville de Lorraine, un uniforme qui les faisait tous égaux, des compagnons venus de partout, la caserne plus grande qu'un château (...). Sorti du premier cercle" (P,34-35). Michèle Bacholle souligne que "déplacement géographique et social sont ainsi liés dans sa vie – ce sera aussi le cas de sa fille qui partira pour Rouen puis Bordeaux poursuivre ses études" (30). Peu de temps après leur mariage, les parents investissent dans un commerce. Ils ne se débarrasseront jamais de la peur de "retomber ouvriers" (P,39). Parce que "le café-épicerie ne rapportait pas plus qu'une paye d'ouvrier", le père est obligé de "s'embaucher sur un chantier de construction de la Basse Seine (...). Mi-commerçant, mi-ouvrier, des deux bords à la fois, voué donc à la solitude et à la méfiance" (P,42). Il appartient simultanément aux deux mondes et à aucun en particulier, ainsi que le remarque Michèle Bacholle:

Si son travail d'ouvrier apporte comme un démenti à une position sociale dont la propriété d'un commerce devrait être la preuve tangible et suffisante, sa possession d'un établissement public l'aliène de ses compagnons de travail. Il se trouve ainsi dans une zone sociale indéterminée dont l'inconfort est reflété dans son comportement puisqu'il "conserva(it) la raideur timide de celui qui, ouvrier le jour, le soir ne se sent pas en patron de café, à sa vraie place" (F,41-42). Cette double appartenance (ou cette non-appartenance- ni vraiment ouvrier, ni vraiment patron) sociale du père est importante à noter car elle se reproduira dans le parcours de sa fille. Elle aussi connaîtra des années de flottement entre deux classes sociales alors qu'elle poursuit et pousse vers d'autres limites la progression sociale amorcée par ses parents. (30-31)

L'écriture du monde dominé se révèle difficile. De nombreuses réflexions sur le processus de l'écriture jalonnent les textes d'Ernaux et en particulier La Place: "J'écris lentement (...). Naturellement aucun bonheur d'écrire dans cette entreprise où je me tiens au plus près des mots et des phrases entendues, les soulignant parfois par des italiques" (P,45-46). L'auteur éprouve des difficultés à atteindre par les mots cet univers "où l'on n'y prenait jamais un mot pour un autre" (P,46), où la langue est "matérielle" (H,74). Par ailleurs, la question du langage a toujours été dans la famille de l'auteur, "motif de rancœur et de chicanes douloureuses, bien plus que l'argent" (P,64). En effet, pour son père:

Le patois était quelque chose de vieux et de laid, un signe d'infériorité. Il était fier d'avoir pu s'en débarrasser, même si son français n'était pas bon, c'était du français (...). Bavard au café, en famille, devant les gens qui parlaient bien, il se taisait ou il s'arrêtait au milieu d'une phrase, disant "n'est-ce-pas" ou simplement "pas" avec un geste de la main pour inviter la personne à comprendre et à poursuivre à sa place. Toujours parler avec précaution, peur indicible du mot de travers, d'aussi mauvais effet que de lâcher un pet. (P,62-63)

Le langage est une question délicate pour l'auteur. A l'adolescence, le langage s'est insinué entre elle et son père. "Je croyais toujours avoir raison parce qu'il ne savait pas discuter. Je lui faisais des remarques sur sa façon de manger ou de parler" reconnaît-elle (P,82). Plus tard, devenue bourgeoise par son mariage, elle a adopté la condescendance de son nouveau milieu envers la classe prolétaire:

J'y allais seule, taisant les vraies raisons de l'indifférence de leur gendre, raisons indicibles, entre lui et moi, et que j'ai admises comme allant de soi. Comment un homme né dans une bourgeoisie à diplômes, constamment ironique, aurait-il pu se plaire en compagnie de braves gens, dont la gentillesse, reconnue de lui, ne compenserait jamais à ses yeux ce manque essentiel: une conversation spirituelle. (P,96)

Mesurant toute l'aliénation liée au langage, Annie Ernaux refuse toute complicité avec le monde bourgeois. Ainsi les guillemets et autres italiques ne sont pas employés par l'auteur

pour indiquer selon ses propres termes, “un double sens au lecteur et lui offrir le plaisir d’une complicité, que je refuse sous toutes ses formes, nostalgie, pathétique ou dérision (...). Ces mots et ces phrases disent les limites et la couleur du monde où vécut mon père, où j’ai vécu aussi” (P,46). De cette façon, remarque Monique Saïgal, “ce système rattache les exclus au centre. Il crée à la fois une distance avec le lecteur 'éduqué' et un lien avec les exclus préservés dans les guillemets du texte. Ceux-ci permettent de garder l’authenticité des marginaux, de les singulariser, donc de les mettre en valeur” (130).

Par souci de réalisme, Ernaux cherche à s’arracher “du piège de l’individuel” (P,45). Puisque souvent, elle a retrouvé “dans des êtres anonymes rencontrés n’importe où, porteurs à leur insu des signes de force ou d’humiliation, la réalité oubliée de sa condition à lui” (P,100-101), Ernaux fait don de son écriture à son monde d’origine. Monique Saïgal rapporte qu’Annie Ernaux, à travers son père, avait “l’impression de parler pour d’autres gens aussi, (pour) tous ceux qui continuent de vivre au-dessous de la littérature et dont on parle très peu” (136). A travers le récit de ses parents et plus particulièrement de celui de son père, l’auteur a, selon Saïgal, mis en lumière “ceux que les écrivains d’aujourd’hui, souvent de la classe bourgeoise, laissent dans l’ombre” (135-136).

3- La recherche d’une identité.

Les récits, La Place et Une Femme, se construisent autour d’une généalogie familiale. Selon Philippe Vilain dans “Annie Ernaux: l’écriture du 'don reversé'”, Annie Ernaux, en retraçant son histoire familiale, “scelle son propre enracinement social (...). (Elle) revendique ses origines populaires et accepte sa filiation authentique en s’inscrivant dans cette généalogie, désormais sans répudiation du familial” (65). Elle ne juge plus. Elle partage à travers l’écriture une condition. L’utilisation du pronom possessif 'notre' et du pronom

personnel 'nous' est récurrente. Elle parle désormais de 'notre condition' (P,54), de 'notre infériorité' (P,60). Au cours du récit, elle constate: "Je dis souvent 'nous' maintenant, parce que j'ai longtemps pensé de cette façon et je ne sais pas quand j'ai cessé de le faire" (P,61).

La démarche littéraire d'Annie Ernaux dans La Place et Une Femme se révèle périlleuse. Il lui faut prendre garde de ne pas réparer une trahison passée au prix d'une nouvelle trahison. L'auteur ne peut plus renier la part d'identité bourgeoise en elle. Il lui faut concilier sa double appartenance sociale et mettre fin à la douleur du déracinement social qu'éprouvait Denise Lesur tout au long des Armoires vides. Cette dernière ne cessait de répéter "Denise Lesur. Étudiante" (AV,15;60). La ponctuation soulignait l'incompatibilité de ses deux identités sociales. Annie Ernaux poursuit la quête de sa narratrice. Le texte unit ses deux identités sociales. Monique Saigal souligne que: "pour garder intact les deux mondes qui la caractérisent, Ernaux crée un style hybride qui juxtapose (...) langage parlé du peuple et langage écrit de la doxa" (131). Michèle Bacholle remarque également qu':

Issue de l'un et passée dans l'autre (monde), Ernaux les concilie dans ses textes comme en elle-même. Le double n'est donc pas un double oppositionnel, vertical car ce serait reproduire le système social contre lequel les parents ont toujours lutté et dont ils ont souffert, tout comme leur fille. C'est au contraire un double "horizontal", égalitaire, où un terme n'assimile pas, ne remplace pas ou n'élimine pas l'autre, mais où les deux termes sont dans une position de collatéralité constante, se répondant l'un à l'autre et maintenant à l'âge adulte, la *réorientation* apparemment effectuée, se nourrissent l'un de l'autre. (40-41)

C- Écrire la mère.

Une Femme, récit relatant l'existence de la mère, décédée, diffère quelque peu de La Place. Le récit est influencé par la nature conflictuelle du lien entre fille et mère, un conflit où se mêlent réflexe d'identification et désir de séparation²⁸. Le journal des visites de l'auteur à sa mère alors atteinte de la maladie d'Alzheimer, "Je ne suis pas sortie de ma nuit", écrit dans la violence des sensations, "sans réfléchir ni chercher d'ordre", publié dix ans après, sans modifications raconte cette histoire difficile (JNSP,11).

1- Écrire après la mort.

La dégradation de l'état physique et mental de la mère due à la maladie d'Alzheimer puis son décès, poussent l'auteur à l'écriture: "Je ne peux pas vivre sans unir par l'écriture la femme démente qu'elle est devenue, à celle forte et lumineuse qu'elle avait été" (F,89). A travers l'écriture, il semble à la fille qu'elle donne naissance à sa mère: "Il me semble qu'à mon tour, je la mets au monde". Laurence Mall commente le projet littéraire de l'auteur:

La mettre au monde: (...) dans le monde, (...) lui donner à nouveau, ou pour la première fois, une place autonome, et digne des mots (...) mais "mettre au monde" signifie aussi une expulsion de soi: un détachement, une volonté d'objectivité, un devoir de justice envers l'intégrité de l'être ainsi re-présenté dans son monde. Cette femme que l'écriture engendre, ce doit être "la femme réelle", celle qui, écrit Ernaux, "a existé en dehors de moi" (23). Le statisme de l'image affective, l'enfermement dans "la solitude et l'obscurité du souvenir individuel" (52) doivent être rompus afin de libérer *l'histoire* de la mère: sa complexité, son déroulement, sa direction, sa signification. "Pour moi, ma mère n'a pas d'histoire. Elle a toujours été là. Mon premier mouvement, en parlant, d'elle, c'est de la fixer dans des images sans notion de temps" (22): le texte lutte contre ce premier mouvement, qui est un geste d'arrêt, de préservation jalouse des bribes, des clichés personnels, pour fournir à la vie de la mère un contexte cohérent, une justification et peut-être une légitimisation. (49)

²⁸ Nathalie Morello, "Faire pour la mère ce qu'elle [n'] avait [pas] fait pour le père: Étude comparative du projet autobiographique dans La place et Une femme d'Annie Ernaux," Nottingham French Studies (1999): 81.

L'auteur cherche à atteindre une vérité au sujet de sa mère. Elle met à jour le vocabulaire, les goûts, les coutumes et les valeurs du milieu au sein duquel cette femme vécut et qui façonnèrent sa personnalité. L'existence de la mère est révélée à travers un jeu de tableaux dépeignant son enfance et un moment de sa vie, entre quarante et quarante-six ans. Afin de relater l'enfance de sa mère, Ernaux adopte pour la première fois, comme le souligne Monique Saigal, "le système de la graphie décalée qui la met physiquement en relief" (132):

L'enfance de ma mère, c'est à peu près ceci :
Un appétit jamais rassasié. Elle dévorait la pesée du pain en revenant du boulanger. "Jusqu'à vingt-cinq ans, j'aurais mangé la mer et les poissons !", la chambre commune pour tous les enfants, (...) des crises de somnambulisme (...).
Les robes et les chaussures dépassées d'une sœur à l'autre, une poupée de chiffon à Noël, les dents trouées par le cidre. (F,27-28)

La force et la vitalité de la mère dont l'auteur a gardé un vif souvenir sont rendues par des phrases complètes et une abondance de verbes d'action²⁹:

Images de ma mère, entre quarante et quarante-six ans: un matin d'hiver, elle ose entrer dans la classe pour réclamer qu'on retrouve l'écharpe de laine que j'ai oubliée (...).
Un été au bord de la mer, elle pêche des moules à Veules-les-Roses, avec une belle sœur plus jeune (...). Plusieurs fois, elles vont boire des apéritifs et manger des gâteaux dans un café (...). Elles rient sans arrêt. (F,48-49)

Ernaux montre les différents visages de sa mère, l'ouvrière, la commerçante, l'épouse mais aussi la "bonne" et la "mauvaise" mère qui distribuait facilement des gifles (F,51). Le récit s'avère difficile. "Je sens que quelque chose en moi résiste, voudrait conserver de ma mère des images purement affectives, chaleur ou larmes, sans leur donner de sens", déclare l'auteur (F,52). Ernaux a le sentiment non pas d'écrire sur sa mère mais de "vivre dans un

²⁹ Saigal 132.

temps, des lieux où elle est vivante” (F,68). Aussi achever ce récit devient-il problématique.

La fin du récit n’a d’autre signification que la mort définitive de la mère (F,69).

2- Rompre la fusion mère-fille.

L’auteur, en s’employant à retrouver à travers l’écriture la femme extérieure que fut la mère, cherche aussi à rompre une relation fusionnelle que la maladie de la mère a réveillée et exacerbée. Un dédoublement de la mère et de la fille transparait de “Je ne suis pas sortie de ma nuit”. De temps en temps, “elle se prend pour moi” (JNSP,44), écrit l’auteur à propos de sa mère. Aussi, quand celle-ci demande: “Tu ne t’ennuies pas trop chez toi? Quand elle parle de moi, c’est d’elle qu’il s’agit”, explique Ernaux (JNSP,41). A mesure que la maladie éloigne sa mère, l’auteur éprouve le besoin de se rapprocher physiquement du corps maternel: “J’avais besoin de la nourrir, la toucher, l’entendre” (F,101; JNSP, 31). L’impuissance ressentie par Annie Ernaux la pousse à travers l’écriture, à retenir sa mère, à se lier davantage à elle. Elle relie par les mots les actions présentes de sa mère, démente, à celles rationnelles qu’elle commit dans son enfance. Les exemples abondent quant à la gestuelle, comme le souligne Monique Saigal:

Un étron caché par la mère dans son tiroir rappelle à la fille la même action qu’elle avait faite enfant (JNSP,45). Un autre geste de la mère, qui à la maison de retraite, cache sa brioche sous sa jupe, évoque à la fille, celui où enfant, elle cachait ses bonbons sous la sienne (JNSP,72). Le rapprochement entre les deux femmes est parfois linguistique. La mère annonce: “J’ai fait pipi au lit, ça m’a échappé”. “Les mots que je disais quand cela m’arrivait dans mon enfance” (F,92;JNSP,19). (148)

Le dédoublement s’opère essentiellement chez l’auteur. Elle vit un dédoublement corporel:

Je l’ai déshabillée pour la changer. Son corps est blanc et mou. Après je pleure. C’est à cause du temps, d’autrefois. Et c’est aussi mon corps que je vois (...). L’interne a relevé sa chemise jusqu’au ventre. Ses cuisses, son sexe blanc, quelques vergetures. D’un seul coup, ce fut comme si c’était moi, exhibée ainsi. (JNSP,20)

Le corps maternel renferme “une vérité” la concernant et qu’elle espère saisir (JNSP,36).

Il présage son futur: “Aveuglant, elle est ma vieillesse, et je sens en moi menacer la dégradation de son corps, de ses rides sur les jambes, son cou froissé dévoilé par la coupe de cheveux qu’on vient de lui faire” (JNSP,37). La mère revêt la figure du temps: “Elle me pousse vers ma mort”, confie Ernaux (JNSP,77). Les rêves de l’auteur où elle ne parvient plus à différencier son sexe de celui de sa mère parce qu’ils ne font plus qu’un, traduisent sa psychologie (JNSP,57, F,104). Elle porte sa mère en elle (JNSP,22). Elle admet: “Je suis 'elle'. “Je me suis assise dans son fauteuil et elle sur une chaise. Impression terrible de dédoublement. Je suis moi et elle” (JNSP,23). La relation fusionnelle que la fille entretient avec sa mère est psychologiquement perturbante. Une image, où elle se voit dédoublée, persiste en elle (JNSP,52). Sa capacité à résister est affaiblie par le fait qu’elle doit d’être née à la mort d’une sœur aînée et que par conséquent, elle a le sentiment de ne pas avoir de moi (JNSP,43).

Une femme et “Je ne suis pas sortie de ma nuit” permettent à l’auteur, en rendant à sa mère son histoire, de renaître à nouveau. Une première fois, socialement: “Il fallait que ma mère, née dans un milieu dominé, dont elle a voulu sortir, devienne histoire, pour que je me sente moins seule et factice dans le monde dominant des mots et des idées où, selon son désir, je suis passée” (F,106). Une seconde fois, en tant que femme: “C’est elle, et ses paroles, ses mains, ses gestes, sa manière de rire et de marcher, qui unissait la femme que j’ai été” (F,106). L’écriture permet à la fille de se retrouver et de vivre son identité de femme de manière autonome.

D- Écrire la passion.

1- L'écriture.

Passion simple rend compte de la passion qu'éprouva Annie Ernaux, une fois divorcée, pour un homme étranger et marié. L'identité de l'homme n'est pas révélée. Annie Ernaux le nomme A.

L'écriture survient après la rupture de l'auteur et de son amant, retourné dans son pays d'origine. Le sentiment de perte pousse à l'écriture. L'auteur prend le parti d'explorer sa passion. Elle espère que l'écriture lui permettra d'en atteindre la réalité (PS,30). Ernaux se refuse à faire "le récit d'une liaison" (PS,31). "Raconter une histoire" lui est impossible car d'une part, celle-ci lui échappe à moitié et d'autre part, sa passion pour A n'a obéi à aucune chronologie précise. Elle a été vécue dans l'absence ou la présence de cet homme (PS,31).

Annie Ernaux explique ainsi le projet de Passion simple :

J'accumule seulement les signes d'une passion, oscillant sans cesse entre "toujours" et "un jour" (...). Il n'y a naturellement ici, dans l'énumération et la description des faits, ni ironie ni dérision, qui sont des façons de raconter les choses aux autres ou à soi-même après les avoir vécues, non de les éprouver sur le moment.

Quant à l'origine de cette passion, je n'ai pas l'intention de la chercher dans mon histoire lointaine, celle que me ferait reconstituer un psychanalyste, ou récente, ni dans les modèles culturels du sentiment qui m'ont influencée depuis l'enfance (*Autant en emporte le vent*, *Phèdre* ou les chansons de Piaf sont aussi décisifs que le complexe d'Œdipe). Je ne veux pas expliquer ma passion -cela reviendrait à la considérer comme une erreur ou un désordre dont il faut se justifier- mais simplement l'exposer. (PS,31-32)

Le souci de vérité, et la contrainte de rejeter à la fois la forme romanesque et l'analyse, situent l'écriture quelque part entre "le témoignage, la confidence telle qu'elle se pratique dans les journaux féminins", "le manifeste", "le procès-verbal" et "le commentaire de texte" (PS,30-31).

La venue à l'écriture traduit son désir de voir se prolonger la passion. L'imparfait que l'auteur emploie "spontanément dès les premières lignes est celui d'une durée qu'(elle) ne (veut) pas finie, celui de 'en ce temps-là, la vie était plus belle', d'une répétition éternelle" (PS,61). Ernaux avoue avoir vécu sa passion "comme (elle aurait) écrit un livre" avec "la même nécessité de réussir chaque scène, le même souci de tous les détails" (PS,23). Pour l'auteur, acte charnel et acte d'écriture sont liés. Elle se défend cependant de prendre le parti de l'exhibitionnisme:

Je ne ressens naturellement aucune honte à noter toutes ces choses, à cause du délai qui sépare le moment où elles s'écrivent, où je suis seule à les voir, de celui où elles seront lues par les gens et qui j'ai l'impression n'arrivera jamais (...). C'est donc par erreur qu'on assimile celui qui écrit sur sa vie à un exhibitionniste, puisque ce dernier n'a qu'un désir, se montrer et être vu dans le même instant. (PS,42)

Annie Ernaux avertit le lecteur qu'elle souhaite que l'écriture tende à l'impression que provoqua en elle la scène de l'acte sexuel d'un film pornographique qu'elle vit en crypté sur sur la chaîne Canal +, à savoir: "une angoisse", "une stupeur" et "une suspension du jugement moral" (PS,12).

2- Écrire la femme amoureuse.

"A partir du mois de septembre l'année dernière, je n'ai rien fait d'autre qu'attendre un homme; qu'il me téléphone et qu'il vienne chez moi" (PS,13). Ainsi commence la réflexion de l'auteur quant à sa passion. L'attente est l'élément essentiel de l'amour, selon Pierre Rey dans Le désir (58). La clandestinité de sa relation avec A, homme marié, a forcé Annie Ernaux à ne jamais lui téléphoner ou lui envoyer de lettres (PS,37). L'attente a été exacerbée. Elle n'a alors plus désiré que l'attente (PS,17), témoignage de sa relation avec A (PS,17). Elle a aspiré au "désœuvrement complet" afin de s'adonner "sans limites aux sensations et aux récits imaginaires de (sa) passion" (PS,41). Elle est devenue indifférente à

tout ce qui n'était pas sa passion. Elle a fait l'expérience du "caractère asocial de la jouissance" qui résulte en "une perte abrupte de la socialité", selon Roland Barthes dans Le plaisir du texte (63). Son métier de professeur au CNED, Centre National d'Éducation à Distance, et ses amis l'insupportaient (PS, 26;75). "Les seules actions où (elle engageait sa) volonté, (son) désir et quelque chose qui doit être l'intelligence humaine (...) avaient toutes un lien avec cet homme" (PS,14). Elle a sombré dans ce que Roland Barthes nomme la déréalité dans Fragments d'un discours amoureux, à savoir, ce "sentiment d'absence, retrait de réalité éprouvé par le sujet amoureux, face au monde" (103).

Annie Ernaux a vécu sa relation à A hors du temps, dans la présence ou l'absence de son amant. En sa présence, elle prenait soin d'ôter sa montre tandis que lui gardait la sienne (PS,19). A chaque fois, le départ de A la pétrifiait (PS,20), l'anesthésiait (PS,21). Elle recommençait "d'attendre un appel, avec de plus en plus de souffrance et d'angoisse au fur et à mesure que s'éloignait la date de la dernière rencontre" (PS,22). Elle s'est emmurée dans sa passion. Elle refusait de quitter son domicile, lieu des rencontres, par peur de manquer un appel de A (PS,16;46).

Emportée par la passion, l'auteur a mesuré le temps à travers son corps (PS). "Le temps de la passion" (PS,66) a été vécue au rythme du corps. Au corps qui souffre en l'absence de l'homme a succédé le corps de jouissance en sa présence³⁰. En l'absence de son amant, elle tentait de prolonger les signes de la jouissance: "J'aurai voulu conserver tel quel le désordre où tout objet signifiait un geste, un moment, qui comportait un tableau dont la force et la douleur ne seront jamais atteintes pour moi par aucun autre dans un musée. Naturellement, je ne me lavais pas avant le lendemain pour garder son sperme" (PS,20).

³⁰ Ce point est explicitement décrit dans Se perdre, journal intime tenu par Annie Ernaux pendant sa relation avec A et publié en mars 2001.

Lorsque, après la rupture, le sentiment de perte se fait un jour trop grand, elle se fait jour: "Il me semblait que c'était sa jouissance à lui", déclare-t-elle (PS,54). Son corps l'a ramènée vers une passion désormais impossible. Elle s'est refusée à admettre la fin de la relation et a cherché à arrêter un temps redevenu réel:

Durant cette période, toutes mes pensées, tous mes actes étaient de la répétition d'avant. Je voulais forcer le présent à redevenir du passé ouvert sur le bonheur (...). Je revoyais des moments de cette époque, qui n'avaient rien de particulier (...) avec une telle sensation d'y être encore que je me demandais pourquoi il était impossible de passer dans ce jour-là, ce moment-là, de la même façon qu'on passe d'une chambre à l'autre. (PS,58-59).

Le même désir d'un temps réversible et de jouissance émane de ses rêves (PS,59).

3- Écrire un post-scriptum.

La relation d'Annie Ernaux avec A, sous des dehors de dépendance, constitue un témoignage d'une libération. L'auteur a choisi sa dépendance, revers de l'attente. Elle l'a assumée. Roland Barthes remarque dans Fragments d'un discours amoureux: "Si j'assume ma dépendance, c'est qu'elle est pour moi un moyen de signifier ma demande. Dans le champ amoureux, la futilité n'est pas une 'faiblesse' ou un 'ridicule': elle est un signe fort. Plus elle est futile, plus cela signifie et plus cela s'affirme comme une force" (97). Claire-Lise Tondeur affirme dans Annie Ernaux ou l'exil intérieur que l'auteur "a vécu sa passion 'sans honte, sans culpabilité comme s'il s'agissait d'un luxe' qui ne pouvait durer. C'est une expérience qu'elle a ressentie comme un 'enrichissement' qui lui a permis de 'toucher ses limites'" (114). En effet, Annie Ernaux avoue: "J'ai découvert de quoi on peut être capable, autant dire de tout. Désirs sublimes ou mortels, absence de dignité, croyances et conduites que je trouvais insensées chez les autres tant que je n'y avais pas moi-même recours" (PS,76). De ce fait, elle juge avoir eu plus de chance que son amant qui, lui, ne s'est pas investi aussi intensément dans leur relation (PS,39). Elle considère sa passion comme un privilège: "Je me

suis approchée de la limite qui me sépare de l'autre, au point d'imaginer parfois la franchir" (PS,76). Ce privilège se comprend à la lumière de l'affirmation de Georges Bataille dans L'érotisme, à savoir, qu'"il semble à l'amant que seul l'être aimé peut en ce monde réaliser ce qu'interdit nos limites, la pleine fusion de deux êtres, la continuité de deux êtres discontinus" (25). Sa passion l'a menée au-delà. "A son insu, il m'a reliée davantage au monde", déclare l'auteur (PS,76).

Le texte démontre que l'auteur n'a pas renoncé à sa subjectivité. L'attente a été voulue car source de plaisir (PS,41). Elle s'est refusée à quitter A car alors il n'y aurait plus eu d'attente (PS). A a été agent de plaisir. Annie Ernaux a aimé l'amour. L'absence de A lui permettait de laisser libre cours à ses propres fantasmes, véritables sources de jouissance: "A la seconde juste où je tombais dans cet état, il se produisait dans ma tête un spasme de bonheur. J'avais l'impression de m'abandonner à un plaisir physique, comme si le cerveau, sous l'afflux répété des mêmes images, des mêmes souvenirs, pouvait jouir, qu'il soit un organe sexuel pareil aux autres" (PS,42). Roland Barthes affirme:

C'est mon désir que je désire, et l'être aimé n'est plus que son suppôt. Je m'exalte à la pensée d'une si grande cause, qui laisse loin derrière elle la personne dont j'en ai fait le prétexte (...): je sacrifie l'image à l'Imaginaire. Et, si un jour vient où il me faut bien décider de renoncer à l'autre, le deuil violent qui me saisit alors, c'est le deuil de l'Imaginaire lui-même: c'était une structure chérie, et je pleure la perte de l'amour, non de tel ou telle. (39)

Annie Ernaux a vécu sa passion dans la dépendance et la liberté, dans son corps et dans son âme. Elle est parvenue à vivre cette passion comme un enrichissement parce qu'elle l'a vécue de tout son être, pas seulement comme on attendrait d'une femme qu'elle vive une passion. Elle s'est constituée sujet et objet. La dépendance a été aussi nécessaire que la liberté car ainsi que le remarque Pierre Rey: "Tel est le paradoxe de notre destinée, elle ne se structure que d'un manque" (32), "on meurt dès que tout est parfait"(36).

L'auteur a choisi de ne pas interrompre sa réflexion après la rupture avec A. Elle s'écrit au lendemain de la rupture, seule. Au fil des pages, l'imparfait disparaît et laisse place au présent (PS,66). Passion simple s'ancre peu à peu dans la réalité. Denis Fernandez-Recatala remarque au sujet de l'auteur: "Annie Ernaux appartient à une sphère où l'on peut reconverter la perte, où l'on possède et l'intelligence nécessaire à se comprendre et la culture utile à se dépasser, comme l'atteste le livre lui-même" (154-155).

L'écriture se révèle double. Elle permet la réflexion quant à la passion, ses symptômes et ses effets. Elle offre également à l'auteur l'opportunité de s'écrire un post-scriptum³¹. Elizabeth Richardson-Viti remarque dans "P.S: *Passion simple* as Postscript": "*Passion simple* revisits (...) disillusionments and subtly redresses past wrongs" (155).

Passion simple révèle une femme à mille lieux de La Femme gelée, ainsi que le souligne Elizabeth Richardson-Viti:

Having learned that class mobility is not necessarily synonymous with freedom, the narrator is divorced. She is not only free from marital obligations but she is free from maternal obligations as well. Away at school, her two sons know nothing about her lover and, with this in mind, she requires them to call ahead before stopping to see their mother. Housekeeping occurs with the same infrequency as her lover's visits. Indeed what is satisfying about Ernaux's sixth work is the disappearance of all those inequities which slowly emerge in *La femme gelée*. (...)

L'auteur conjure à travers l'écriture les pièges de la sexualité. La sexualité n'est plus placée sous le signe de la défaite comme ce fut le cas dans La Femme gelée (FG,96). Dans Passion simple, la relation charnelle se vit conjointement: "On épuisait un capital de plaisir" (PS,21). La sexualité est désormais vécue pour ce qu'elle est, une source de plaisir. Elle n'est plus, comme le remarque Elizabeth Richardson-Viti: "The avenue to social advancement but a free chosen end and of itself" (157). L'auteur place son texte hors de la notion d'interdit. La

³¹ Annie Ernaux avait d'abord intitulé son texte PS avant de choisir Passion simple.

sexualité n'est plus tabou, elle est revendiquée. L'auteur consigne dans son texte la pratique de la masturbation (PS,42). Le toucher de son propre corps ou de celui de son amant est une victoire sur l'interdit maternel. Libérée du poids de l'interdit, l'auteur déclare: "Je me suis rappelé les femmes, seules ou mariées, mères de famille, qui dans le quartier de mon enfance, recevaient en cachette un homme l'après-midi (...) Je pensais à elles avec une profonde satisfaction" (PS,30).

Passion simple réconcilie l'auteur avec un moi passé, victime de sa classe et de sa sexualité. La réconciliation est symbolisée, après le départ de A, par le besoin de retourner sur les lieux où vingt ans auparavant, elle avorta clandestinement (PS, 64). Elle espérait "confusément qu'une ancienne douleur puisse neutraliser l'actuelle" (PS,64). Une fois sur les lieux, elle a éprouvé un sentiment d'incrédulité à l'égard de cet événement passé. Elle a cherché la différence entre "cette réalité passée et une fiction" (PS,65). "Cette démarche n'avait rien changé mais j'étais satisfaite de l'avoir accomplie, d'avoir renoué avec une déréliction dont l'origine était aussi un homme", déclare Annie Ernaux (PS,65). Elizabeth Richardson-Viti remarque:

While it is true that a man, in both cases, is the source of her dereliction, nonetheless in the first case a man had imposed the dereliction upon her but in the second instance, she freely chooses it. Passion is a luxury that she can now afford: "Quand j'étais enfant, le luxe, c'était pour moi les manteaux de fourrure, les robes longues et les villas au bord de la mer. Plus tard, j'ai cru que c'était de mener une vie d'intellectuel. Il me semble maintenant que c'est aussi de pouvoir vivre une passion pour un homme ou une femme" (PS,77). (155-156)

L'écriture se veut un don reversé à l'amant (PS,77). A l'a ramenée vers ses origines. La personnalité de A, venu d'un pays d'Europe de l'Est, présente des similarités avec le monde prolétaire. Le penchant affirmé de A pour la consommation de tabac et d'alcool a rapproché d'une certaine manière Annie Ernaux de l'univers du café paternel. Elle a constaté

à plusieurs reprises l'indifférence de A à l'égard de la culture (PS,33). Cette indifférence n'est pas sans rappeler celle de l'entourage familial de l'auteur. Le langage a été un obstacle pour A tout comme il le fut pour Annie Ernaux et ses parents. A n'est décrit que par son goût pour "les costumes Saint-Laurent, les cravates Cerruti et les grosses voitures" (PS,32). En son amant qui n'aspirait qu'à posséder "les belles chemises et les magnétoscopes des vitrines occidentales", l'auteur a reconnu "la part la plus parvenue d'elle-même" (PS,33). Il lui a rappelé qu'elle "(avait) été une adolescente avide de robes, de disques et de voyages, privée de ces biens parmi des camarades qui les avaient" (PS,33). Claire-Lise Tondeur souligne que la véracité de A à "rattraper le retard encouru rappelle l'avidité avec laquelle la jeune Annie dévorait *Le Larousse*, ou s'acharnait à rester la meilleure élève, statut qu'elle considérait comme sa 'vengeance' contre les humiliations subies" (116). La passion de l'auteur pour A lui a permis de redécouvrir celle qu'elle fut, mais également de découvrir celle qu'elle est désormais.

Conclusion.

Annie Ernaux est un écrivain qui dérange. Les récits publiés se ressemblent pour la plupart. Elle relate inlassablement sa vie ou celle de ses parents. Pour beaucoup, elle est l'écrivain du ressassement. Se limiter à cette opinion est réducteur pour l'auteur. Annie Ernaux ne ressasse point. Elle offre des récits qui se complètent les uns les autres et à travers lesquels elle expose et tente de comprendre l'aliénation sociale et patriarcale dont elle fut victime. Son écriture n'a d'autre raison d'être que de comprendre et combattre la notion d'aliénation. Une étude minutieuse des mécanismes et des traumatismes de la double aliénation ressort de son oeuvre. Chaque période de la vie de l'auteur est relatée, reprise, analysée. L'auteur nous amène à comprendre le lien entre l'aliénation sociale et l'aliénation patriarcale. Elle dévoile le douloureux rôle du corps féminin dans cette relation. Elle écrit un corps féminin dérobé, assujéti aux valeurs sociales et patriarcales. Son oeuvre reflète sa vision de la littérature: "Ce que j'ai toujours demandé à la littérature, c'est qu'elle m'explique la vie, qu'elle donne un sens, plein de sens, différents (dont l'absence de sens)"³².

En exergue du second volume du Deuxième Sexe se trouve une citation de Jean-Paul Sartre: "A moitié victimes, à moitié complices, comme tout le monde". C'est sous ce jour que se montre Annie Ernaux. Elle nous invite à apprendre de sa force et de ses erreurs.

Ernaux va plus loin. Elle nous défamiliarise, selon Monique Saigal:

En nous forçant à voir et à entendre parfois dans un langage cru ce dont la littérature de la doxa s'abstient de parler dans sa langue savante (...). Elle expose ce qu'on a honte de révéler ou d'admettre: la masturbation, l'avortement chez une faiseuse d'ange, une scène érotique d'un film X projeté à la télévision, les miséreux et les malades. (135)

³² "Réponses à quelques questions." La Quinzaine littéraire (mai 1989):532.

Annie Ernaux s'emploie à dire ce que l'on ne veut pas entendre à la première personne tout en ayant conscience que le "je" fait honte au lecteur³³. Annie Ernaux dérange de par son réalisme cru, comme le remarque Saigal citant un article paru dans le Figaro Magazine, le 11 janvier 1997: "Les amateurs de cambrures littéraires et prouesses stylistiques n'apprécient guère Annie Ernaux. Ils lui reprochent son misérabilisme et d'avoir appris la passion chez Beauvoir plutôt que chez Gracq"(136). Les critiques de la presse littéraire sont souvent très dures à l'égard de l'auteur ainsi, que le commente Lyn Thomas:

Much of this barking and biting is in fact aimed at the writer as a woman, rather than at the works themselves. This tendency (...) is remarkably similar to a major topos of Beauvoir criticism discussed by Moi, and it can be neatly summarised by Moi's phrase "reducing the book to the woman" (Moi,1994,77). The level of hostility expressed towards Ernaux in the French press is not on the same scale as that endured by Beauvoir, but the fact that very similar discourses are deployed indicates that fifty years after the publication of the Second Sex, the reception of women writers in French culture is still, at least in part determined by their gender. It would perhaps be more accurate, following Moi, to point to the combination of gender and political views as the source of the hostility: "together these two factors -her sex and her politics- are fatal to her reputation as a writer" (Moi,1994,74). In Ernaux's case, one could perhaps add class origins to this list, since her insistence on this theme seems to make critics particularly uneasy. Class, perhaps more than ever, is a taboo subject, and the person who raises it, in British or French social contexts, is likely to be accused of "having a chip on their shoulder" and to be required to find fresh inspiration. (152)

L'aspect le plus dérangeant de l'oeuvre d'Annie Ernaux se situe peut-être dans la réception de son oeuvre. Elle est le sujet de quantités d'études académiques et connaît un succès populaire³⁴. La valeur de témoignage rattachée à l'oeuvre ernalienne n'y est pas étrangère.

Philippe Vilain remarque dans "Annie Ernaux: L'écriture du 'don reversé'" qu':

Évitant de rester prisonnière des contingences autobiographiques, voire égotistes, Annie Ernaux se détourne de la psychologie individuelle en mettant en scène, non un "je" introspectif, mais un "je" traversé par des expériences

³³ Ernaux Journal du dehors 18.

³⁴ Lyn Thomas se penche sur la question de la réception de l'oeuvre d'Annie Ernaux dans le chapitre *Reading critically* de son ouvrage Annie Ernaux: An Introduction to the Writer and Her Audience (140-162).

ordinaires (la mort d'un parent, l'inégalité sociale, la passion), un "je" miroir d'une société, analysé sous un éclairage socio-historique. Elle semble aborder l'écriture comme une recherche dialogique de soi à travers les autres, un questionnement de l'individuel à travers le collectif. (67)

L'oeuvre Annie Ernaux relate des traumatismes engendrés par la différences des classes sociales. Elle parle de son expérience de la déchirure sociale. La souffrance du vide identitaire a poussé à l'écriture. L'adolescente, fascinée par les mots de la classe bourgeoise, les avait, telle Denise Lesur, attrapés et mis en elle (AV,76). L'adoption du langage et des idées du monde bourgeois avait contribué à l'avènement de la jeune bourgeoise. A travers une "écriture plate", l'auteur fait le chemin inverse. Elle cherche à retrouver celle qui s'est cachée derrière une identité qui n'était pas sienne. Elle met à jour les deux mondes qu'elle porte en elle. L'écriture relie l'auteur du monde bourgeois à la jeune femme issue du monde prolétaire. L'écriture a des vertus thérapeutiques. Le style hybride de l'auteur témoigne de la naissance par l'écriture d'une tierce-personne, née mais désormais distincte des deux mondes originels. Annie Ernaux est parvenue à se ménager un espace discursif bien à elle, où elle a projeté son passé contraignant, où elle s'est retrouvée et où elle a transformé sa situation d'acculturation en transculturation³⁵.

Le parcours de la jeune femme au sein de la société a mené à une perte d'identité féminine. Elle est devenue à travers son corps une "vraie femme". Elle s'est soumise aux valeurs de la société. Elle a cru atteindre des sommets. Elle est retombée. L'auteur cherche à combler le vide et part à la quête d'une nouvelle identité féminine. Depuis son premier texte, Les Armoires vides, Annie Ernaux se livre à l'exercice de l'aveu, de la confession. D'après Michel Foucault, l'aveu est l'un des rituels majeurs dont on attend la production de la vérité.

³⁵ Michèle Bacholle, Un passé contraignant. Double Bind et transculturation. (Amsterdam: Rodopi, 2000): 167.

De l'examen de soi naît la vérité. Or il n'y a pas d'examen complet de soi si l'impasse est faite sur la sexualité³⁶. Annie Ernaux aborde la sexualité féminine sans honte ni pudeur. L'écriture est commandée par un corps qui crie sa souveraineté. Une femme dont la personnalité s'est nourrie de l'éternel féminin et du féminisme se révèle au fil des textes. Cette femme est parvenue à se libérer autant que possible du carcan de la société. Sa seule dépendance serait une dépendance au désir comme le démontre Se perdre, journal intime tenu par l'auteur lors de sa liaison avec A. Mais ne vit-on pas que pour désirer? "Je ne suis pas sortie de ma nuit" laissait entendre la peur de l'auteur de la vieillesse et de la mort. La narratrice de La Femme gelée affirmait avec douleur "vieille égale moche égale solitude" (FG,120). Ainsi que le remarque Lyn Thomas: "It remains to be seen whether in the future the experience of ageing will become, as it did for Beauvoir, a major theme". Nous pouvons ajouter que l'approche de l'auteur quant à ce sujet difficile fera tout l'intérêt de ces textes. La vieillesse sera-t-elle une nouvelle forme d'aliénation? Le corps qui se dégrade deviendra-t-il une nouvelle prison? Enfin, nous invitons le lecteur à voir en l'oeuvre d'Annie Ernaux un courageux témoignage d'une quête de soi, comme un don reversé à autrui.

³⁶ Michèle Bacholle, "*Passion simple* d'Annie Ernaux: vers une désacralisation de la société française ?" *Dalhousie French Studies* 36 (1996): 133.

Bibliographie.

- Bacholle, Michèle. Un passé contraignant. Double Bind et transculturation. Amsterdam: Rodopi, 2000.
- . "Passion simple d'Annie Ernaux : vers une désacralisation de la société française ?" Dalhousie French Studies 36 (1996): 123-34.
- Barthes, Roland. Le plaisir du texte. Paris: Éditions du Seuil, Collection 'Tel Quel', 1973.
- . Fragments d'un discours amoureux. Paris: Éditions du Seuil, Collection 'Tel Quel', 1977.
- Bataille, Georges. L'érotisme. Paris: Les Éditions de Minuit, 1958.
- Baudrillard, Jean. De la séduction. Paris: Éditions Galilée, 1979.
- Beauvoir, Simone de. Le Deuxième Sexe. Paris: Gallimard, 1949.
- Boehringer, Monika. "Écrire le dedans et le dehors: dialogue transatlantique avec Annie Ernaux." Dalhousie French Studies 47 (1999): 165-70.
- . "'Tombeau d'une mère : 'elle' e(s)t 'je': Une femme et 'Je ne suis pas sortie de ma nuit' d'Annie Ernaux." Dalhousie French Studies 47 (1999): 155-63.
- Brooks, Peter. Body Work. Objects of Desire in Modern Narrative. Cambridge, Ma: Harvard University Press, 1993.
- Butler, Judith. Bodies that Matter: On the Discursive Limits of 'Sex'. London: Routledge, 1993.
- . "Bodily Inscriptions. Performative Subversions." Feminist Theory and the Body. A Reader. Ed. by Janet Price and Margrit Shildrick. New York: Routledge, 1999: 416-422.
- Cairns, Lucille. "Annie Ernaux, Filial Ambivalence and *Ce qu'ils disent ou rien.*" Romance Studies 24 (1994): 71-84.
- Chernin, Kim. The Hungry Self. New York: HarperPerennial, 1994.
- Cranny-Francis, Anne. The Body in the Text. Melbourne: Melbourne University Press, 1995.
- Dalsimer, Katherine. Female Adolescence. Psychoanalytic Reflections on Works of Literature. New Haven: Yale University Press, 1986.

Daniluk, Judith C. Women's Sexuality across the Life Span: Challenging Myths, Creating Meanings. New York: Guilford Press, 1998.

Day, Loraine. "Class, Sexuality and Subjectivity in Annie Ernaux's *Les Armoires vides*." Contemporary French Fiction by Women. Feminist Perspectives. Ed. by Margaret Attack and Phil Powrie. Manchester: Manchester University Press, 1990, 41-55.

---. "Fiction, Autobiography and Annie Ernaux's Evolving Project as a Writer: A Study of *Ce qu'ils disent ou rien*." Romance Studies 17-1 (1999): 89-103.

---. "Revisioning the 'Matricidal' Gaze: The Dynamics of the Mother-Daughter Relationship and Creative Expression in Annie Ernaux's *Je ne suis pas sortie de ma nuit*." Dalhousie French Studies 51 (2000): 150-73.

Dolto, Françoise. Sexualité féminine. Paris : Sacarabée & Co., 1982.

---. L'image inconsciente du corps. Paris : Éditions du Seuil, 1984.

Duncan, Nancy, ed. "Renegotiating Gender and Sexuality in Public and Private Spaces." Body Space. Destabilizing Geographies of Gender and Sexuality. London and New York: Routledge 1996,127-46.

Edut, Ophira, ed. Adios Barbie. Young Women Write about Body Image and Identity. Seattle: Seal Press, 1998.

Ellemers, Naomi, Russell Spears and Bertjan Doosje, eds. Social Identity Context, Commitment, Content. Oxford and Malden, MA: Blackwell Publishers, 1999.

Ernaux, Annie. Les Armoires vides. Paris: Gallimard Folio, 1974.

---. Ce qu'ils disent ou rien. Paris: Gallimard Folio, 1977.

---. La Femme gelée. Paris: Gallimard Folio, 1981.

---. La Place. Paris: Gallimard Folio, 1983.

---. Une Femme. Paris: Gallimard Folio, 1987.

---. "Réponses à quelques questions." La Quinzaine littéraire. (mai 1989): 532.

---. Passion simple. Paris: Gallimard Folio, 1991.

---. Journal du dehors. Paris: Gallimard Folio, 1991.

---. Je ne suis pas sortie de ma nuit. Paris: Gallimard Folio, 1997.

---. La Honte. Paris: Gallimard Folio, 1997.

- . L'Événement. Paris: Gallimard, 2000.
- . "Le fil conducteur qui me lie à Beauvoir". Congrès annuel de la Société Simone de Beauvoir. Trent University, Peterborough. Mai 2000.
- . La vie extérieure. Paris: Gallimard, 2000.
- . Se perdre. Paris: Gallimard, 2001.
- Fau, Christine. "Le problème du langage chez Annie Ernaux."
The French Review 68-3 (1995): 505-12.
- Fernandez-Recatala, Denis. Annie Ernaux. Monaco: Éditions du Rocher, 1994.
- Finch, Lynette. The Classing Gaze: Sexuality, Class and Surveillance.
Sydney : Allen and Unwin, 1993.
- Foucault, Michel. Surveiller et punir: La naissance des prisons. Paris: Gallimard, 1975.
- Golden, Stephanie. Slaying the Mermaid: Women and the Culture of Sacrifice.
New York: Three Rivers Press, 1998.
- Greer, Germaine. The Female Eunuch. London: Flamingo Modern Classic, 1993.
- . The Whole Woman. London: Anchor, 1999.
- Grosz, Elizabeth A. Space, Time, and Perversion: Essays on the Politics of Bodies.
New York: Routledge, 1995.
- Hall, Colette. "De La Femme rompue à La Femme gelée: Le Deuxième Sexe revu et corrigé." Thirty Voices in the Feminine. Ed. Michael Bishop.
Amsterdam: Rodopi, 1996, 6-13.
- Irigaray, Luce. Ce sexe qui n'en est pas un. Paris: Les Éditions de Minuit, 1977.
- . Éthique de la différence sexuelle. Paris: Les Éditions de Minuit, 1984.
- Keenan, William J.F, ed. Dressed to Impress. Looking the Part. Oxford and New York :
Berg, 2001.
- Lamer, Sylvie-Anne. "Graffiti dans la peau. Marquages du corps, identité et rituel."
Religiologiques 12 (1995): 149-167.
- Laufer, Moses. Adolescent Disturbance and Breakdown. Harmondsworth: Penguin, 1975.

- Lee Bartky, Sandra. "Foucault, Femininity and the Modernization of the Patriarchal Power." The Politics of Women's Bodies. Sexuality, Appearance, and Behavior. Ed. Rose Weitz. Oxford: Oxford University Press, 1998, 25-45.
- Lejeune, Philippe. Le pacte autobiographique. Paris: Éditions du Seuil, 1975.
- McIvanney, Siobahn. "Recuperating Romance: Literary Paradigms in the Works of Annie Ernaux." Forum for Modern Language Studies 32-3 (1996) : 240-50.
- Mall, Laurence. "'Moins seule et factice': La part autobiographique dans *Une femme* d'Annie Ernaux." French Review 69-1 (1995) :45-53.
- Marrone, Claire. "Past, Present and Passion Tense in Annie Ernaux's *Passion Simple*." Women in French Studies 2 (1994) : 78-87.
- Memmi, Albert. Portrait du colonisé. Paris: Gallimard, 1985.
- Morello, Nathalie. "'Faire pour la mère ce qu'elle (n') avait (pas) fait pour le père': Étude comparative du projet autobiographique dans *La place* et *Une femme* d'Annie Ernaux." Nottingham French Studies 38-1 (1999): 80-92.
- Nahoum-Grappe, Véronique. Le Féminin. Paris: Hachette, Collection "Questions de Sociétés", 1996.
- Pile, Steve. The Body and the City. Psychoanalysis, Space and Subjectivity. London and New York: Routledge, 1996.
- Rey, Pierre. Le désir. Paris: Plon, 1999.
- Richardson Viti, Elizabeth. "P.S : *Passion simple* as Postscript." Women in French Studies 8 (2000): 154-63.
- Riley, Denise. "Bodies, Identities, Feminisms." Feminist Theory and the Body. A Reader. Ed. by Janet Price and Margrit Shildrick. New York: Routledge, 1999, 220-225.
- Saigal, Monique. L'écriture : Lien de la mère à la fille chez Jeanne Hyvrard, Chantal Chawaf et Annie Ernaux. Amsterdam: Rodopi, 1994.
- Sanders, Carole. "Stylistic Aspects of Women's Writing: The Case of Annie Ernaux." French Cultural Studies 4 (1993): 41-55.
- Sheringham, Michael. "Invisible Presences: Fiction, Autobiography and Women's Lives -Virginia Woolf to Annie Ernaux." Sites: The Journal of 20th-Century/Contemporary French Studies 2-1 (Spring 1998): 5-24.
- Suleiman, Susan Rubin. The Female Body in Western Culture: Contemporary Perspectives. Cambridge, MA: Harvard University Press, 1986.

Taifel, Henry, ed. Social Identity and Intergroup Relations. Cambridge: Cambridge University Press, 1982.

Thomas, Lyn. Annie Ernaux : An Introduction to the Writer and Her Audience. Oxford and New York: Berg, 1999.

Tomm, Winnie. Bodied Mindfulness. Women's Spirits, Bodies and Places. Waterloo: Wilfrid Laurier University Press, 1995.

Tondeur, Claire-Lise. "Entretien avec Annie Ernaux." The French Review 69.1 (1995): 37-43.

---. "Erotica/pornorotica: Passion simple d'Annie Ernaux." Thirty Voices in the Feminine. Ed. Michael Bishop. Amsterdam: Rodopi, 1996, 199-207.

---. Annie Ernaux ou l'exil intérieur. Amsterdam: Rodopi, 1996.

Vilain, Philippe. "Annie Ernaux: 'une conscience malheureuse' de femme." LittéRéalité 9.1 (1997): 67-71.

---. "Annie Ernaux: L'écriture du 'don reversé'." LittéRéalité 10-2 (1998): 61-72.

Young, Iris Marion. Throwing Like a Girl and Other Essays in Feminist Philosophy and Social Theory. Bloomington, Ind.: Indiana University Press, 1990.